REGIS LESAGE

*

L’ours des dieux n’est pas attentionné

*

Nouvelles

REGIS LESAGE

L’ours des dieux n’est pas attentionné

suivi de

Une truie t’attend dans l’Orne

et de

Chanter pour les vieux

Nouvelles

Du même auteur

Jaoul avant le grand départ

Roman

Régis Lesage
06 65 61 60 37
regis.lesage@orange.fr

A Martine

L’ours des dieux n’est pas attentionné

Je ne sais pas comment je fis pour rentrer chez moi. J’avais les yeux voilés et le visage ruisselant de larmes. Je n’y voyais pas grand-chose. C’était comme si j’avais roulé sous une pluie battante avec des essuie-glaces qui n’en peuvent plus. Je ne pris pas la peine de rentrer la voiture au sous-sol, je la laissai dans la rue. J’étais pressé de m’enfermer seul avec ma douleur. Je grimpai dans ma chambre et fermai la porte derrière moi et là, je ne me sentis plus pressé, j’allais pouvoir donner tout mon temps et toute mon attention à cette douleur que je contenais tant bien que mal. Je mis ma parka sur le dossier de la chaise sur laquelle je m’asseyais pour écrire. Je défis mes chaussures, je les rangeai soigneusement près de l’armoire, puis je m’assis sur le lit et pivotai en repliant les jambes sous moi ;

je saisis un oreiller et le pressai fortement contre ma poitrine. Je restai immobile quelques instants. Ensuite, après une profonde inspiration, je m’autorisai enfin à hurler, sûr que personne ne m’entendrait.

Un long cri rauque sortit de ma bouche. Un cri dans lequel j’avais mis toutes mes forces. C’était un hurlement d’incompréhension à l’adresse du ciel, un énorme « POURQUOI?» qui venait de loin. Oh oui, ça venait de loin ! Et je ne me souviens pas d’avoir eu autant de chagrin auparavant. Mon « POURQUOI » ne tint pas toute la durée de l’expiration, alors je le répétai jusqu’à ce que mes poumons ne pussent plus rendre d’air.

Je recommençai plusieurs fois avec la même vigueur, puis je m’arrêtai pour écouter. La chambre était calme, on entendait les bruits familiers de la rue et quelques pies piaillaient sur la pelouse. Je n’attendais pas vraiment de réponse à mon « pourquoi » mais il en vint une quand même. Non pas une réponse en mots comme on a l’habitude d’entendre, mais une certitude silencieuse. Je venais de percevoir en une fraction de seconde que le départ de Léa était prévu, que c’était dans l’ordre des choses, que l’immense peine qui m’était tombée dessus dans l’après-midi avait un sens.

C’était trop tôt pour savoir lequel ; c’était là comme une épreuve à surmonter, une épreuve pour grandir, et de savoir que cela en avait un suffit à suspendre mon chagrin. La douleur s’en alla.

Je restai sur mon lit, sans bouger. Je ne souffrais plus et ça me sembla bizarre. J'étais désemparé par le vide que je ressentais. Il y a quelques minutes je ne voulais plus de cette douleur tellement elle m'envahissait et à présent, je ne ressentais plus rien. J'étais bien obligé de reconnaître qu'elle me manquait.

Elle me manquait parce que je pensais qu'elle était le témoin de l'amour que j'avais pour Léa et cette absence me fit, tout à coup, douter que je ne l'eusse jamais aimée. Cette idée me fut insupportable.

Deux jours plus tard, le chagrin revint en force et ne me quitta plus de l'été. Je perdis quinze kilos.

*

Moi, Auber Danestal, je suis Normand et ça se voit à cause de mon nom. Dans la famille, on s'est toujours intéressé à l'épopée des Vikings en Basse Seine à cause de notre nom qui veut dire « la vallée des Danois » comme la ville de Darnétal à l'est de Rouen. Mon père voulait que je me prénomme Osbern, l'Ours des Dieux. Ma mère refusa. Pour ne pas déplaire complètement à mon père, elle choisit la forme francisée plus douce d'Auber. Moi, lors de mon entrée en sixième je décidai de m'appeler

Abel. Depuis, Auber est passé à la trappe et plus personne ne m'appelle ainsi.

Ca fait douze ans que je me rends à la Cité chaque jour. Depuis peu, je travaille comme infographiste au Ministère de la Culture. Je fais des photos et des textes pour présenter les manifestations culturelles de la région sous forme d'affiches ou de dépliants.

La Cité Administrative St Sever : un grand immeuble en « E » qui donne sur la Seine, une bâtisse aux fenêtres identiques strictement alignées où les gens se perdent quand ils vont faire leurs démarches parce qu'à l'intérieur, c'est fait de cases toutes pareilles. Là-dedans, avant de devenir infographiste, ce qui me sauvait de la tristesse, c'était le fleuve qui coulait au pied dans un sens puis dans l'autre suivant les heures de la marée, ainsi que la vue sur Rouen. Par les fenêtres, je pouvais faire courir mon regard sur les toits gris de la vieille ville, sauter de clocher en clocher : de celui de St Ouen à celui de St Maclou, puis à celui de la Cathédrale qui perçait parfois les nuages ; on aurait dit une fusée en train de décoller, une fusée gothique avec sa lanterne en guise de satellite à mettre sur orbite. Ensuite, je pouvais musarder du Beffroi au Donjon, et m'attarder sur les vertes collines derrière encore vierges de construction. Mais bien plus que le paysage, c'était Léa qui me sauvait de la tristesse et pour Léa, c'était moi.

J'ai commencé à la Cité en travaillant dans un service des Impôts qui distribuait des crayons, des gommes, du papier et des cartouches d'encre, et toutes choses qui servent à faire des dossiers. Léa venait s'approvisionner régulièrement et restait à parler avec les gens du service. A la cantine, elle mangeait à la même table que nous. C'est une femme grande et mince qui était souvent vêtue de noir ; un chandail noir à large col, ou un corsage parfois, laissait voir la naissance de sa poitrine blanche et délicate, une jupe noire et courte soulignait sa taille fine et montrait ses jambes fuselées. Elle avait des cercles d'or aux oreilles et un rouge à lèvres bien rouge qui encadrait de belles dents blanches quand elle souriait. Et elle souriait souvent, ou plutôt elle riait, car elle aimait rire.

Avant la Cité, j'avais travaillé dans un établissement public qui faisait des études informatiques. Je ne m'y étais pas vraiment senti à ma place et comme je pensais qu'il n'y aurait pas de place pour moi ailleurs non plus, j'avais pris une disponibilité pour aller « faire du mouton dans les Causses », comme on disait dans les années soixante-dix quand on voulait quitter la société de consommation pour aller vivre autrement. Comme ça n'avait pas marché, j'étais revenu ; on m'avait casé à la Cité. Je savais qu'en redevenant fonctionnaire, j'aurais l'impression de remettre un vieux costume trop petit, humide et froid. En comptant et distribuant des fournitures toute la

journée, je me sentais bien plus étriqué qu'auparavant surtout quand on est sous la surveillance de petits chefs pointilleux et mesquins, des gens encore plus étriqués que moi, sauf qu'ils ne le savaient pas, alors que moi oui puisque j'en souffrais. Ce qui faisait qu'ils ne m'aimaient pas.

Dès mes premières journées dans le service, Léa sut qu'on médisait de moi et ça l'avait révoltée. Plus tard, on avait même dit que je ne foutais rien tandis qu'on se farcissait le boulot à ma place. « On », c'était les gentils collègues que je considérais comme des copains. Mais elle, elle m'avait observé et elle savait que les accusations qu'on portait contre moi n'étaient pas fondées. J'en souffrais beaucoup, elle l'avait remarqué. J'étais déprimé et amoindri par l'échec de mon entreprise libertaire. Et pour ne pas m'appesantir sur mon sort, je me forçais à m'adapter. Mais je m'y prenais mal. Plus je cherchais à bien faire pour dissimuler, malgré tout, mon manque d'intérêt — j'avais peur d'être jugé comme ne voulant rien foutre — plus mes collègues se débarrassaient de leur tâche sur moi. En fait, j'en faisais plus que les autres.

J'intriguais beaucoup Léa. Elle se disait : « Mais qu'est-ce qu'il vient faire ici ce gars-là avec tout ce qu'il a vécu, tout ce qu'il sait ? Il n'a rien à voir avec les gens d'ici, ce n'est pas le même monde ! »

Et Léa m'intriguait beaucoup. C'est son visage qui m'avait accroché en premier, son nez en trompette et son menton large, ses lèvres fines et

son teint blanc. J'avais vu son profil de trois quart arrière un jour qu'elle était venue saisir des commandes à l'ordinateur, je m'étais tenu derrière elle et je l'avais observée. Je n'avais jamais vu un tel profil : à la fois anguleux et très doux, concave et rond. Un profil unique. Je parlais souvent avec elle et trouvais la discussion plaisante. Elle était cultivée et s'intéressait à beaucoup de choses. Elle avait une vision du monde très large et les façons d'être originales lui plaisaient. Une fois, je l'avais trouvé plantée au pied de l'ascenseur avec des collègues qui s'attendaient mutuellement pour se rendre à la cantine. Elle se tenait un peu à l'écart serrant dans ses deux mains l'anse d'un petit sac à main démodé. Elle dépassait d'une tête les autres filles et, l'air godiche, était restée silencieuse s'obligeant à s'intéresser à des histoires de gosses malades, de mon-mari-ceci-mon-mari-cela, de qu'est-ce-que-je-vais-faire-à-manger-ce-soir, des bavardages de bonnes femmes en somme. J'avais vu ses vains efforts pour s'intégrer au groupe. C'était pathétique et ça m'avait touché. Je savais qu'elle ne trouverait jamais avec ces femmes, un échange fructueux qui eût nourri sa curiosité. Cette fille intelligente et jolie n'était pas à sa place.

Comme chacun voyait chez l'autre ce qui n'allait pas, chacun eut envie de l'aider à sortir de l'ornière dans laquelle il ne manquait pas de s'embourber à chaque fois qu'il cherchait à s'adapter. Nous avions donc décidé de cheminer

ensemble, de se questionner mutuellement pour trouver une solution à notre problème.

J'ai passé du temps à écouter Léa, au moment des pauses et puis le soir après le travail. Et il fallait être attentif car elle était tatillonne, elle voulait tout savoir jusqu'au moindre détail, même si parfois on sortait du sujet initial. Discuter, discuter encore quand les problèmes soulevés avaient fini par trouver leur réponse, du moins momentanément, Léa, c'était son défaut, partait dans de longs questionnements qui n'en finissaient pas de rebondir sans que je parvinsse à arrêter la conversation après une réponse convaincante. Dès que je voulais en rester là, elle me reprochait de limiter sa liberté d'expression. Elle ne voyait pas que c'était tout simplement pour permettre l'assimilation de ce que nous avions découvert. Parfois, je voulais être avec elle autrement. Quand il n'était plus l'heure de discuter, je voulais la prendre dans mes bras Mais quand je le faisais, elle se sentait gênée et devenait de pierre.

Après le travail, dans le parking souterrain, nous restions toujours un moment dans la voiture à parler. Certains soirs, pris par la conversation, nous ne le voyions pas se vider. Quand il ne restait plus que nos deux voitures cela m'effrayait. On nous avait sûrement vus, on allait peut-être porter des jugements sur nous. C'était un lieu dédié au travail et, dans ces endroits-là, je me sentais toujours gêné aux entournures.

Etait-elle mariée ? Elle m'avait répondu avec un sourire et une désinvolture qui en disait long, puis elle m'avait tout raconté.

Elle fut éprise de Lionel au début parce qu'elle crut que c'était un homme entreprenant ; il osait faire ce qu'elle n'osait pas, mais rapidement, elle s'aperçut qu'il n'en était rien, que c'était le contraire : non seulement il n'était pas entreprenant, mais il empêchait ses initiatives en la dévalorisant. Dès qu'elle émettait des idées, des envies personnelles, il la rabrouait. Elle ne savait pas trop comment agir, penser et accorder de la valeur à ce qui venait d'elle. Chez ses parents ça avait été pareil : ses goûts avaient été niés. Elle n'avait donc que peu d'éléments personnels pour exercer un choix ni de repères sur lesquels s'appuyer. Alors, comment savoir si cet homme-là était moins bien qu'un autre puisqu'il se comportait avec elle comme on l'avait toujours fait ? Ils vécurent ensemble plus de dix ans sans se marier et elle eut sa première fille. Ensuite, elle voulut habiter dans un pavillon de banlieue pour ne plus avoir à subir la promiscuité des HLM. Elle monta le projet seule et se maria pour obtenir de meilleurs prêts bancaires. Le jour du mariage fut épouvantable. Habillée de rose, des fleurs blanches dans les cheveux, gauche dans un accoutrement qu'elle n'avait pas choisi, avec toutes ces faces rougeaudes et hilares, des gens qui se défoulaient comme souvent à l'occasion

des noces, elle s'était senti plongée soudain au milieu d'étrangers dont elle ne comprenait plus ni la langue ni les coutumes et, ô comble de l'absurdité, c'était elle qui les avait invités, choisi avec eux le repas et payé tous les frais.

Elle s'ennuyait avec Lionel, ils n'avaient pas la même culture. Pourtant elle tomba enceinte de lui peu de temps après ces confidences. « Je me sens bien avec les enfants disait-elle ! » En fait, elle ne prenait aucune précaution, ce qui lui permettait de ne pas choisir d'avoir des enfants. Elle eut sa deuxième fille.

J'étais marié, moi aussi, depuis vingt ans avec Françoise. J'avais deux filles. Comme Léa, je m'ennuyais dans mon couple. Je m'étais marié comme ça, parce qu'il fallait se marier, parce qu'une fille comme Françoise paraissait correcte et que, par je ne sais qu'elle angoisse intérieure, il ne fallait pas laisser passer sa chance. Et je m'étais précipité parce que moi, le lambin, le paresseux, je n'avais pas le droit de prendre mon temps et, d'ailleurs, je ne savais pas le faire. De plus, comme je croyais souffrir d'une infirmité à ressentir les choses, sans repères sensibles, je m'engageai comme un aveugle au-dessus d'un précipice.

C'est une croyance qui s'était installée le jour où mon père tomba du toit, sans dommage heureusement. J'avais onze ans. Je n'avais ressenti aucune douleur ni aucune inquiétude à la vue de

mon père râlant sur le sol, le pot de peinture et l'échelle renversés sur lui ; j'avais pourtant fait le nécessaire pour lui porter secours mais sans ressentir quoi que ce fût de particulier. J'étais resté vide. Après que mon père se fut relevé, que le médecin n'eut rien trouvé de cassé et lui eut ordonné de rester au lit pour se reposer, ma mère nous réunit à son chevet, mon frère et moi. Elle nous prit dans ses bras et dit : « Ah, qu'est-ce qu'on a eu peur ! Mais maintenant c'est fini, c'est fini les enfants. On est soulagé. » Elle pleurait de soulagement et mon frère aussi. Moi, j'avais honte de n'avoir rien ressenti et de n'avoir pu participer à leur soulagement. Aussi pour ne pas montrer mon vide affectif, je me forçai à pleurer. Cette expérience m'avait bouleversé, j'en avais déduit que je n'étais pas attaché aux personnes et quand ma mère me traitait d'égoïste, j'encaissais sans rien dire ; je trouvais qu'elle avait raison.

A dix-huit ans, j'ai rencontré l'amour et en même temps, son ambiguïté. Je m'étais rendu compte que j'étais amoureux de la fille quand elle n'était pas là et que mon sentiment foutait le camp quand elle était là. Je ne m'expliquais pas cette fuite. Pourtant elle me plaisait et je fus très malheureux quand elle en eut choisi un autre. Cela avait accru mon désarroi et m'avait convaincu que je n'arriverais jamais à me défaire de mon insensibilité. Je pensais que j'étais incapable d'aimer et que ce devait être congénital.

Quand j’y pense devant mon manuscrit, alors que je replonge dans cette histoire pour tenter de la restituer intacte, j’aurais eu besoin de prendre mon temps pour savoir si Françoise me convenait ; je savais par contre que je lui plaisais. À l’époque, ç’eût été impensable pour moi de la décevoir, de la blesser en lui disant quelque chose comme : « Maintenant que je te connais mieux, que je t’ai demandé en mariage pour me mettre dans les conditions du mariage, finalement, non ! Ça ne me plaît pas du tout, je te remercie, tu n’es pas celle avec qui je veux faire ma vie ». Choisir une femme comme on choisit un vêtement dans un magasin, l’essayer en quelque sorte, c’est comme ça que j’aurais dû faire, puisque je ne savais pas s’il fallait me laisser séduire par un reflet, une couleur, un parfum, voir si je me sentais bien avec elle, si elle m’allait bien, si je tenais à elle. Mais je ne pouvais pas. Cette idée n’aurait jamais pu germer en moi parce qu’elle ne s’y trouvait pas. Qui aurait pu me la mettre en tête alors que parmi les gens que je fréquentais, il était plutôt mal venu de comparer les êtres humains à des objets à l’étal, surtout des femmes. A cause de mon ignorance du monde du sentiment et de la peur d’être jugé comme un monstre d’insensibilité, j’en pris pour trente ans.

— Je me marie. Je sais que je fais une connerie mais je ne peux m’empêcher de la faire, avais-je confié à Jacques, le seul copain du lycée avec qui

j'avais gardé des liens. C'était quelques jours avant la cérémonie.

Jacques avait été surpris, mais il avait respecté ma décision ; il me considérait comme un homme qui sait ce qu'il fait. En souriant, il s'était contenté de dire :

— C'est bizarre de se marier comme ça !

C'est tout ce j'eus comme avis sur l'acte considéré comme le plus important dans la vie d'un homme. Personne pour me retenir de m'engager, personne non plus pour m'empêcher de commettre cette erreur contre mon cœur. Je la commettais au nom d'une certaine logique qui disait qu'on doit aller jusqu'au bout de ses actes, que c'était ça le courage et la loyauté. J'étais réticent, bien sûr ! Mais je n'y accordai aucune attention, je pensai que cette réticence finirait bien par s'en aller.

Le jour du mariage fut épouvantable. Devant les invités, je m'étais dit qu'il fallait chasser les humeurs sombres, que je n'avais pas le droit d'être triste ce jour-là. Personne ne m'avait forcé après tout ? J'avais choisi en toute conscience, j'avais donc obligation à ne pas décevoir ceux qui venaient si gentiment partager mon bonheur. Alors j'arborai un large sourire et feignis d'être heureux. Feint-on vraiment quand on fait disparaître de la conscience ce qui pourrait altérer sa joie ? Non je n'avais pas le sentiment de feindre. J'étais forcément heureux puisque que je parvenais à sourire, même si ce sourire me faisait mal aux joues. « Le sourire

mérite bien qu’on lui consacre des efforts, non ? » pensai-je, assuré du bien-fondé de cette attitude. Je n’avais laissé mon visage s’allonger naturellement que lorsque je m’étais rendu aux toilettes ; la pause du sportif qui va reprendre son épreuve, et pendant ce temps, je trouvai quand même que c’était fatiguant d’être heureux. Après la noce, quand je fus seul avec Françoise dans l’appartement, en abandonnant mon sourire je crus être soulagé. Ce n’est pas le soulagement qui vint mais une impressionnante tristesse. Terrassé, je m’effondrai en larmes : mon « bonheur » me laissait choir. Françoise, qui ne se doutait de rien, ne reconnut pas l’homme qu’elle venait d’épouser et s’effondra à son tour.

Ce n’était pas ce dont j’avais rêvé ! J’avais imaginé les choses autrement. Et je me souviens de la première fois, la seule fois d’ailleurs, où j’avais imaginé mon mariage. C’était en Allemagne, à Rastatt, pendant mon service militaire. J’allais souvent avec un ami prendre un thé au Panorama, un restaurant sous les pins, en dehors de la ville ; il y avait peu de monde et on y était tranquille. Un dimanche, il s’y tint un repas de noce avec quelques invités, un orchestre jouait des airs mélancoliques. Les gens du mariage semblaient si tristes et les mariés s’ennuyaient tellement que ça m’avait sérieusement troublé. Sans savoir pourquoi, mais avec la sensation confuse de vouloir m’opposer à un flot inéluctable, — peut-être est-on dans cet état

là quand on pose une grosse pierre pour commencer un gué tout en redoutant qu'elle ne soit emportée — j'avais affirmé avec force devant mon ami : « Jamais ! Oh non jamais, je ne marierais comme ça ! » Puis, en sortant du Panorama, sur la route de la caserne, alors que nous marchions en silence, je m'étais laissé aller à imaginer mon mariage…

Ma fiancée est une jolie brune aux cheveux courts. Elle a des yeux verts et un corps fin dans une robe longue simple en coton blanc, une ceinture tissée très colorée nouée à la taille et des fleurs des champs dans les cheveux. Moi, j'ai un pantalon noir et un gilet en feutre bleu roi avec des tissages rouges et or cousus dessus, un gilet comme on fait en Iran ou en Afghanistan, sur une chemise blanche sans couture qu'on enfile par la tête, avec un grand col. Je sens toute la complicité que nous avons rien qu'en la prenant par la main. Je m'écarte pour la regarder. Je vois son visage rieur, sa vivacité, sa joie de vivre et je suis heureux de m'engager avec elle…

Je m'étais promis une rencontre et un mariage tel que je l'avais imaginé ce jour-là. J'avais respiré un air nouveau au contact des sursitaires, des étudiants qui avaient fait Mai Soixante-huit, mais une fois rentré de l'armée, l'ouverture de pensée qui avait permis mon rêve fut recouverte par une exigence triviale : trouver du travail. Ensuite l'usine me happa. J'ai rencontré Françoise au bal du dimanche bien loin du monde des sursitaires. Au

bal, il était rare qu'on trouvât une fille qui connût Baudelaire, Marcuse, Bergson, Georges Bataille, Ivan Illich, la Bhagavad Gîtâ et Sri Aurobindo ; ces lectures avaient nourri mon âme et m'avaient laissé entrevoir qu'au-delà du travail et de la consommation de marchandises qu'on nous propose encore maintenant comme des buts dans la vie, l'homme a un besoin plus puissant, celui de s'accomplir. Fort de ces idées-là, j'aurais pu être attentif à ce qui se passait en moi, mais elles n'avaient pas encore assez de force pour s'imposer. J'oubliai donc la promesse faite à moi-même, pour de longues années. Des décennies même ! puisque c'est après le départ de Léa qu'elle me revint à l'esprit.

Aujourd'hui, à l'instant où j'écris ces lignes, même si je ne peux pas encore traverser le torrent de mes habitudes, de mes comportements ataviques et de mes empêchements sans être entraîné par l'impétueux courant, il me semble que les pierres que je pose pour faire un gué ne se font plus emporter.

Notre relation débuta vraiment quand Léa revint de son congé maternité. Nous nous étions retrouvés avec plaisir. Le midi, nous mangions ensemble à la même table et nous tenions à rester seuls. Après le repas, nous allions prendre le café dans un bar derrière la Cité. Léa était revenue avec l'idée de poursuivre sa quête : celle de ses goûts, de ses

envies, avec des questions comme : « Qu'est-ce qui m'appartient en propre ? Quand est-ce que je satisfais aux envies des autres en me niant ? »

Je ne savais pas trop comment faire pour l'aider et pourtant je m'y employai. Je cherchai à lui faire mettre le doigt sur ce qu'elle éprouvait quand elle se comportait de telle et telle manière. Je lui fis faire de sa soirée en famille, un champ d'observation et d'expérimentation pour qu'elle apprît à se connaître. Je lui appris à décrypter ses rêves, chose que je savais faire depuis pas mal d'années et qui, à force d'observations, commençait à porter ses fruits pour moi. Ensuite, je la rassurai, je lui donnai confiance en elle… enfin, je crois ! Mais j'avais souvent un sentiment d'échec parce que, bien des fois, quand je voulais en savoir plus, ou bien lorsque je souhaitais éclaircir une question que Léa avait posée, elle compliquait tout en reprenant des détails qui faisaient sortir la conversation du sujet initial et elle devenait d'autant plus exigeante que la réponse à sa question avait été simple. En fait, elle s'attendait toujours à ce que mes réponses fussent des « scoops ». Elle aurait voulu être saisie par une révélation soudaine qui lui donnât l'élan nécessaire pour changer sa vie d'un seul coup. J'avais souvent le sentiment de me faire balader. Alors, quand je rentrais chez moi le soir, je repensais à la conversation du jour et je fourbissais dans ma tête de nouvelles armes pour l'empêcher de fuir.

Quant à la femme qu'elle était, au début, je m'en tenais éloigné comme pour me protéger. Avec elle, j'y allais sur des œufs. Un jour, pour la rassurer, je lui avais dit : « Tu n'as rien à craindre, t'es pas mon genre ! » Plus tard, elle m'avait ressorti qu'elle n'avait pas apprécié ma déclaration et qu'elle eût préféré que je m'intéresse à elle, que je la courtise en quelque sorte. Mais comment eussé-je pu courtiser une femme chez laquelle je provoquais le retrait ? Dès que je m'avançais ou que je tentais de lui signifier l'ambivalence dans laquelle elle se trouvait, elle se réfugiait dans une froideur, un mutisme incompréhensible. Devant son retrait, je me sentais honteux de l'avoir provoqué. Et puis, c'est vrai, elle n'était pas mon genre. Enfin, c'était au début quand l'idée qu'elle pût devenir ma compagne ne m'avait pas encore effleuré.

Léa continuait de se plaindre de l'atmosphère qui régnait quand elle rentrait chez elle le soir. Elle arrivait toujours après son mari. Il ne disait rien. Ses yeux parlaient pour lui. Dans son regard, il y avait le soupçon. Il la soupçonnait de le tromper et prenait bien garde de le lui dire ouvertement. Elle se sentait silencieusement jugée et dans ses yeux elle voyait un personnage qui lui faisait honte : « la salope ». C'était une sorte d'inhibition qui la rendait sensible à l'attitude de son mari et peut-être la déclenchait-elle, un truc, une accusation qu'elle portait en elle-même qui la faisait se tenir loin de toute aventure amoureuse de peur de blesser son

mari, de blesser son beau-père et sa belle-mère, de décevoir ceux qui croyaient en elle. D'ailleurs elle se tenait loin de tout sentiment envers quiconque ; les adultes seulement car, avec les enfants, elle se laissait aller à une profonde tendresse. C'est cette inhibition-là qui provoquait le retrait et la froideur. Et ça avait provoqué la panique même, quand plus tard, j'eus envie d'aller plus loin.

Pendant longtemps je me suis senti désemparé. Je ne savais pas comment faire avec elle. Je savais qu'elle voulait vivre autrement, je savais que je lui plaisais bien, et moi aussi, au-delà de ses terribles retraits, elle me plaisait, quand elle était détendue, souriante, quand elle me lançait des vannes sur mon allure d'ours pataud et grincheux. Quand elle était libellule, elle allégeait ma vie par sa simple présence. Mais il était des jours où la libellule se transformait en oursin. Quand nous nous promenions dans la rue, il m'arrivait de lui prendre la main. Léa, dans ses pensées, se laissait faire. Puis, quand elle s'apercevait qu'elle avait ma main dans la sienne, prise d'une panique soudaine, elle la rejetait violement comme si je lui avais glissé dedans une araignée venimeuse. Ces jours-là, je rentrais chez moi en m'abstenant de penser à elle. Je me vidais l'esprit de tout ce que nous avions vécu et échangé dans la journée pour éviter de la maudire ou bien de caresser le rêve de faire une vie ensemble. Le lendemain, je la cherchais de nouveau

pour savoir comment elle allait, comment elle avait pu être un peu plus elle-même dans sa propre maison.

Au travail, elle arborait une désinvolture qui me laissait pantois. Je me serais permis la moindre des petites libertés qu'elle s'octroyait que j'eusse été visé de suite. Elle se permettait d'arriver en retard quasiment tous les jours, de choisir avec adresse ce qu'elle avait envie de faire et de refuser le reste. Ce qui était drôle, c'est qu'elle faisait, avec le travail, la même chose qu'avec son repas : elle triait sa nourriture et ne mangeait que ce qu'il lui plaisait. Cette légèreté, cette désinvolture me ravissait. A son contact, j'avais appris à me conduire autrement dans mon travail. Elle m'avait montré comment les gens se débarrassent sur les autres des travaux qu'ils ne veulent pas faire avec des justifications en béton pour masquer soit leur incompétence, soit leur paresse tout en ne laissant pas à l'exécutant désigné la possibilité de refuser. Avec elle, je découvrais les plus fins ressorts de la psychologie du travail.

Après le service des fournitures, on m'affecta aux travaux de peinture. On changea aussi mon statut administratif. J'étais désormais ouvrier, un ouvrier peintre, moi qui n'avais jamais tenu un pinceau sans que ça me dégoulinât sur les doigts. Je suis resté dans cet atelier cinq années durant, faisant de mon mieux pour satisfaire les employés

auxquels on rénovait le bureau, ce qui n'était pas très difficile. Par contre, c'était beaucoup plus difficile de satisfaire mes deux collègues qui n'avaient jamais vu d'un bon œil ce troisième larron arriver dans leur équipe rodée depuis tant d'années. Ce n'était que méfiance à mon égard et critiques à peine dissimulées, parfois des coups de gueule, des altercations envers ce type qui venait de personne ne sait où et qui savait tellement de choses que tantôt on le considérait comme un m'as-tu-vu, tantôt comme un étranger, un usurpateur qui n'avait pas sa place parmi eux.

Elle m'avait dit :

— Louis, c'est un gueulard, il fait le méchant, mais c'est un couard. Avec lui, tu n'as rien à craindre. Mais Fredo, méfie-t'en, c'est un vrai méchant, lui. Il ne t'aime pas et s'emploie bien à te charger comme il faut devant le chef. Ne le provoque jamais, sinon il n'hésitera pas à te casser la figure. Il ne craint rien puisqu'il sait qu'il sera couvert. Il a bien préparé le terrain, le salop. Méfie-t'en tu sais. Mais laisse-le te pourrir aux yeux du chef. C'est bon pour toi.

— C'est bon pour moi ? Mais t'est folle ou quoi, répondis-je, affolé de me voir mal jugé, dénigré, ce salop-là, je veux l'empêcher de me nuire !

— Qu'est-ce que tu veux, hein ? Tu veux arrêter d'avoir mal dans le dos, arrêter de souffrir de tes tendinites, tu veux sortir de cette merde, ou tu veux rester là avec des dents en moins ? Parce qu'il est

plus fort que toi, tu sais ! Dis ? Qu'est-ce que tu veux ?

— Bah ! Sortir de cette merde, dis-je curieusement calmé par ses propos.

— Alors laisse Fredo faire le boulot. Plus il se plaindra de toi au chef, plus vite tu seras sorti. Parce qu'un chef, ça ne supporte pas qu'on lui serine dans les oreilles comme ça. Ce que veut un chef, c'est de ne pas être emmerdé. Alors, il te virera pour que Fredo cesse de se plaindre.

— Mais, j'ai peur de me faire virer !

— Mais non, tu n'y es pas, ils ne peuvent pas te virer de la fonction publique comme ça. Et puis, on n'en est pas là. Ils te mettront dans un service où tu ne gêneras pas. Un placard dans lequel tu pourras te la couler douce pour soigner tes vieilles douleurs. C'est chouette, non ? dit-elle en riant.

Elle se moquait de moi parce que j'étais plus âgé qu'elle. Mais des douleurs, j'en avais. Ça me prenait tout le dos. « Arthrose », avait dit le médecin. Parfois, j'avais la sensation d'avoir comme une plaque de granit vissée dans le dos.

J'avais compris. La peur que j'éprouvais en face de cet ordre contraignant que je voyais inhumain et absurde, me cachait toute une combinaison de forces subtiles qu'il était bon de connaître pour tirer son épingle du jeu.

Elle m'avait raconté ça dans l'atelier de peinture car elle y descendait pour me voir vers quatre ou cinq heures quand les gars étaient partis. Je me

souviens d'un soir… J'étais ému et je l'avais prise dans mes bras, elle s'était échappée d'un bond, et j'étais resté là dépité, l'air idiot avec mon élan brisé. Mais cette fois-ci, je me trompais : elle s'était échappée seulement pour aller tourner la clef dans la serrure avant de revenir dans mes bras. Comme elle ne craignait plus qu'on la surprenne, elle put s'abandonner à mon baiser. Sa taille mince, son corps souple, sa silhouette légère sous mes mains, c'était la première fois que je tenais une femme aussi fine dans mes bras et c'était agréable. Elle mit les siens autour de mon cou et me serra doucement. Elle était légère, elle ne pesait pas plus qu'une petite mouche. C'était léger comme l'air et frais comme un pétale. J'étais bien…

Quand elle venait dans l'atelier, elle écartait soigneusement les objets qui se trouvaient sur la table puis, avec un chiffon, elle essuyait la poussière consciencieusement avant de s'asseoir les jambes ballantes. Elle les croisait aux chevilles et les balançait. J'aimais le balancement de ses petits escarpins noirs à talons qui tenaient au pied par une fine lanière tandis qu'elle parlait ou qu'elle attendait quelque chose de moi.

Les escarpins, nous étions allés les acheter ensemble. Nous en avions fait des magasins ! Nous avions fini par trouver. Nous n'en étions pas encore à nous tenir par la main dans la rue mais j'étais heureux qu'elle me fît confiance sur le choix de ses chaussures. Plus tard, nous étions allés choisir une

jupe et un caleçon, c'était la mode. Elle avait osé changer du noir habituel et ça lui allait bien…

Oui, elle attendait quelque chose de moi, quelque chose qu'elle voulait connaître et qu'elle redoutait en même temps : une vraie relation amoureuse. Parce que, même si je l'impressionnais par mon savoir, par mon esprit et ma parole parfois péremptoire qui tombait comme un tranchant, tellement juste croyait-elle, qu'il n'y avait rien à ajouter ni à redire, elle me trouvait beau et se plaisait en ma compagnie. Avec moi, elle se sentait réhabilitée, elle découvrait ses goûts, elle découvrait ses élans, elle en mesurait la portée. Elle prenait le temps d'observer les diverses émotions qui la traversaient. Elle faisait le tri.

Nous n'avions pas toujours quelque chose à nous dire le soir dans l'atelier et Léa regardait parfois sa jupe en cherchant un fil ou un cheveu à ôter tandis que je me demandais si, cette fois-ci, je parviendrais à la prendre de nouveau dans mes bras. Je posai la main sur son genou et remontai vers la cuisse. J'avais envie de tâter ses cuisses. Je voulais savoir comment elles étaient faites: fermes, tendres ou musculeuses sous le collant noir. Elle se laissât faire un peu, puis se raidît d'un coup en rejetant nerveusement ma main. Alors je me sentis humilié : j'avais osé quelque chose d'inconvenant pour elle. Puis, au volant de ma voiture, le soir quand je rentrai : « Mais merde ! Qu'est-ce qu'elle vient foutre toute seule avec un mec, dans un atelier ? »

C'était ma façon d'évacuer un trouble. Parfois, je la prenais dans mes bras quand même. Elle restait de bois ou bien, elle faisait la poupée de chiffon. Parfois, elle avait des élans et nous nous retrouvions enlacés au milieu de la pièce, tendrement. Ces jours-là, j'étais heureux

Un jour, on entendit quelqu'un introduire une clé et tenter d'ouvrir. Heureusement, nous fermions toujours la porte à clé et laissions celle-ci dans la serrure afin qu'on n'y introduisît pas une autre clé. C'était à coup sûr, un collègue qui revenait chercher quelque chose qu'il avait oublié. Elle bondit et alla se cacher dans une remise sur le côté tandis que j'allais ouvrir. C'était Louis. Il avait oublié un petit sac de supermarché. J'étais nerveux. Louis allait-il vouloir aller dans la remise ? Manifestement il cherchait autre chose que ce sac mais il n'osa aller plus loin. Il repartit avec une conviction que Léa se faisait sauter dans l'atelier le soir après le boulot. Nous pressentîmes qu'il n'allait pas en rester là et cela se confirma quelque temps plus tard quand elle trouva un billet anonyme sur le pare-brise de sa voiture. Des lettres majuscules faites au Normographe : « J'en ai une de dix-neuf centimètres. Rendez-vous demain à dix-sept heures à l'entrée du garage ». C'était forcément signé Louis : nous savions tous qu'il avait raflé au magasin un paquet de Normographes qui ne servaient plus depuis que les commis aux écritures étaient passés à l'informatique. Il était

lourd ce type avec sa manie de fureter partout, de tirer parti de tout, de s'interposer ; un sale gosse qui voulait jouer dans la cour des grands sans attendre d'en être capable. Sur le moment Léa avait pâli, mais elle avait vu rapidement que c'était Louis. Elle ne le craignait pas car elle savait comment le manœuvrer pour qu'il se tienne coi.

Au fur et à mesure que les mois passaient, les années aussi, Léa s'enhardissait. Un mercredi, nous décidâmes de passer la journée ensemble. Comme nos conjoints étaient au travail et ses enfants au centre aéré, elle vint chez moi. J'habitais une jolie maison en silex à Sotteville. Il faisait beau et elle s'était étendue près de moi sur la pelouse sous le grand cèdre. Elle était toute émue et moi aussi. J'avais la main sur son bras. Elle ne bougeait pas, elle était attentive à cette main posée sur elle. Je perçus quelque chose d'électrique qui lui gagnait tout le corps et chez moi, ça faisait comme des ondes, des vagues veloutées, sucrées et pétillantes à la fois. C'était doux, profond et donné. Je ne bougeai pas d'un poil. Par ce simple contact, je me nourrissais de l'immense douceur de Léa. Malgré la difficulté, malgré les défenses qu'elle dressait entre nous, ce que j'avais déjà perçu d'elle et que je tentais d'aller chercher, se confirma. Comment est-ce possible que tant de sensations passent par quelques centimètres carrés de peau ? Nous n'osions pas bouger de peur de rompre cette chose

inouïe, improbable et que nul ne pourrait reproduire à l'envi. Cet instant était unique et nous le savions. Il ne se reproduirait plus. C'était aussi fort que les sensations initiales du jeune enfant, si marquantes que, par la suite, on ne peut retrouver la même intensité.

Le premier à bouger fut moi. Je me retournai et voulus la prendre tendrement sur la pelouse à l'abri des regards. J'avais envie d'elle. J'approchai mon visage du sien. Je cherchai ses lèvres. Soudain, je vis la terreur dans ses yeux. Ce n'était plus une femme de trente-cinq ans que j'avais dans les bras, mais une gamine de douze ans apeurée. Léa avait disparu. En l'espace d'une fraction de seconde, l'homme gonflé de désir amoureux, se retrouva dans la peau d'un pédophile en train de commettre un viol. J'éprouvai un sentiment visqueux extrêmement désagréable, proche de l'horreur. Bon Dieu, ce n'était pas une chose à laquelle je m'attendais et pourtant j'aurais dû m'y attendre. Mais prévoir ses refus eut été pour moi renoncer à mes élans et par la suite renoncer à Léa faute de savoir m'y prendre autrement.

Des élans brisés, j'en avais connu avec elle, mais de cette ampleur, c'était la première fois. Le coup avait été dur, de quoi ébranler ma confiance en moi.

Le lendemain au travail, nous reparlâmes de ce qui c'était passé. Elle ne put donner aucune explication.

Des mois passèrent encore. Nous continuâmes à nous voir tous les jours. Nous étions chacun le seul ami de l’autre. C’était difficile. Je me demandai si je l’aimais. Question idiote car le simple fait de poser la question faisait que ma réponse était négative : « Non je n’aime pas Léa, mais je cherche à l’aimer, je veux l’aimer ». J’étais arc-bouté là-dessus comme si l’amour devait être le fruit d’une volonté ou d’un travail.

Dans sa maison, elle dormait avec Lionel sur un matelas par terre. Comme il commençait à moisir, elle me demanda de lui fabriquer un lit. Ce que je fis. Je lui dégotai aussi une table que je réparai et lui fis des étagères suspendues par des cordes pour mettre tous ses livres et ceux que je lui avais prêtés. C’était la chambre conjugale entière que nous concevions. Un mercredi, je lui apportai le lit. J’entrai chez elle. Elle avait un tablier et, aux pieds, des mules bleues avec un pompon. Nous installâmes le lit puis elle me fit visiter la maison. Dans la salle, il y avait sur les murs un papier avec de grosses fleurs bleues. Le salon était dans le même style ringard, la cuisine et la chambre des enfants aussi. Léa ressemblait à une brave petite femme d’ouvrier, gardienne du foyer et des valeurs qui s’y attachent alors que je la connaissais peu maternelle, — enfin pas comme les autres femmes qui se précipitent pour un oui ou pour un non dès qu’un mioche entre dans leur champ de vision —

cultivée avec une finesse de goût et une profondeur de pensée qui me ravissait.

— Je ne suis pas chez moi ici, dit-elle. J'ai rien décidé, c'est Lionel qui voulait tout ça. Mais bon, maintenant, chez moi c'est ma chambre. C'est moi qui l'ai choisie : la table pour écrire avec les tiroirs et les boutons en buis. C'est une bonne idée que tu as eue, les boutons en buis polis avec l'écorce autour. J'aime les choses simples. Et la belle étagère que tu m'as faite pour poser mes livres !

Les pieds joints en avant dans les petites mules bleues, la petite femme fragile s'était adossée contre un radiateur qu'elle tenait à deux mains. Les yeux pâles derrière les lunettes avaient quelque chose qui me disait que c'était le moment de la prendre avec son tablier, d'emmener la petite ménagère étrenner le lit que je venais d'apporter. Mais j'eus des pensées parasites : « je ne suis pas chez moi, je ne peux quand même pas sauter la femme de l'homme qui habite ici, il peut venir d'un moment à l'autre… » Et puis je me mis à douter de ce que je percevais. Avait-elle vraiment envie de moi ? J'eus peur de me tromper. J'eus peur de voir le viol de nouveau dans ses yeux. Ces pensées me coupèrent la chique et je partis.

Bien plus tard, quand nous eûmes franchi le cap de la relation sexuelle, elle me dit :

— Tu sais, ce soir-là, j'étais mal. J'avais envie de faire l'amour. J'ai cru que j'allais tourner de l'œil tellement je me suis retenue. Quand Lionel est

rentré je lui ai demandé et ça m'a soulagée, mais j'étais encore énervée et j'ai mal dormi.

— Si j'avais osé, tu m'aurais fait l'amour ce jour-là ?

— Je ne sais pas. Non, je ne crois pas. J'ai appris à tout retenir en moi. J'ai de la force, tu sais ! Mais ça me rend malade.

Puis elle osa un peu plus. Nous sortîmes un soir au restaurant ; elle était gênée, moi aussi : c'était la première fois. Un autre soir au cinéma ; après la séance, je voulus aller dans un bar prendre un verre pour parler du film. Nous y allâmes mais cela ne se passa pas très bien. Elle me fit des reproches sur mon exigence. Je voulais simplement parler du film et prendre du temps pour ça et je ne voyais pas en quoi c'eût été une exigence. Plus tard, je sus qu'elle s'était sentie en porte-à-faux vis-à-vis de son mari et qu'elle voulait rentrer ; comme elle n'avait pas su me le dire, tout ce qu'elle avait trouvé pour exprimer son désarroi, c'était de foutre en l'air la soirée en me balançant des trucs pas sympas. Plus tard encore, (il s'en passa du temps avant qu'elle consentît à sortir de nouveau) nous allâmes écouter un chaman qui faisait une conférence. Nous partagions une même quête spirituelle et ça nous intéressait tous les deux, quoique je m'en moquasse un peu du chaman ; c'était surtout un prétexte pour sortir avec elle. Nous avions garé nos voitures rive gauche, il y a toujours de la place le soir, et nous

marchions sur le trottoir, la main dans la main. Elle ne se retirait plus, c'était un vrai bonheur, sauf quand nous fûmes en terrain découvert à traverser le pont Jeanne d'Arc, ainsi que, plus tard, au croisement des quelques rues qu'il fallût franchir avant de parvenir à la salle de conférence. Sa main était fraîche et douce. J'aimais sentir ses longs doigts presser les miens, une pression douce qui ne m'emprisonnait pas et me laissait libre d'être bien avec elle. Avec cette femme-là, je me sentis bien. J'étais chez moi partout, un « chez moi » que je ne connaissais pas en dehors de ces moments-là. Elle aussi se sentit chez elle avec moi. Je ne me souviens plus si c'est ce jour-là qu'elle dit en bondissant autour de moi comme une gazelle : « Chéri, chéri, chéri », heureuse d'exprimer sans crainte tout son amour à l'homme qu'elle aimait. Elle avait dit aussi : « Avec toi, je peux enfin poser mes valises, c'est agréable ! » C'est le « enfin » qui m'avait plu. J'étais sa destination finale et je ressentais ça avec une profonde vérité comme si c'était fait, comme si nous n'avions plus de doute quant à notre destinée commune : nous étions faits l'un pour l'autre, voilà tout ! A ce moment-là, j'aurais pu penser que j'accomplissais enfin la promesse du Panorama si je m'en étais souvenu, j'aurais pu penser que l'errance affective de tant d'années était terminée et que nous irions jusqu'au bout de notre vie ensemble. Non, je me contentai d'être bien avec elle et de souhaiter que ces

moments s’accrussent, car je savais que les instants de bonheur avec Léa étaient à vivre rapidement. Quand nous sortîmes de la conférence du chaman, elle faisait la tête. Ça lui avait probablement déplu. Je trouvai son comportement étrange. Je ne compris pas. Pourtant la vie intérieure, ça la passionnait, elle aussi. Quand nous descendîmes la rue :

— Léa, qu’est-ce qui se passe ?

Elle ne répondit pas. Alors je fis trois pas rapides, puis me retournant d’un coup je me plantai devant elle :

— Tu sais, c’est très rare qu’on sorte ensemble, alors je t’en prie ne gâche pas cette soirée. Qu’est-ce que tu as, enfin ?

— Rien ! C’est rien…

Après plusieurs essais infructueux pour la faire parler, j’en eus marre. De toute façon, la soirée est foutue, alors à quoi bon s’éterniser. Je la laissai en plant et j’accélérai le pas. Elle ne mit pas longtemps à me rejoindre. Elle glissa sa main dans la mienne puis me tira en arrière pour m’arrêter. Je n’eus pas envie de continuer ; je ne demandais que ça, qu’elle me retînt, qu’elle m’arrêtât pour que je l’écoute, pour que je l’entende s’excuser, pour entendre sa voix cristalline me confier qu’elle avait cédé à un caprice d’enfant.

— C’est que je suis jalouse de toi, dit-elle en fronçant les sourcils et en détournant son regard.

— Jalouse de moi ? dis-je, surpris. Ah ! Ça c’est bien la première fois que j’entends un truc pareil dans ta bouche. Jalouse de moi, je n’y crois pas !

— Ben si ! C’est quand tu as posé des questions au chaman tout à l’heure. Tu es à l’aise. Tu parles dans une assemblée, on te répond. Et moi, je me trouve coincée, ridicule de ne pouvoir intervenir comme tu le fais. Je t’en veux d’être mieux que moi.

Elle finit de faire la tête et nous marchâmes de nouveau la main dans la main. J’étais joyeux en pensant à sa réaction de courir après moi pour me retenir. Elle ne supportait pas d’être lâchée. Je m’en souviendrais. Elle pouvait faire la tête maintenant, je savais comment la faire revenir.

Quand nous commençâmes à prendre des mercredis ensemble, nous nous fréquentions depuis trois ans et si je prenais Léa dans mes bras, je n’étais pas encore parvenu à lui faire l’amour.

La première année, l’escapade ne dépassa pas trois mercredis. Nous fîmes deux randonnées dans la vallée de la Risle. A la première, il ne faisait pas très beau, j’étais chargé du sac à dos et je n’étais pas très en forme. Evidemment, ça n’allait pas assez vite pour Léa, la gazelle, qui gambadait devant. Le midi, au casse-croûte, nous nous abritâmes dans une cabane de forestier et, bien sûr, je n’attendais que la pose pour tenter une approche plus conséquente de Léa. Cette fois-ci, je gagnai du

terrain. J'étais assis sur un tronc et elle était assise sur moi. Elle voulut bien se laisser embrasser et je pus glisser mes mains sous son soutien-gorge pour lui caresser les seins. Ah ! la peau douce de Léa, ses petits seins doux et fragiles, la pointe minuscule que je prenais délicatement entre mes doigts. Elle se laissait faire, elle prenait du plaisir mais je la sentais quand même rétive, inquiète :

— Si quelqu'un venait ?

— On n'a vu personne de la matinée, répondis-je pour la rassurer.

Je n'avais pas fini ma phrase qu'elle se débarrassa de mes mains nerveusement. La cabane était ouverte sur le sentier et elle avait repéré un type qui venait au loin.

— Bonjour m'sieu dame, fit le type en passant ! Pas très beau aujourd'hui, hein ?

Banalité des banalités. Elle lui répondit pour donner le change et évacuer le trouble qu'elle avait d'être découverte en situation compromettante. Moi, j'étais figé. Son retrait brutal m'avait glacé. J'étais sous le coup, coupé de mes sentiments et de ma capacité de réfléchir. Car si on y regarde bien : pour qui était-elle compromettante, cette situation ? D'abord, le type était trop loin pour voir quoi que ce fût et puis comme ils ne se connaissaient pas, on eut pu parier sans se tromper qu'il eût oublié son visage au premier tournant. La compromission était dans la tête de Léa à cause de l'image de salope qui la hantait. Moi, pour ne pas rester sur les

impressions désagréables du retrait, j'attendais que le type fût hors de vue pour continuer nos caresses mais elle ne l'entendit pas ainsi. C'était fini pour ce jour-là. Elle avait atteint un sommet et il n'était plus question qu'elle se laissât de nouveau approcher. Nous reprîmes le chemin. Il plut de nouveau, jusqu'au soir. Elle gambadait encore devant mais son humeur n'était plus la même. Elle était préoccupée par son retour à la maison. Elle voulait arriver avant ses filles pour avoir le temps de se changer et de faire disparaître chaussures boueuses et vêtements mouillés qui eussent révélé qu'elle n'était pas restée tranquillement à la maison à les attendre. Je dus raccourcir la balade mais ça ne suffit pas. Rien n'allait plus. Je ne pouvais plus dire quoi que ce fût sans subir des reproches. « Rando de merde ! » pensai-je en rentrant chez moi. Mais seulement la randonnée, car je sus qu'elle ne reviendrait pas en arrière et que désormais, je pourrais l'embrasser et la caresser sous ses vêtements pourvu qu'on ne la vît pas.

A la deuxième randonnée, il ne fallut pas aller loin car notre temps était compté à cause des enfants. C'était l'été, il faisait beau et Léa était beaucoup plus détendue. Le midi, nous nous assîmes sous un frêne pour le pique-nique. C'était Yggdrasil, l'arbre cosmique qui relie les cieux aux enfers, le frêne sacré d'Odin dieu suprême des Vikings. Elle connaissait cette mythologie Nordique et elle éclata de rire quand je sortis tout

un laïus sur le sujet d'un ton tout à fait anodin, comme si tout le monde connût Yggdrasil et qu'il fût habituel de se reposer à son ombre. J'aimais la faire rire, et quand ce n'était pas par mon allure pataude et mes grognements d'ours, c'était par les connaissances que je sortais le plus naturellement du monde sans me soucier de l'intérêt que me portait l'auditoire ; j'étais complètement absorbé par mon sujet ; mon apparente décontraction, mon air de ne pas être là, la ravissaient. Mais ce qui lui plaisait le plus, c'était mon esprit libre et curieux, mes réflexions, une façon de penser qu'elle ne trouvait pas chez la plupart des gens qu'elle côtoyait.

A cet arrêt pique-nique, Léa ne se laissa pas caresser plus que lors de notre précédente sortie, mais nous rîmes, fîmes des cabrioles sur une balle de paille dans un champ. L'atmosphère fut légère. Et cette légèreté effaça toutes les choses difficiles que nous avions vécues auparavant. Notre relation ne fut plus aussi laborieuse et laissa espérer un avenir plein de bonnes choses à vivre ensemble. Cette Léa-là, je l'aimais.

Elle s'enhardit encore si bien qu'elle accepta de venir chez moi un après-midi. J'avais toujours envie d'elle et elle avait décidé de se laisser faire. Pas de retrait cette fois-ci mais pas d'engouement non plus. Mon désir ne tenait pas bien la route mais je n'allais pas rater cette occasion rare de lui faire l'amour. Ce ne fut pas terrible et nous fûmes déçus.

« Bah, ça ira mieux une autre fois, pensais-je ! » Le lendemain elle revint. Elle n'était pas dans une forme meilleure, plutôt moins bien. Je me suis acharné pour la satisfaire, pour la contenter, pour qu'elle soit heureuse ; j'aurais joui de voir son visage transfiguré par le plaisir et je me serais abandonné au mien. Notre fête fut triste car le désir n'était pas vraiment là. Et je me souviens de Léa étendue avec son corps blanc si tendre, poupée de chiffon, puis remettant ses vêtements sans joie alors que je restai nu, la tête vide. Pauvre Léa. J'eusse dû m'étendre à ses côtés sans lui faire l'amour et me contenter de la réchauffer doucement ; j'eusse dû ne pas penser à vouloir réussir l'acte sexuel, le dictat que bien des hommes ont dans la tête. Elle fut tellement blessée par ces deux échecs qu'il ne fut plus question de faire l'amour durant l'année qui suivit.

Puis les choses se tassèrent et l'envie lui revint. Deux fois à l'hôtel sans que ce fût l'extase mais nous nous apprivoisions. La deuxième fois, je lui offris un livre sur les Kerguelen. Elle se plongea dedans avec délices, elle se détendit et pendant qu'elle s'émerveillait, je la caressai doucement et son corps souple se prêta. Nous aimons tous les deux les grands espaces et nous reparlions de mon projet d'aller visiter ces coins perdus.

C'était un projet que je nourrissais depuis de longues années. J'avais beaucoup navigué par le passé sur des voiliers de croisière et j'avais arrêté

parce que je ne me satisfaisais plus de la plaisance seulement pendant les vacances et les week-ends prolongés. J'avais vraiment envie d'habiter sur un voilier et de parcourir le monde. Avec peu de moyens, une femme que cela n'intéressait pas du tout, c'est un rêve qui ne me rendait pas serein. Tantôt, je me crispais dessus, tantôt je l'abandonnais ou le reléguais dans un coin de ma tête : pour plus tard, quand je serais à la retraite. J'en parlais souvent à Léa mais je n'avais pas encore abordé la possibilité de le réaliser avec elle. La femme mariée qui n'arrivait pas à s'affranchir de sa situation, ses enfants en bas âge dont il faudrait tenir compte, elle qui ne poussait pas non plus à la roue, ça ne m'engageait pas à nourrir ce projet. Il y avait beaucoup trop de choses à régler avant de pouvoir le considérer. Nous en étions seulement à la découverte de ses véritables envies de vivre. Je me réjouissais de voir que ses goûts allaient dans le sens des miens, mais je m'impatientais, la relation n'évoluait pas assez vite pour moi et mon impatience lui déplaisait fortement.

C'est seulement six ans après le début de notre relation que celle-ci prit de l'ampleur. Nous sortîmes plus souvent. Une fois par mois et c'était la fête. Elle ne se retirait plus devant mes avances et parfois, c'était elle qui prenait l'initiative. Nous allions en baie de Seine et dans l'estuaire goûter le

vent, l'eau, et les nuages ; nous allions nous aimer aux criailleries des mouettes, à la rumeur du ressac ou à l'odeur fade des vases en Seine…

« Ah, comme j'aimais poser ma main sur ton genou, Léa, tandis que je tenais le volant de l'autre ! La voiture filait vers Honfleur par la route de l'Estuaire. Tu ne disais rien et tu goûtais l'instant. Puis tu riais quand j'égrenais le nom des villages traversés en citant leur origine Viking : Foulbec, le ruisseau du fou ; Berville, le village de l'ours ; et Honfleur comme Fiquefleur, Harfleur, Barfleur qui désignent un fjord et non pas une fleur. Je faisais mon petit « Trivial Poursuit », comme tu disais !… »

A la Cité, mon travail de peinture cessa à cause de troubles musculo-squelettiques qui m'empêchèrent de continuer. Je changeai de service et d'administration. J'étais dorénavant l'homme à tout faire des Affaires Culturelles et mon travail consistait à trier le courrier, à faire des photocopies et à porter des choses lourdes, colis, mobilier. Cette dernière activité ne cessait de raviver mes tendinites. Bref, j'étais au service de tout le monde et tout le monde se débarrassait sur moi des boulots qu'il ne voulait pas faire. Bien que ma situation fût meilleure, je ne supportais pas d'être réduit à faire un travail de larbin. Je savais que je valais mieux, mais j'avais beau chercher autour de moi, aucun travail qui se faisait ne m'intéressait. Ce qui ne me soulageait pas pour autant. Cette inadaptation

sociale me poursuivait encore malgré un travail intérieur personnel que j'avais commencé quinze ans auparavant et que je poursuivais toujours. Quelques rêves étaient parvenus à me faire lâcher prise sur mon désir de reconnaissance professionnelle. Mais ce n'était pas suffisant.

Une série de rêves advint et me fit voir qu'il était inutile et même destructeur pour moi de vouloir me conformer au modèle social que je voyais partout autour de moi. Je fis ces rêves le matin. Ils étaient d'une suavité extraordinaire. Ils montraient que ma place devait être celle d'un spectateur, non pas celle d'un acteur, que ma tâche était de regarder vivre les hommes et surtout de ne pas faire comme eux. Dans mes rêves, je me tenais toujours à la lisière du monde. Là je me sentais bien. Mais voilà, comment devenir simplement spectateur sans souffrir de ne rien faire ? Léa me donna la réponse.

Après avoir lu des lettres à mes amis dont je conservais le double, elle avait trouvé que j'étais un homme d'écriture. Ce n'était pas un simple compliment, elle n'en faisait jamais, mais ses jugements étaient sûrs. Nous discutions souvent des livres que nous lisions et son avis était toujours pertinent. C'est ainsi que je commençai l'écriture de mon premier livre.

Dès les premières lignes, je me sentis bien. Très bien même. Ca coulait tout seul. Du miel. C'était du miel qui coulait dans ma gorge. Mon seul boulot était d'entretenir la coulée en faisant entrer dans le

bouquin ce qui me semblait suave. Quand j'éprouvais des difficultés à écrire quelque chose, je m'arrangeais pour les transcrire dans le texte. Je défaisais ainsi le blocage de l'inspiration qui, si j'insistais, ravivait mes terribles douleurs de dos. Ainsi le miel se remettait à couler.

J'écrivais et faisais des photos en couleurs. Léa faisait des photos en noir et blanc. Nous nous étions partagé le travail. Et puis, on me demanda d'écrire des textes pour « Baie de Seine », une revue qui démarrait. Comme il fallait aussi des dessins pour illustrer les textes, elle se mit à dessiner d'après mes photos.

Je possédais un livre de photographies avec de beaux textes poétiques en regard : « Emblèmes Végétaux » de Luc Dietrich. Je l'avais acheté avec l'idée de le sortir de ma bibliothèque le jour où je serai en mesure de goûter sa poésie. Le moment était venu. Je le montrai à Léa. Ah, comme ça lui plut ! Les textes seuls comme les photos seules n'auraient pas pu exprimer toute la finesse et la profondeur que l'auteur avait perçues, mais l'alliance des deux, c'était une vraie merveille. Ça nous avait donné l'idée d'en faire autant : à Léa les prises de vue, à moi l'écriture des textes. Nous nous sentîmes à l'aube d'une ère nouvelle, car il nous sembla que tout s'inversait : ce que chacun faisait en dilettante, ou ne faisait pas d'ailleurs par paresse ou bien par ignorance, devint la préoccupation

principale. Les servitudes du travail quotidien cessèrent de nous accabler.

A la fin de l'été, elle fit son premier stage photo. J'étais content. J'avais hâte qu'elle rentre pour savoir ce qu'elle avait découvert. J'avais hâte de voir les belles photos qu'elle ramenait. Elle rentra. Le mercredi suivant sur la plage d'Honfleur, alors que nous venions de nous câliner, heureux de nous retrouver, elle dit :

— J'suis tombé amoureuse d'un gars, là-bas, au stage ! Il était…

Elle s'arrêta après une brève inspiration, le visage illuminé et les yeux perdus, le temps de goûter au passage à la suavité de l'évocation, puis elle reprit de manière hachée en proie à l'émotion :

— J'ai vu en lui… J'ai reconnu une grande sensibilité… Comme moi… Il était offert… Sans défense… J'sais pas comment dire !

Elle était comme une enfant de trois ans devant une vitrine de Noël, les yeux écarquillés, grands comme des soucoupes tant elle revivait l'instant de la rencontre avec ce type. Moi aussi, j'avais les yeux comme des soucoupes, mais pas pour la même raison.

Je sus tout en détail. C'était bizarre de ne plus exister à ses yeux alors que je me tenais près d'elle assis sur le sable et que nous venions de nous câliner. C'était encore plus bizarre de n'avoir pas compté pour elle, puisqu'elle s'était déclarée libre

d'attache sentimentale. J'étais estomaqué. Elle me racontait son amour pour un autre homme avec une telle désinvolture, avec un tel oubli de ma personne que, sur le moment, je ne trouvai rien à dire. Mais il fallut quand même que j'interrompisse son extase :

— Et moi, là-dedans ? Le type t'a parlé de sa femme, qu'il avait un coup de foudre pour toi, mais qu'il l'aimait. Et toi tu lui as dit qu'avec ton mari, il n'y a aucun problème car tu ne l'aimes pas. Et moi là-dedans, tu ne lui en as pas parlé ?

— Toi, t'es pas engagé avec moi. Tu m'as jamais proposé de m'inclure dans ton projet de tour du monde !

Je dégringolai de mon petit nuage qui pourtant n'était pas bien haut. Elle avait dit ça d'une manière extrêmement sèche, une manière qui lui ressemblait peu. Léa venait de frapper là où j'avais ma blessure d'enfance, là où se nichait l'insensible. J'étais figé, à nouveau coupé de mes ressentis, incapable de reconnaître à sa juste valeur la saloperie que Léa venait de me balancer.

Pourtant, je connaissais Léa. J'aurais dû réagir pour me dégager de l'image du type pas fiable qu'elle m'avait collée sur le dos. Elle me l'avait dit à maintes reprises, mais moi je pensais simplement que c'était elle qui n'était pas fiable et je ne l'avais pas démentie, je pensais qu'elle finirait bien par s'apercevoir de la fausseté de son jugement.

Comment eussè-je pu inclure Léa dans mon projet alors qu'elle n'avait jamais formulé le désir

d'y participer ? Et puis, comme je l'ai déjà dit, il était encore trop tôt pour qu'on y travaillât ; elle était partie à la découverte d'elle-même avec mon aide et même si elle s'améliorait, les choses ne bougeaient pas encore. Elle n'avait pas encore envisagé de demander le divorce. Moi aussi, j'étais toujours marié à Françoise. Nous menions une vie chacun de notre côté. J'avais imaginé que nous divorcerions en même temps pour vivre sous un même toit et faire des projets. Mais nous n'en étions pas encore là. J'avançais prudemment avec Léa.

Elle venait me voir dans mon bureau pour me parler de Bruno. Elle voulait que je l'aide à trouver son chemin parmi les émotions qui la traversaient pour réaliser son amour avec lui. Moi, je l'aidai un peu, comme j'aidais d'autres personnes à se trouver depuis que je maîtrisais la technique du rêve éveillé. J'aidais ma compagne à me quitter pour un autre mec. C'était Kafka. Je faisais cela parce que j'aimais être avec elle. Je pensais que c'était un caprice mais elle, prise par ses sentiments, ne le voyait pas ainsi. J'étais relégué dans un rôle de père, de parrain, de Pygmalion ou de bon Samaritain désintéressé qui ne m'allait pas très bien, d'autant plus que ça pouvait durer un bon bout de temps. Je n'avais pas envie d'avoir une souffrance à rallonges, je ne voulais pas non plus mettre un terme à notre liaison pour un caprice. La

seule solution, bien qu'elle me parût inélégante, c'était de provoquer la rupture avec Bruno. Je me mis donc en quête de moyens pour casser cette relation. Je réussis à savoir son nom. C'était facile avec Léa, bavarde comme elle est et naïve surtout. Je savais qu'ils correspondaient par Internet et je connaissais le nom de son entreprise. Dès lors, il fut simple d'envoyer un petit courriel au monsieur. J'écrivis : « Monsieur, je suis au courant de votre amour pour Léa, je vous informe que je suis son compagnon depuis huit années et que je l'aime aussi. Donc nous sommes concurrents et… » Je m'interrompis avec la sensation étrange de me faire prendre à un jeu idiot qui mettait en avant un comportement chevaleresque, un truc suranné. Un truc qui en flattant mon orgueil, me manipulait bel et bien. « … et que le meilleur gagne. » allais-je continuer d'écrire. Mais quel imbécile, je faisais ! Et pour rassembler ma pensée, je dis tout haut, non sans véhémence :

— Mais c'est de quoi que t'as envie, sombre crétin ?

— Récupérer ma nana le plus vite possible.

En formulant à haute voix, ça permet de chasser les conneries. J'enlevai « Donc nous sommes concurrents » et je poursuivis mon message : « … et je vous demande de renoncer à toute communication avec Léa, sinon je téléphone à votre femme ». Ce n'était pas une menace vaine puisque j'avais obtenu son numéro dans l'annuaire sur

Internet. J'étais particulièrement agité. Léa était en crise. Comme je l'avais prévenue de ce que j'allais faire, elle était furieuse et me balançait des trucs pas sympas à entendre. Elle voulait le mettre au courant de notre relation elle-même. Elle ne le faisait pas. Quelques jours s'écoulèrent. Et comme elle ne le faisait toujours pas, je passai à l'action. Un midi, d'un « clic » de souris, j'envoyai mon message. Léa était folle de rage, furieuse que j'intervinsse dans SA vie. C'était SA vie et je n'avais pas le droit. Pas le droit de faire ça. « C'est dégueulasse ! dit-elle ». Il y avait seulement un petit détail qu'elle oubliait régulièrement, c'est que SA vie, c'était aussi la mienne depuis que nous nous fréquentions avec l'espoir de bâtir quelque chose ensemble.

Bruno fût franc avec Léa en lui avouant qu'il aimait sa femme. Par contre Léa ne fut franche ni avec moi, ni avec lui en lui cachant notre relation, sans quoi je n'eus pas pratiqué de la sorte. Mais Léa nous avait menti. Non pas par méchanceté, mais par manque de maturité et peur du monde du sentiment qu'elle prétendait connaître mieux que quiconque.

Une fois le message envoyé, affolée elle téléphona à Bruno pour savoir s'il avait reçu un courriel en provenance du Ministère de la Culture. Non, il n'avait rien reçu puisque le serveur Internet de sa boîte venait de tomber en panne. Soulagée, elle pensa un instant qu'il ne recevrait jamais mon message. Elle imagina qu'elle était tirée d'affaire,

qu'elle pouvait continuer avec Bruno et venir à son rendez-vous à Paris sans lui dire qu'elle n'était pas vraiment libre d'engager une histoire d'amour avec lui puisqu'elle ne s'était pas dégagée de la nôtre. Puis elle se ravisa. Elle pensa qu'elle ne pouvait pas continuer comme ça, qu'il était temps d'assumer les choses un peu plus courageusement. Elle lui révéla donc mon existence et ce qu'il allait recevoir quand Internet sera rétabli. Je crois que ça le refroidit car il renonça à poursuivre avec Léa.

Quelques jours plus tard, elle s'excusa de l'inconséquence qu'elle avait eue à mon égard. Moi, je lui pardonnai, je n'en demandais pas plus.

Et puis, quelques temps après : « Je me demande comment je suis tombé amoureuse de ce gars-là ? Faut voir comment il a avancé des arguments foireux pour justifier la fin de notre relation ! » disait-elle avec indignation. « Ah, Léa ! Comme tu sais bien voir la paille qui est dans l'œil de ton prochain et non la poutre qui est dans le tien ! » aurais-je de nouveau envie de lui dire si elle était encore avec moi. J'avais essayé plusieurs fois mais ça ne la pénétrait pas plus qu'une goutte d'eau sur une toile cirée.

A l'heure où j'écris ces lignes, j'imagine qu'elle a toujours ce grief contre moi de m'être comporté comme un salop en intervenant dans sa relation avec Bruno. J'ai beaucoup réfléchi. Non, je ne me suis pas mal comporté, pas plus mal en tout cas que les deux autres protagonistes. Mon geste n'a fait

que de donner à Léa et à Bruno l'occasion de faire des choix. Il aurait pu dire à sa femme qu'il avait eu le coup de foudre pour Léa et ma menace tombait à l'eau.

J'avais fait basculer le plateau de mon côté, mais pas définitivement. Nous reprîmes notre relation habituelle : sortie une fois par mois et pique-nique en baie de Seine, photographies et dessins. Mais je sentais Léa devenir exigeante. Elle cherchait quelque chose chez moi que je m'évertuais à lui donner sans que je susse de quoi il s'agissait. Elle n'était pas satisfaite de notre relation sexuelle et moi, le fait de chercher à mieux faire me coupait la chique. Elle devenait de plus en plus irritable, si bien qu'un jour, devant mon impuissance à la satisfaire, je l'envoyai au diable en lui disant d'aller en trouver un autre. Elle en fut cruellement blessée.

C'est à partir de ce jour qu'elle se mit à parler à des hommes sur des sites Internet de rencontres. « C'est pour les aider à mieux appréhender leur vie, me disait-elle ». Pourtant quand je lui disais qu'il me semblait curieux que ce ne fût que des hommes, elle me répondait que c'était comme ça. Les femmes n'étaient pas intéressées. Je la savais tellement naïve et emportée par ses propres ressentis que j'avais du mal à voir que je me faisais rouler dans la farine. Quand elle rencontra Blaise, c'était aussi pour l'aider à aller mieux dans sa vie.

— Fais gaffe au transfert, à force d'entrer dans l'intimité des personnes, tu vas retomber amoureuse !

Je clamai dans le désert.

Un jour elle me dit qu'elle avait embrassé Blaise.

— Mais, rassure-toi, c'est un simple élan, je sais ce que je fais et je sais jusqu'où je peux aller !

Je n'en pus plus. Elle dépassait les bornes. Aussi, à contre cœur, je décidai de prendre les devants en lui disant que je rompais notre relation. Je lui demandai de me restituer tous mes livres pour que cette rupture fût nette. Je me rappelle, c'était un midi au café… Elle se leva d'un bon, l'air renfrogné, vexée et dit en s'en allant avec une surprenante tristesse dans la voix : « T'as tort. Il n'y a qu'avec moi que tu t'entends bien ! » Je restai là, en plant, saisi par la profondeur de ce que je venais d'entendre. Il y avait beaucoup d'amour dans ses paroles. Je l'avais toujours su qu'il n'y avait qu'elle avec qui je m'entendais bien. Je me demandai si je n'avais pas été trop loin. Léa m'aimait, elle essayait de me le dire. Cette phrase résonne encore dans ma tête et dans mon cœur à une profondeur inouïe.

Mais alors, c'était quoi cette histoire avec Blaise ? je m'étais peut-être trompé. Il n'était pas trop tard. Le lendemain, je tentai d'effacer mes paroles en lui disant que je ne pouvais pas la quitter. C'était vrai, j'avais encore une fois forcé ma nature. Je me disais que c'est impossible de

rompre soi-même une relation avec une femme qu’on a toujours envie de prendre dans ses bras.

Léa foutait le camp. Elle m’échappait, je n’arrivais plus beaucoup à la voir. Je pensais qu’elle voulait que je lui donne des garanties d’engagement, je pris le téléphone et lui déclarai sans préambule, ça devenait urgent :

— J’ai décidé de vivre avec toi et tes enfants, qu’est-ce que t’en dit ?

La nouvelle lui coupa un peu le souffle. Je croyais vraiment qu’elle n’attendait que ça de ma part. Je sentais que ça lui faisait plaisir. Elle répondit avec émotion :

— Je suis surprise, laisse-moi un peu de temps pour te répondre.

L’affaire était dans la poche. C’était une question d’heures, une simple formalité, une coquetterie féminine pour faire haleter le prétendant.

Quelques jours passèrent.

Puis elle vint me voir dans mon bureau et y lâcha une bombe de simples mots :

— Je ne veux plus de relation amoureuse avec toi.

Je m’effondrai en sanglots, je ne m’y attendais pas du tout. J’étais anéanti. Furieux aussi, car dans ce qu’elle venait de dire, il y avait encore une ambiguïté, un non-dit dont elle avait le secret. Elle ne voulait plus de relation amoureuse mais elle voulait quand même garder mon amitié, ma

présence auprès d'elle pour l'aider à cheminer avec son nouveau compagnon. De nouveau, je me sentais nié, piétiné, je me sentais trahi. Elle n'avait aucun égard pour la souffrance que j'éprouvais, pour l'amour que j'avais pour elle. Pour elle, c'était simple : il suffisait de dire pour que les choses soient entendues. J'entrai dans un profond chagrin.

*

— Léa, j'avais besoin de te rencontrer aujourd'hui. Je t'aime toujours tu sais. J'ai envie de renouer avec toi. Tu me manques.

Elle était de nouveau devant moi. Deux ans sans la revoir, sauf de loin. Les traits de son visage s'étaient creusés. Elle paraissait fatiguée. Elle avait de nouvelles lunettes, plus épaisses, ses cheveux étaient longs et dans tous les sens. Je préférais quand ils étaient plus courts. Elle posa ses lunettes sur la table et son visage devint plus doux.

— Je veux bien renouer avec toi, mais tu sais j'ai des impossibilités. Je ne peux pas aller au-delà de rencontres amicales.

D'un coup, j'eus mal aux tripes. Comme l'impression d'avoir reçu un coup de poignard dans le ventre, mais je poursuivis quand même.

— Je sais. Mais écoute-moi !

— …

— Ecoute, c‘est important pour moi que tu entendes ce que je vais dire. C’est important, tu sais ! J’ai fait un rêve et tu es concernée.

— …

— Voilà, j’explique. Pendant ces deux années, j’ai cherché à te remplacer. Et, avec chaque femme rencontrée, j’ai revisité ce pourquoi je me suis marié avec Françoise, cet atavisme, cette sorte d’oubli de soi qui fait que je suis toujours tenté de m’engager avec des femmes qui ne me plaisent pas plus que ça. Avec celle que j’ai fréquentée, il n’y a pas longtemps, je sentais que je m’engageais dans quelque chose qui allait vite me dépasser. Elle me correspondait bien mieux que Françoise, mais je m’embarquais dans une histoire similaire. Je voulais donc avoir de quoi peser sur ma vie. Alors un soir, je me suis concentré fortement sur ce qui m’avait fait t’aimer pour en faire des critères de choix que je ne puisse oublier ni contester le moment venu. J’y suis parvenu. Et le lendemain matin, j’eus un rêve. Une femme vêtue d’une peau d’oiseau sous un frêne. J’ai reconnu Freyja sous la ramure d’Yggdrasil, la fille d’Odin, déesse de l’amour. Elle avait les traits de ma tante, une femme qui m’aimait profondément quand j’étais petit. Je l’aimais aussi. Elle me disait en parlant de toi : « Elle va revenir avec toi, soit patient. Elle est partie loin de toi pour faire ses expériences, mais elle reviendra. » Et je disais : « Non, ce n’est pas possible, elle ne reviendra jamais. » Je n’y croyais

pas, Léa. Je te promets, je n'y croyais pas jusqu'à ce que j'observe ce rêve consciencieusement et que je le range parmi les rêves prémonitoires. Oui, Léa, ce rêve a une structure identique à celle des rêves que j'ai vu se réaliser.

— Abel, je ne veux pas que tu espères ! Je suis bien avec Blaise, je suis amoureuse. J'ai toujours plein d'interrogations, c'est vrai. Beaucoup de recherches sur la vie mais mon sentiment pour lui est profond…

— …

— …et puis, j'ai un projet de vie.

Elle se leva et pris congé de moi. Elle était pressée. Elle avait dépassé son temps disponible. Je n'avais pas tout dit. Elle allait être en retard pour son travail et je revécus là une situation de « pas assez » que je connaissais bien quand nous étions ensemble : se voir entre deux portes, au boulot, dans un milieu qui ne se prêtait pas aux rencontres.

Pendant ces deux années où j'avais cherché soigneusement à éviter Léa pour mieux l'oublier, je m'étais senti mieux au travail. Comme je n'étais plus avec elle, je me tournais vers mes collègues. Et je poursuivais mon travail artistique malgré tout le temps que je consacrais à ma quête de compagne sur le Net.

Mon livre fut publié à compte d'auteur. J'étais trop vieux pour intéresser un éditeur. Je rencontrai des lecteurs ravis. J'entendis même le mot « talent » dans ces rencontres. J'eus le sentiment

d'avoir enfin trouvé ma place. Ça me donna des ailes. J'eus envie de montrer tout ce que je savais faire et j'affichai dans mon bureau une dizaine de photographies. Ensuite les choses s'enclenchèrent toutes seules. Des besoins nouveaux pour le service, des photographies et des textes poétiques pour présenter le patrimoine régional, un poste vacant, c'est ainsi que je quittai ma tenue de larbin pour celle d'infographiste.

*

— Merci d'être venue, Léa, je voulais te voir pour t'interroger sur notre relation.

— A quoi bon revenir sur le passé, Abel ! Racontes-moi plutôt ce que tu fais en photographie, ça m'intéresse.

— Oui, mais plus tard ! Je ne suis pas bien, Léa ! Je t'aime toujours et je n'arrive pas à faire le deuil de notre relation. Ça me bouffe la vie ! Je veux tourner la page. Alors laisse-moi t'interroger !

—…

Je savais ce que j'avais à lui demander, j'avais préparé mes questions.

— Qu'est-ce que Blaise a que je n'ai pas ?

— Il est attentionné.

— Je me doutais qu'il s'agissait de cela. Pourtant tu n'aimais pas trop les gens attentionnés ?

— Non, je crains toujours un peu de me faire enfermer, mais avec lui, je me suis habituée et j’ai découvert que je pouvais être attentionnée moi aussi sans que cela me coûte.

— Moi, j’étais bien avec toi parce que tu disais que tu n’aimais pas rendre service. Ça me déculpabilisait. Je pouvais enfin m’autoriser à être moi-même sans risquer de faire fuir. En quoi n’étais-je pas attentionné ?

— En revenant au travail après un week-end, je t’avais dit que tu m’avais manqué. Toi, tu t’étais empressé de me dire que moi, je ne t’avais pas manqué. Et tu avais insisté.

— Je ne me souviens pas de ce week-end précisément. Mais je vois ce dont tu parles. J’éprouve en ce moment un léger sentiment de culpabilité que je connais bien. Un genre de « t’es égoïste, tu ne penses qu’à toi ! », ou bien « t’es insensible, tu ne sais pas aimer ! ». C'est vrai que parfois, le week-end tu ne me manquais pas. Je croyais naïvement que ma phrase serait comprise de toi parce qu’elle représente bien une réalité aisément explicable. La suite de cette phrase aurait pu être : « tu ne m'as pas manqué car j'ai passé une bonne journée vendredi avec toi et j'ai vaqué à mes occupations tranquillement, nourri par toi », ou bien: « tu ne m'as pas manqué car je repense tout le temps à toi durant les week-ends et j'ai plaisir à te revoir le lundi ». Ce qui est VRAI, mais que je ne te

le disais pas, tellement la chose me paraissait évidente.

— Non, Abel ! Une phrase plus complète n'aurait rien changé. Je voulais simplement que mon sentiment soit accueilli. Et toi tu ne voulais pas que je te dise que tu m'avais manqué.

Nous restâmes un moment silencieux, le temps de voir ce que ces paroles faisaient en moi.

— Puce, en repassant le film lentement, je crois percevoir ce qui se passe. C'est une habitude pour ne pas ressentir de malaise. Quand j'entends « Tu m'as manqué », d'un seul coup je me sens pris en défaut de ne pas ressentir la même chose que toi, alors je recouvre ça très vite par une explication, une justification pour planquer mon malaise. Je ne vois pas ton témoignage de tendresse. Pour moi, c'est une demande affective qu'il m'est impossible de combler et je prends peur.

— Faut que j'y aille, maintenant, je suis en retard, dit-elle en se levant de table. Nous étions à la cantine.

Elle n'avait pas écouté. Elle était pressée. C'était pratique pour ne pas entendre l'aveu des justifications dont j'étais bardé, moi aussi, pour dissimuler mes peurs. Des fois que ça la renvoie aux siennes, à la « salope » qu'elle planquait toujours derrière des arguments de poids finement ciselés. Elle n'avait pas manqué de me les coller sur le dos pour me rendre responsable de son départ et ainsi s'accorder le droit de me quitter, blanche

comme neige, pour recommencer son cirque avec un autre. Je voulais lui dire combien elle fuyait mais, puisqu'elle partait et du fait que ça faisait longtemps que nous n'avions mangé ensemble et que nous serions encore un bout de temps sans sous rencontrer de nouveau, je choisis d'entendre de sa bouche des choses agréables.

— Une dernière question avant de partir. Est-ce que tu m'as aimé ?

— Pourquoi ? T'en doutes ?

— Non, je veux simplement te l'entendre dire.

— Oui, je t'ai aimé.

Je suis resté là, dans mes pensées tandis que Léa disparaissait. J'étais idiot. Je venais encore de céder à un truc ancien et ce truc venait de me piéger. Pour rétablir la vérité, j'ai prononcé tout bas :

— Non Léa, je n'en suis pas sûr du tout…

Mon esprit fluctua de nouveau. Des doutes…encore… N'avais-je rien compris ? Ne venait-elle pas de me donner une preuve de son amour passé en me redisant que je lui avais manqué le week-end ? Et moi qui lui en redemandais !

Et puis zut, alors ! J'ai quand même le droit de préférer qu'on me dise qu'on m'aime en disant « je t'aime » plutôt que « tu m'as manqué », non ?

— Léa, si tu m'avais dit le plus simplement du monde : « Abel, je t'aime tu sais ! » n'eût-ce pas été plus facile, plus compréhensible pour moi ?

Le lendemain au téléphone :

— Léa, ça y est ! Je ne souffre plus de ton départ. D'avoir causé avec toi, ça m'a fait du bien. Et puis j'ai fait un rêve : une femme m'apprenait à jouer de la flûte à bec.

— C'est drôle, moi j'ai fait un rêve dans lequel je joue de la guitare!

— Tu sais ce que ça veut dire ?

— Bah, la guitare, c'est la femme non ?

— Et la flûte, l'homme, bien sûr ! Mais ça veut dire que nous venons d'acquérir une part d'être supplémentaire qui est de l'ordre du charme féminin pour toi et masculin pour moi.

Je venais de raccrocher. Un goût de retrouvailles qui s'effiloche et qu'on veut maintenir malgré tout…

Une histoire de rêve. Pourtant Dieu sait s'ils nous ont fait avancer, les rêves ! Enfin, pour moi. Pour Léa, j'en doute. Une histoire de rêve pour rien. Une interprétation bien intelligente pour meubler le vide qui s'était installé entre nous et que je n'avais pas su combler…

Je m'étais cru délivré de mon chagrin, c'était juste le répit dû à l'entrevue.

*

Abel et Léa. C'est drôle, son nom est le reflet du mien. J'ai longtemps cru que nous étions pareils tous les deux, miroir l'un pour l'autre. J'ai seulement un B en plus. Le B, c'est « Beth » en hébreu et ça veut dire : la maison. Abel est la maison où Léa habite.

« Non, Léa, nous ne sommes pas pareils ! »

Elle m'avait claironné un jour que je me posais la question des sentiments : « Bienvenue dans le monde du sentiment, Abel ! » histoire de fanfaronner, de me faire la nique parce que, bêtement, la peur de passer encore pour un être froid et insensible me faisait douter de ce que je ressentais.

Non, Léa et moi, nous ne sommes pas pareils.

Elle est partie parce que je ne lui ai pas donné ce qu'elle réclamait. Léa ne savait pas ce qu'elle voulait et elle m'en voulait de ne pas le savoir à sa place. Moi, je ne serais jamais parti. J'aimais Léa, je voulais qu'elle sorte du marécage affectif dans lequel elle baignait depuis l'enfance. Je n'avais donc pas fini mon boulot. Elle avait tellement peur de blesser son mari en demandant le divorce trop brutalement qu'on y était allé doucement. Huit années. Et en quelques semaines, elle divorça de lui pour aller vivre avec Blaise.

« Tu sais, Abel ! Maintenant je sais demander à l'autre ce dont j'ai besoin. C'est toi qui me l'as appris ! » Elle m'avait dit cela pleine de gratitude,

un jour, il y a deux ans déjà. Belle goujaterie féminine, innocente, parfaitement indolore comme toutes les autres. Mais la plus belle, c’était trois mois après m’avoir quitté : « Trois mois sans faire l’amour ? je ne sais pas comment tu fais, moi je pourrais pas ! » D’autres encore viennent s’enfiler au fil de ma pensée comme autant de perles sur un collier… Je suis surpris. Je ne pensais pas qu’il y en avait tant.

La « salope », ce démon dont elle avait si peur, avait détruit l’amour qu’elle avait pour moi ; il n’était pas là de la quitter !...

J’ai posé mon manuscrit sur le banc. Le pollen des arbres se dépose en fine peau jaune sur l’eau des bassins du Jardin des Plantes, éphémère banquise qu’une risée craquelle et fait couler. Douceur de la vie, caresse du temps qui passe. Des femmes poussent des landaus. Des enfants jouent…

Une petite fille avec de courtes tresses blondes met un bateau à l’eau : coque à clins pincée aux deux bouts, l’un finit en volute, l’autre en dragon ; voile carrée, rayée blanche et rouge, des boucliers sur les bords. Elle le pousse vers le milieu du bassin. Il se dandine, prend le vent, vire, penche, se redresse et s’immobilise…

An huit cent vingt. Treize esnèques abordent la Baie de Seine. Une troupe de Vikings débarque pour un raid. Face à la garde du rivage, ils sont

obligés de rembarquer précipitamment. Cinq d'entre eux restent morts sur la berge.

An huit cent quatre-vingt-cinq. Sept cents esnèques font le siège de Paris.

An neuf cent onze. La Seine est devenue une autoroute à Vikings. Pour limiter les pillages, Charles le Simple signe le traité de St Clair sur Epte. Rolf, jarl de Rouen, devient duc de Normandie.

An deux mille six. J'ai décidé de porter le prénom d'Osbern, l'Ours des Dieux, plus proche de ma nature, comme mon père le voulait.

L'Ours des Dieux n'est pas attentionné. C'est ce que croyait Léa. Si les gazelles comme elle, peuvent lui sauter sur le ventre sans craindre de lui faire mal, ce n'est pas une raison pour croire qu'il est insensible...

Je reprends mon manuscrit.

Pas attentionné, quand j'y pense !... Elle me sort ça après toutes ces années que j'ai passées à l'écouter, à l'aider à sortir de sa petite vie étriquée, à revenir sans cesse sur ses petites peurs, ses questionnements, à lui donner foi en elle-même... Je l'ai fait, parce que je croyais en elle, en son intelligence perspicace, en sa finesse de perception et je crois toujours en elle. C'est une femme douce et sensible, mais j'ai sous-estimé sa profonde immaturité affective et son orgueil. Les attaques de Léa étaient autant de demandes d'attention

déguisées que je n'ai pas su reconnaître à cause de « l'insensible », ma honte d'enfant. Je confondais mon sentiment et ma sensibilité. J'aimais Léa et comme l'enfant en moi me faisait douter de ne pas l'aimer assez, je me forçais à l'aimer plus encore. Se forcer à aimer… signe qu'elle a pris inévitablement pour du désamour. Et son démon s'est engouffré dans la brèche…

Moi, je ne voyais rien de ce jeu de destruction inconscient. Au lieu de m'opposer aimablement, je demandais à Léa sa compréhension, en revendiquant quelque chose comme : « J'suis comme ça, comprend moi, c'est pas ma faute ! » ; je quêtais des miettes de son amour, ce qui ne faisait que jeter de l'huile sur le feu…

Pour en finir avec mon chagrin, je veux remettre à Léa ce qui lui appartient. Il en vient des choses…

« Te rappelles-tu Léa ?...Non, je m'adresse pas à Léa qui est avec un autre homme, elle ne m'entendrait pas, elle dirait que c'est de l'histoire ancienne, qu'il est vain de revenir la dessus, je parle à celle qui est dans mon cœur… Te souviens-tu de l'été avant que tu partes ? Trois jours à marcher ensemble sur les grèves du Cotentin et deux nuits à bivouaquer au creux des dunes, les seuls jours et les seules nuits de notre vie conjugale. A la fin d'une matinée, nous étions arrivés sur une plage immense et peu fréquentée entre Carteret et Portbail, le soleil, la vaste étendue de sable lisse et dur, l'odeur de la

mer, m'avaient donné envie de te faire l'amour. Nous venions de nous câliner sur la vaste plage, protégés des regards par la distance, quand, à brûle pourpoint, tu m'avais dit : « Ça fait quatre heures que j'en ai envie ! » Je t'avais répondu honnêtement que je ne le savais pas. Pleine de colère, tu avais ajouté : « Tu devrais le savoir quand j'en ai envie ! » Et pointant ton doigt sur une silhouette masculine au loin, tu avais poursuivi, vindicative : « Toi tu ne le sais pas, mais lui là-bas, il le sait ! » J'étais devant toi comme un rond de flan, ne sachant plus très bien quoi penser. Je n'en fus pas blessé. De toi, c'est fou ce que j'ai accepté. Pour une telle parole, bien des hommes t'auraient retourné une gifle. Mais futée, si j'avais été un homme à gifles, tu m'aurais craint et ce genre de chose ne serait jamais sorti de ta bouche… Je n'aurais pas aimé ça, que tu me craignes !

Te souviens-tu ? le premier soir au bivouac, alors que j'étais vanné avec un mal de dos terrible, tu m'avais fait une scène parce que je n'étais pas en état de m'occuper de toi. Je ne t'en ai jamais voulu. Plus tard, éclair de lucidité, tu m'avais dit que tu aurais pris des précautions pour que l'étape fût plus courte afin que je pusse m'occuper de toi. J'avais beaucoup apprécié cette attention en train de naître. »

Sur le banc, j'en noircis des feuilles !... La petite fille court vers l'autre côté du bassin pour reprendre

son drakkar qui vient taper du museau dans la bordure en ciment. A plat ventre sur la bordure, elle se penche, saisit l'embarcation, la fait pivoter et la relance vers le large. Elle se relève ; la manche de son chandail, trempée, dégouline…

Je voudrais m'arrêter d'écrire, je voudrais que mon récit soit enfin terminé pour le poser une ultime fois. Je ne peux pas. Pas encore ! Quelque chose de Léa affleure et réclame attention. Son parfum de légèreté si attachant. Il sourd. Il vient de loin, de très loin… L'ai-je ressenti avec une telle intensité en sa présence ou est-ce la résurgence d'une impression subliminale ?...

A Portbail, c'était la fin de nos trois jours ensemble, nous rêvions d'une vie vagabonde sur la mer en voilier et nous réfléchissions à comment traduire les couleurs des paysages, les textures et matières des estrans quand je sentis naître une contradiction en moi. Lorsque j'éprouve des sensations, je n'ai aucunement besoin de les traduire dans une créativité artistique. C'est quand je ne les ai plus que j'essaie de les revivre par le truchement de la créativité. Alors pourquoi essayer de les revivre ? Autant continuer d'éprouver des sensations. Elle avait dit : « Moi, j'aime faire des choses artistiques, ça ne me coûte pas de m'y mettre quand j'ai du temps devant moi. Mais je préfère vivre et éprouver des sensations dans le paysage marin. Il y a une chose dont je suis sûre, c'est qu'au bout d'une longue période à éprouver la

mer et la vie vagabonde, l'envie de créer viendra toute seule. » Elle avait ajouté : « Ce sera la même chose pour toi, tu sais ! »

Cette légèreté fluidifiante venait dissoudre mes crispations, mes blocages, mes vues trop étroites de la vie. Elle avait raison. Les deux choses ne s'opposent pas, elles prennent place naturellement comme un battement de pouls : un moment pour éprouver, un autre pour restituer ; en prenant plaisir à restituer et non pas pour combler le manque de sensation.

La fillette est passée à un autre jeu. Elle coule le bateau Viking. Les farouches guerriers, collés sur leurs bancs ne disent rien. Elle le ressort plein d'eau, l'élève à la hauteur de son visage et, tout doucement, elle s'en verse le contenu sur les pieds. La mère s'affole et menace de rentrer…

« Tu vois Léa, je parviens même à créer et à éprouver en même temps : écrire pour raconter notre histoire, si belle malgré tout, et goûter cette douce journée au Jardin des Plantes. »

Ai-je encore des choses à remettre à Léa ? Non, cette fois-ci, je crois bien que c'est fini. Pourtant une chose me vient encore. Elle n'appartient pas à Léa. Il s'agit de ma part. Et je tiens à prendre ma part...

« Ma peur de ne plus rien ressentir pour toi, Léa, une fois que nous serions installés dans notre

appartement, pour la conjurer, je voulais y aller progressivement. Je ne voulais pas forcer ma nature comme je l'avais toujours fait, — c'est de la contrainte que je m'inflige que naît l'insensible, je le sais à présent — j'avais dans la tête que tu t'installes la première, je serais venu ensuite… Je me rends compte que c'était stupide. Tu ne pouvais le prendre autrement que comme un manque d'amour envers toi. Ce n'était pas une frilosité, pourtant ! C'était tout simplement une attention à moi-même pour ne pas me retrouver figé, les premiers temps de notre ménage. Plus tard, j'aurais su me dégeler et regagner tout mon sentiment pour toi. Tu sais, c'est pénible de se retrouver insensible devant la personne qu'on aime le plus au monde ! Pour moi, ça ne faisait aucun doute que j'allais m'engager avec toi, j'avais juste besoin d'y aller progressivement. J'aurais dû te le dire, à la manière dont je le fais à présent. Nous aurions parlé longuement, nous aurions pris en considération ces peurs qui viennent de l'enfance et peut-être même d'avant. J'avais besoin de ton parfum de légèreté pour délivrer mon âme, j'avais besoin de ta compréhension, de ta douceur. J'avais besoin que tu me prennes par la main pour franchir le ru que le petit enfant en moi, voyait comme un effrayant ravin… Seulement ça ! »

Je crois bien que le tri de mes douloureuses affaires de cœur est à présent achevé. Puis-je en

conclure que la douceur qui pénètre mon cœur annonce la fin de mes tourments? Annonce-t-elle aussi la fin de mon histoire avec Léa ? Cette fin serait-elle douce comme ce premier soleil de printemps, douce comme les mains potelées des petits enfants qui jouent, ou plutôt comme une entrée en convalescence après une longue maladie ?

Solweig hurle et trépigne, les fesses parmi la poussière de l'allée. Sa mère veut rentrer et le bateau de la fillette est au beau milieu du bassin. Elle consent à aller le chercher. Elle se déchausse. La petite se calme…

Que reste-t-il des Vikings autrement que des figurines collées sur un jouet d'enfant ? Osbern, quand j'y pense, c'est un prénom beaucoup trop dur, impossible à porter de nos jours ! J'y ai cru pourtant, l'espace de quelques heures…

Le vent se lève à cramponner mes feuillets. La dernière page s'agite, soubresaute et se tourne d'un coup. Je voulais écrire le mot « FIN ». Je n'ai pas pu. Le vent en a décidé autrement.

La fraîcheur me saisit aux épaules avec le soir qui tombe. Je rassemble mes pages, je glisse le manuscrit dans la mallette qui me sert d'écritoire, puis je me lève…

La promesse au sortir du Panorama. Le torrent des comportements ataviques, des oublis de soi et des… qui balaie tout, fait échouer et laisse transi

sur le bord. Il y a un pont, maintenant, au-dessus du torrent. Puis-je le franchir en sifflotant ? J'ai les jambes un peu molles, mais ça ira…

Des enfants au bras de leur mère rechignent à partir. Solweig sort du jardin en souriant, puisqu'elle a la promesse d'y revenir.

Revenir. Le rêve dit que Léa va revenir, mais il ne dit pas quand. Le rêve ne dit rien d'autre que ce qu'il dit.

Un rêve bien encombrant. J'eusse préféré ne pas m'en souvenir au réveil. Comment poursuivre ma vie, engager une autre relation, un autre amour avec dans le coin de ma tête, une telle promesse ? En oubliant Léa, peut-être ? Ou bien en oubliant le rêve pour ne pas oublier de vivre en restant figé dans l'attente.

*

J'avais fait de mon mieux pour oublier Léa, mais oublier de vivre ? Impossible ! La vie venait de s'imposer à moi d'un coup. J'étais furieux. « Bon, Dieu ! Ils ont osé, les salopards !… » Abasourdi, je devenais grossier.

Je sortais de chez le secrétaire général. Au lieu de continuer à faire l'infographiste à la Culture, on me renvoyait aux Impôts, mon administration d'origine. Aux archives, en plus ! J'étais

catastrophé. Je ne me voyais pas du tout en train de trier des montagnes de dossiers, de classer, de mettre en boites, de mettre en rayons, toute la journée, au sous-sol de la Cité. Et sans voir le jour! C'était un enterrement de première classe. Il ne fallait surtout pas que j'aille dans ce trou-là si je voulais rester en bonne santé.

C'était les conséquences de l'application des directives gouvernementales visant à réduire les dépenses de l'état et l'on restructurait avec une concertation qui cachait mal le peu de considération que l'administration avait pour son personnel. Une parodie, en somme. Je voulais continuer de faire du graphisme et j'avais fait une contre-proposition en postulant sur deux postes vacants. L'un de ces postes était dans le service où travaillait Léa. Je ne l'avais pas fait exprès, ces deux postes de graphiste étaient les seuls qui m'intéressaient. Puis j'avais été voir les syndicats. J'étais tellement écœuré que je m'étais syndiqué immédiatement. Je devais me battre si je ne voulais pas finir déprimé, à trier des archives et n'avoir comme ressource pour ne pas crever que des arrêts maladie à répétition.

Léa n'était pas touchée par la restructuration. Je ne la voyais que rarement, juste au détour d'un couloir. Malgré un regard que je n'appuyais pas, je percevais quelques changements. Elle semblait fatiguée, les traits tirés, vieillie. A l'observer à la dérobée, j'avais remarqué qu'elle avait de nouveau

une attitude étriquée, coincée dans sa vie comme au premier temps de notre rencontre.

Cinq ans s'étaient écoulés depuis son départ et les deux dernières années, on ne s'était pas adressé une fois la parole. J'avais poursuivi un peu une brève relation épistolaire unilatérale. En trois lettres, je lui avais remis ses goujateries et les images qu'elle avait projetées sur moi. Ainsi, avais-je mis un terme à ma souffrance et je ne prêtais plus attention aux signes qui eussent pu annoncer son retour. D'ailleurs, avais-je toujours du sentiment pour elle ? Je n'en savais rien. J'aimais toujours la Léa que j'avais dans le cœur, mais ne sachant rien de ce qu'elle devenait en réalité, il m'était bien difficile d'imaginer ce que pût être un nouvel amour avec elle. Avec ou sans elle, j'avais toujours envie d'un nouvel amour. Je regardais, encore un peu, sur Internet les listes de femmes qui défilaient sur les sites de rencontres mais jamais, jusqu'à aujourd'hui, je ne fus attiré par l'une d'entre elles. Je vivais toujours avec Françoise. Nos vies étaient séparées. Nous habitions une maison coquette dont nous étions propriétaires, le quartier était calme. Alors à quoi bon divorcer si c'est pour aller s'enfermer seul dans un appartement en ville avec un loyer trop cher pour tout simplement attendre ce nouvel amour ? Viendrait-il plus vite ? Je n'en étais pas persuadé. Pour l'heure, mes préoccupations et mes angoisses à l'idée de finir ma carrière dans un

trou avec une ambiance pourrie ne laissaient pas de place pour penser à un nouvel amour.

*

La lutte avait été difficile. L'administration s'était dépêchée de nommer quelqu'un sur le poste de graphiste que j'avais mis en premier choix sur ma demande de mutation. Maintenant, je me battais pour le second poste, celui dans le service où Léa travaillait. En attendant, j'avais été contraint de prendre celui des archives et mes tendinites s'étaient ravivées comme prévu au point de ne plus pouvoir écrire. Je m'arrêtais en maladie à tout bout de champ. Je n'étais pas au mieux de ma forme quand je reçus mon arrêté d'affectation : j'étais muté au service communication des Impôts, celui où Léa travaillait.

Mon bureau est au même étage que celui de Léa. Mon chef m'avait présenté aux agents du service. Il m'avait présenté à Léa. Elle avait rougi. Pour cacher son trouble, elle avait pris les devants. Elle avait dit : « On se connaît ! » La dessus, j'avais rétorqué : « On s'est connu ! » Ouf ! je n'avais pas flanché. J'avais réussi à garder une distance, celle que je m'étais promis de garder sans toutefois l'ignorer ni retomber dans l'intimité d'avant.

Son bureau donne sur le palier, face aux ascenseurs. Je la croise forcément. Quand nous sommes avec d'autres, il n'y a pas de problèmes, les discussions sont vagues, impersonnelles et puis, comme je venais d'arriver, avec mes collègues, nous n'en étions pas encore à nous balancer des vannes et Léa se taisait.

Le moment de nous retrouver seuls arriva. C'était un midi. J'arrivai par le couloir d'en face, la porte de son bureau était ouverte quand je la vis : elle fermait son sac et se préparait à sortir. Un moment, j'hésitai. Devais-je faire tout pour l'éviter, faire semblant d'avoir oublié quelque chose, m'arrêter pensif en fouillant dans mes poches et faire demi-tour pour lui donner le temps de passer devant moi afin de nous ignorer ?

L'attente de l'ascenseur fût longue et pénible. Nous avions les yeux rivés sur les numéros d'étage qui s'affichaient au-dessus des portes. Laquelle allait s'ouvrir ? Je regardai le plafond, histoire de changer un peu. L'attente se poursuivait. J'inclinai la tête et du coin de l'œil, j'observai Léa. A présent, elle avait le visage tourné vers ses chaussures comme si elles fussent douées d'un attrait particulier. Elle fit jouer ses doigts de pied au bout de ses espadrilles à talons et à lanières blanches puis elle leva la tête brusquement. La porte de l'ascenseur de droite était en train de s'ouvrir. Elle s'engouffra dedans. Je la suivis. Elle appuya sur RDC, puis c'est tout. Elle aurait pu me demander si

j'allais moi aussi au rez-de-chaussée. Elle se tint le long de la paroi près des boutons de sélection d'étage, les yeux rivés sur ses chaussures. J'allais au rez-de-chaussée. Elle leva la tête vers le plafond puis retourna à ses chaussures. Elle fit ça trois ou quatre fois. Le temps lui semblait long., je l'entendais soupirer. J'avais pris la résolution de la regarder quoiqu'il arrivât, et je la regardais. Décidément, je n'aimais pas ses lunettes. Elles étaient trop épaisses pour son visage fin. Sa petite jupe vert foncé à volants, trop courte, découvrait ses longues jambes trop blanches : une jupe bonne pour des collégiennes, mais à quarante-six ans !... Elle avait un blouson noir et un sac à dos noir aussi. Non pas un sac à dos pour la randonnée, mais ce qui se fait encore aujourd'hui chez les jeunes, une sorte de sac à main qu'on porte, minuscule, au milieu du dos. Ça me faisait drôle de la voir ainsi accoutrée, comme si elle n'avait pas bougé depuis… presqu'une quinzaine d'années, la première fois que je l'ai vue. Ses goûts que nous avions cherchés ensemble — elle avait fini par les trouver — avaient-ils disparu ? Il restait sa tignasse rebelle avec un peu plus de cheveux blancs.

Personne n'entra dans l'ascenseur pour la libérer de la pression de mon regard qu'elle savait posé sur elle. Au rez-de-chaussée, elle sortit la première. Curieuse, elle ne put s'empêcher de me jeter un regard furtif. Plus tard, je la retrouvai dans la queue devant le restaurant administratif. Elle choisissait

ses plats avec le plus grand soin. Puis elle alla s'installer dans la salle « A » tandis que moi, c'était la salle « B » pour être avec mes copains de la Culture. Elle avait choisi cette salle de longue date pour n'avoir pas à me rencontrer. Elle respectait ainsi l'attitude que je lui avais demandé de tenir envers moi dans ma dernière lettre : ne pas m'adresser la parole et m'éviter autant que faire se peut. C'était une mesure pour moins souffrir quand je souffrais encore de son départ. Je n'en souffrais plus, elle m'évitait toujours. Elle avait raison. Qu'avions-nous à nous dire qui ne fût déjà dit ? Ce qu'elle aurait eu à me dire ne m'intéressait pas. Par contre, je savais qu'elle aurait aimé savoir ce que je devenais et causer un peu, pour combler sa curiosité, parler de sujets littéraires ou artistiques, connaître mon point de vue sur telle ou telle chose. Ça lui manquait et ça se voyait. Depuis le jour de ma prise de poste, on se croisait très fréquemment ; je la regardais et je ne lui parlais pas.

Au travail, j'avais retrouvé la paix. Je produisais des documents qui mettent en valeur les tâches de la Direction des Impôts afin d'avoir une meilleure image auprès du public ; je mettais en forme les différents rapports d'activités qui facilitent le contact avec les contribuables ; je créais des documents explicatifs pour une meilleure collecte des contributions. Ce n'était pas la panacée, mais pour les années qui me restaient à faire avant la retraite, c'était plutôt tranquille. Le soir, j'avais la

tête libre — parfois dans la journée — pour écrire des nouvelles, des textes pour accompagner mes photos et monter mon projet de navigation. Je lorgnais, sur le Net, toutes les annonces de bateaux à vendre, j'avais une bonne idée du marché de l'occasion. Je savais ce que j'allais acheter : un voilier qui remonte sa quille ou sa dérive pour aller poser sur le rivage à marée basse, un bateau qui n'exige pas les équipements d'un port de plaisance pour aller à terre. Je savais ou le mettre : Portbail, à l'ouest du Cotentin, l'endroit que j'avais découvert avec Léa. Un port d'échouage dans un vaste décor de sable, de mer et de nuages. A marée basse, on marche au fond du port pour se rendre à bord. Un long chenal et au loin la mer. Puis les semis de cailloux des Ecrehou, les Iles Chausey, Jersey et les autres Anglo-Normandes à portée d'étrave...

A Portbail, à la fin de notre randonnée, je m'en souviens, elle avait dit : « On fera un labo photo dans le bateau, on naviguera et on fera plein de choses créatives ». Un labo photo dans un bateau, c'était ce genre de naïveté-là qui m'avait fait craquer pour elle. Un « labo » numérique alimenté par des panneaux solaires, une éolienne ou par un groupe électrogène ? Oui. Mais pas la chambre noire avec l'agrandisseur et les cuvettes de produits chimiques. Pourtant, c'est à ce labo-là qu'elle pensait. Elle avait dit son désir, puis elle l'avait oublié… pour Blaise.

*

Nous étions rentrés au petit matin à la Cité. Nous avions les yeux tirés, les pommettes cuites de soleil et les cheveux collés de sel. Nous étions peu enclins à commencer la journée de travail, mais nous étions ravis. J'avais emmené six collègues avec moi ; c'était leur première expérience du large. Ils venaient de passer deux nuits en mer parce qu'ils voulaient voir le jour se lever à l'horizon. C'était une grande virée pour eux. Il y avait Corinne, la grande rousse qui travaille avec Léa ; Chantal, la secrétaire de section ; Henri, mon chef de service, un type sympa ; Norbert qui s'était joint à nous à la dernière minute, un gars que je ne connaissais pas bien parce qu'il travaillait au fond du couloir que commençait le bureau de Léa, et Michel qui partage le bureau avec moi. Nous étions rentrés au port à la marée de trois heures du matin et nous avions juste eu le temps de sauter dans nos voitures pour arriver à l'heure au boulot. Nous eussions pu rentrer avec la marée de l'après-midi mais ils avaient voulu savourer leur plaisir jusqu'au dernier moment.

J'avais acheté le bateau quatre mois plus tôt. Je l'avais ramené de la Rochelle avec l'ancien propriétaire. C'est un beau voilier rouge et blanc, bien équipé pour la haute mer et la vie prolongée à bord. C'est ce que je voulais, un bateau en

aluminium de onze mètres cinquante, confortable. Orion, il s'appelait ! Je l'avais rebaptisé Yggdrasil et j'avais peint de chaque côté de l'étrave, comme deux yeux, un frêne dans un cercle avec sa ramure en haut et ses racines en bas, les demi-cercles liés ensemble par le tronc. Pour moi, ce bateau représentait un accomplissement. Avec lui, je pouvais désormais vivre sur les deux plans de l'être à la fois : la réalité des choses et l'imaginaire, si souvent séparés dans la vie courante ; la terre et le ciel.

En trois sorties, j'avais fait naviguer tous les amateurs de voile du service sauf Léa. A chaque retour, il y avait effervescence pendant la semaine qui suivait : chacun parlait de son aventure, qui confinait parfois à l'exploit tellement ça leur avait plu. J'avais un peu laissé tomber mes anciens copains de la Culture puisque j'étais très sollicité par mes coéquipiers. Il y avait toujours quelqu'un pour partager ma table le midi, souvent c'était tout un groupe, pour continuer de parler de mer, de bateaux. Ah ! comme ils aimaient raconter leurs souvenirs, dire et redire avec gouaille leurs péripéties et imaginer les prochaines sorties.

En août, j'avais organisé une croisière de trois semaines. Il y avait eu des amateurs. Nous étions allés aux îles Scilly, nous avions tapé l'Irlande ensuite, pour revenir par la Bretagne. De cette croisière, nous avions ramené beaucoup de belles

photos. Je les avais agrandies, fais des sous-verre. Il y en avait sur les murs de tous les bureaux.

Mon attitude envers Léa n'avait pas changé. Une fois, on m'avait demandé pourquoi je ne parlais jamais avec cette femme qu'on appréciait dans le service. Je n'avais pas pu me défiler. J'avais tout raconté. Depuis, tout le monde savait que nous nous étions aimés.

En septembre, elle se manifesta. Elle me fit savoir par téléphone qu'elle voulait me rencontrer. Sans doute en avait-elle assez de se voir reléguée le midi à manger avec les gens que ni la voile ni la créativité n'intéressait !

— Pour quelle raison souhaites-tu me parler, Léa ?

— Je ne peux pas te le dire au téléphone.

En deux phrases elle m'agaçait déjà.

— Si je ne sais pas pourquoi tu veux qu'on se rencontre, je raccroche Léa !

— Je vais mal… J'ai besoin que tu m'éclaires.

— Léa, je t'ai éclairée souvent. Souviens-toi ! et tu n'en as fait qu'à ta tête. Tu es partie, c'est sûrement parce que je ne t'éclairais pas assez. Demande donc à ton compagnon. Il sait mieux que moi, j'en suis sûr !

— Abel, c'est de Blaise que je veux te parler !

— Si c'est de Blaise, alors nous n'avons rien à nous dire. Je n'ai aucunement l'intention

d'améliorer votre relation. Tchao !... Et j'ai raccroché.

Le jour suivant…

— Abel ! je suis malheureuse, j'ai tout ce qu'il faut, il est charmant avec moi, toujours très attentionné mais il ne se passe plus rien. Je m'ennuie. On peut en parler un soir ?

Elle avait sorti ça d'un trait au téléphone pour ne pas me donner le temps de l'interrompre et j'avais cédé. Je lui avais donné rendez-vous au Jardin des Plantes. Je venais de poser le combiné, mon cœur cognait dans ma poitrine.

Léa revient, j'en suis sûr… J'avais à peine émis cette pensée que j'en doutais déjà. Elle n'avait pas dit qu'elle revenait, elle avait simplement besoin de mon aide… Qu'est-ce que cela voulait bien dire, encore ?… Le souvenir de ses phrases ambiguës… Avait-elle changé ? Bien des fois j'avais imaginé son retour. Je me voyais en train de tester sa bonne foi en lui tenant la dragée haute, en lui demandant des explications préalables pour m'assurer de sa sincérité… Une sorte de peur de me tromper m'avait saisi. Et pourtant qu'avais-je à craindre ? Rien. Je l'aimais toujours et j'en étais sûr. Je voulais faire ma vie avec elle, mais il fallait aussi qu'elle le voulût vraiment, qu'elle me le dît clairement. Je me préparai à la rencontre.

Le lendemain, sur le chemin, j'avais dans mon cœur une infinie tendresse pour elle et dans ma tête une volonté de ne pas prendre mes désirs pour des

réalités ; j'étais déterminé à ne pas laisser passer une seule de ses ambiguïtés.

Je la vis au loin, elle se tenait sur le seuil de la grande grille ouverte du Jardin des Plantes. Elle portait une jupe blanche à pois noirs en tissu léger et un petit blouson noir qui eût été mieux porté avec un jean ; ses longues jambes un peu moins blanches après l'été ; ses espadrilles à lanières blanches. Ces choses charmantes n'allaient pas ensemble. J'eusse voulu aller faire les magasins avec elle.

Un conventionnel bisou et nous entrâmes dans le jardin avec un silence un peu gêné… J'eus envie de lui prendre la main. Je n'osai pas. Peur de me tromper sur ses intentions. Un moment, je me vis en train d'attendre son bon vouloir répétant ainsi une situation ancienne dans laquelle on attend que ce soit l'autre qui prenne la décision à votre place. Puis je me ressaisis : c'était à moi de mener la danse. Je lui pris la main. Je m'attendais à un rejet. Elle se laissa faire. Je croisai mes doigts avec les siens et je me détendis. Je me détendis si bien que j'inclinai ma tête à toucher la sienne. Malgré un soupçon de raideur, elle ne broncha pas.

Il était six heures du soir, déjà les mères remontaient avec leurs enfants les allées que nous descendions vers les bassins. Nous nous assîmes sur le banc, celui où je m'étais assis pour écrire ce que je croyais être la fin de notre histoire. A part un jeune garçon qui pilotait un voilier avec sa

télécommande, nous étions seuls et Léa n'avait pas encore prononcé un mot. Je pris les devants.

— Léa, c'est toi qui m'as convoqué et tu n'as encore rien dit ?

— Non, ça se bouscule un peu dans ma tête et j'attendais que ça se calme pour commencer.

— Vas-y !

— Abel, je ne sais plus où j'en suis. Je croyais que j'étais heureuse avec Blaise et puis tu es arrivé dans le service. Tu as fait exactement ce que tu avais prévu de faire. Tu as acheté un bateau, tu l'as mis à Portbail et tous les gens sympas du service sont devenus tes amis. Je suis jalouse d'eux, tu peux pas savoir ! Ils me racontent les joies qu'ils ont à naviguer avec toi. Ils me parlent de toi avec une telle admiration que…que…

Elle s'interrompit le souffle court cherchant la suite puis, expirant avec soulagement, elle ajouta en hochant la tête : « … Ils sont fiers de toi, tu sais ! »

— Ils ont l'admiration que tu te refuses d'avoir pour moi. T'es à nouveau coincée parce que la vie que j'ai, t'aimerais bien l'avoir. C'est ça, hein ?... Mais comme tu as choisi Blaise…

— Je voulais que tu sois attentionné envers moi, je voulais que tu saches combler mes désirs. Blaise, lui, il savait me combler. C'était génial. J'étais amoureuse de lui et toi, tu voulais m'en empêcher. Je t'ai haï tu sais !... Ça fait cinq ans qu'on est ensemble. On a une belle maison, il s'occupe de tout quand il est là. J'ai acheté des appareils photos,

j'ai fait des photos. Il aimait ça. Il aime ça, mais j'ai le sentiment d'être seule. La solitude s'est installée petit à petit. Plus il est avec moi, plus je me sens seule. J'ai comme l'impression que la femme qu'il aime, ce n'est pas moi. Il admire une image, celle de la femme artiste, intellectuelle. Pour être avec moi, il comble tous mes désirs, mais ç'est pas ça qui m'intéresse. J'ai cru apprendre plus avec lui qu'avec toi. Je me suis trompée…

— Et la photo ? Tes dessins à l'encre ? T'en a fait beaucoup ?

— Non, pas beaucoup… Je me suis fait bouffer par le quotidien : les filles, la maison à retaper, le travail de Blaise complètement décalé. On ne se voit pas beaucoup, tu sais !...

Je restai silencieux, je m'en foutais du boulot de Blaise, je pensais au temps qui s'était écoulé depuis son départ…

Trois ans avec seulement quelques échanges truffés de choses ambiguës qui m'avaient fait espérer et souffrir ensuite, puis deux ans sans rien. Cinq ans en tout ! Tout ce temps pendant lequel, j'avais connu beaucoup de femmes, en espérant tomber amoureux de l'une d'entre elles et oublier Léa, écrit beaucoup et fait des photos, tout ce temps qu'il fallait occuper pour rendre mon chagrin supportable, qu'était-il devenu à présent ? Léa était près de moi, on se touchait, j'écoutais sa respiration proche au rythme changeant qui traduisait une émotion, une pensée fugitive ou profonde, un

sentiment qu'elle allait chercher loin ou bien qui affleurait, j'avais l'impression qu'on ne s'était quittés que quelques jours, le temps qu'elle assimile ce que je lui avais dit sur elle et qu'elle avait violement refusé…

Elle poursuivit. Tout ce qu'elle disait à présent, je savais déjà. Je savais qu'elle n'apprendrait pas plus de choses avec Blaise qu'avec moi. Je savais qu'elle ne pourrait pas poursuivre ses créations photographiques. Elle était trop peu certaine de son art pour avoir la force de continuer seule. Oui, je savais. Je connaissais Léa bien mieux qu'elle ne se connaissait elle-même.

En l'écoutant, je retrouvais cette présence aux choses fines et subtiles, cette sensibilité que j'aimais tant. J'avais envie de m'abandonner à mon amour retrouvé. J'avais envie de l'embrasser. Je l'embrassai. Elle se laissa faire. Je retrouvais son souffle contre ma joue, le goût de son baiser… J'étais tellement bien que mon esprit ne pensait plus à rien d'autre qu'à la présence de Léa. Mon amour retrouvé… Je pensai soudain à son amour pour moi. Serait-il durable ou bien était-ce la profondeur de l'instant que ne tarderait pas à recouvrir la profondeur d'un autre instant ? Il ne fallait pas que je me leurre à nouveau. Je m'écartai d'elle et la regardant dans les yeux, je dis :

— Es-tu prête à venir avec-moi ?

— Oui, mon gros ours ! dit-elle en riant de sa voix cristalline.

Je flairais l'ambiguïté ; ma question n'était pas assez claire.

— Je veux dire par là : es-tu prête à quitter Blaise, ta maison, pour venir vivre avec moi ?

— Bah, je ne sais pas, il faut que je réfléchisse !

Elle n'avait pas changé. Pour elle, venir avec moi n'avais pas le même sens que vivre avec moi. Je suis sure qu'elle s'imaginait encore venir avec moi de temps à autre, au gré de son humeur.

— Je te laisse réfléchir, Puce !

Je me levai du banc sans plus attendre et je pris la direction de la sortie. Sur le bassin, avant de venir cogner la bordure en ciment, le voilier du jeune garçon vira de bord et abattit en grand pour repartir vers l'autre bout du bassin. A sa poupe peinte en bleu, en lettres blanches était écrit son nom : Freyja. J'allai continuer de remonter l'allée quand d'un coup je revins vers le garçon.

— Comment t'appelles-tu ?…

— Bjorn, monsieur !

— Et ton nom de famille ?

— Thoravald, pourquoi ?

— Pour rien.

*

Je tambourine sur la porte : « Lea, dépêche-toi de sortir de là, la mer commence à lécher la coque ! »

— Deux secondes ! Encore deux petites secondes, s’il te plait Canard ! répond-elle d’une voix douce.

— C’est pour aller débrancher la prise du ponton avant que l’eau ne me passe par-dessus les bottes !

— Tu peux y aller chéri, je n’ai plus besoin de l’agrandisseur. Je suis repassée sur batteries. C’est super, ce que j’ai fait !

Je chausse les bottes en bougonnant. Il faut faire vite, sinon, je suis bon pour y aller avec l’annexe. Yggdrasil est sur le fond du port de Portbail et l’eau monte. Le fil électrique trempe et je n’aime pas ça. J’enjambe le bastingage et descends l’échelle. Quand je pose le pied sur le sable, j’ai de l’eau jusqu’aux chevilles. Faut faire vite, elle monte rapidement à cette heure. Je cours au ponton, grimpe dessus avant de retirer la prise de la borne électrique et redescend pour revenir au bateau. Puis j’enroule le fil sur le touret. Tandis que je fais ça, je pense à la prochaine fois : je tromperai Léa sur l’heure de la marée. Comme ça, je ne serais pas pris de court, risquant de m’emplir les bottes ou bien de me déhaler avec le youyou en tirant sur un câble électrique sous tension. En entrant dans le carré, je trouve Léa lumineuse. Les bras en l’air, elle me tend délicatement un tirage encore humide.

— Regarde ! T’as vu comme j’ai bien réussi ?

Les îles Chausey. Un vieux navire échoué, les côtes de chêne ouvertes comme un berceau dans lequel dors un vieux moteur gelé de rouille à l’imposant volant d’inertie, le squelette métallique de la barre pointant vers le ciel. Au premier plan, la force des nervures du chêne blanchies par les intempéries, les coulures des clous rongés, les galets polis pris dans un mortier formant lest, les boursouflures des pièces en fonte. Magnifiques effets de matière. Puis, l’anse de sable doux, les rochers chevelus, au loin les flots scintillants et les milliers d’îles et de rochers qui ne découvrent qu’à marée basse.

— Ton tirage est parfait, chérie ! Tu as su rendre tous les détails sans brûler les hautes lumières, ni boucher les ombres. C’est une photo bien équilibrée et pleine de charme, comme toi, Tite Puce d’amour !

Je ne sais pas comment elle tient dans la cabine arrière d’Yggdrasil. Travailler dans un si petit espace, complètement clos afin qu’aucune lumière ne pénètre, c’est étouffant ! En plus, il faut installer et ranger le matériel à chaque fois puisque cette cabine est aussi notre chambre à coucher…

Un labo photo dans un bateau, j’avais trouvé l’idée naïve venant de Léa. Je pensais que ce n’était pas possible. Elle voulait en faire l’expérience quand même. Elle a tellement insisté que j’ai fini par céder. Ce n’est possible qu’avec un bateau qui

échoue sinon, il ne peut rester immobile. Ensuite, on règle la table de travail avec un niveau pour y mettre les cuvettes des produits de traitement. Mais il n'y a que Léa pour pouvoir travailler dans ces conditions. Moi, non. J'ai embarqué mon ordinateur portable avec un logiciel de retouche photo, une imprimante et je travaille dans le carré à la bonne lumière : celle qui filtre par les hublots. Mais j'avoue qu'elle a eu raison d'aller au bout de son idée. Ses tirages sont magnifiques. En plus, elle a dégoté un contrat avec un éditeur de gravures et de cartes postales. Ce qui assure un petit revenu.

Quand je repense à ma vie depuis deux ans… Quel changement ! Je vis enfin avec une femme que j'aime… C'est sûrement évident pour beaucoup de monde mais moi, j'ai dû attendre l'âge de cinquante-sept ans ! J'ai divorcé d'avec Françoise. Elle était malheureuse, la pauvre ! Ensuite, avec le produit de la vente de ma maison, j'ai racheté la part de Blaise dans celle qu'elle habitait avec lui et on s'est installés. Je craignais un peu des difficultés avec ses filles mais non, nous nous sommes tout de suite entendus…

Je me souviens du Jardin des Plantes, quand je l'avais laissée à ses réflexions un peu brusquement à mon goût. Le lendemain, elle venait dans mon bureau : « J'ai fait mon choix, je quitte Blaise et je viens vivre avec toi. » J'avais bondi de ma chaise, je sautais de joie, je l'avais prise par la taille et je

sautais et tournoyais avec elle. Elle avait un peu peur de déranger les collègues qui travaillaient, mais ils étaient au courant et ils vinrent avec une bouteille de champagne fêter l’évènement. Léa n’en revenait pas, elle était toute surprise que tout le monde connût notre histoire, mais elle était plus surprise encore de ne pas en souffrir, elle qui ne voulait pas qu’on révélât son intimité. Pour le coup, elle s’apercevait que des gens, qui n’étaient pas des proches, pouvaient l’aimer. Elle en pleurait de joie.

Au Jardin des Plantes, j’avais été clair, direct. C’est ce qui avait emporté la décision. Léa, elle est comme ça. Il faut être clair et précis, sinon elle part sur ses idées ondoyantes ; elles ont une telle force d’attraction qu’elle dévie de son chemin sans s’en rendre compte, et pour longtemps. Cinq années quand même !

Je me souviens, elle n’était déjà plus avec moi, quand ballottée par ses sentiments pour Blaise elle avait dit : « Abel, donne-moi du poids ! » Ce n’était plus le moment de me demander un tel service mais je m’en étais souvenu.

Léa est revenue. Et pour qu’elle reste, je dois lui donner du poids. C'est-à-dire de la ténacité, de la résistance, de la présence à elle-même et de la foi. Elle a besoin de mon poids comme j’ai besoin de sa légèreté. Le poids sans légèreté fige, coince, empêche ; la légèreté sans poids rend volage, inconséquent, pas fiable.

Le rêve disait que Léa reviendrait. Il ne disait pas quand. Je voulais y croire et ne pas y croire à la fois : ça me rendait fou.

Freyja, la déesse de l'amour, la première des Valkyries, était clémente et bonne. Elle avait un beau collier magique qui s'appelait Brisingamen et portait une peau d'épervier… comme celle que portait ma tante dans mon rêve. On dit qu'elle voyageait dans un chariot tiré par des chats. Les Vikings n'existent plus et pourtant leurs dieux hantent encore nos songes et parfois les jardins des plantes. Comment rendre grâce à Freyja quand son culte a disparu? Peut-être la vierge Marie la remplace-t-elle ?

J'ai eu du mal à trouver la tombe de ma tante, morte depuis près de quarante ans ; sur le monument à demi enfoncé dans la terre parmi les herbes folles, son nom était presque effacé.

J'ai déposé un gros bouquet de roses rouges.

J'ai dit : « Merci, Tante Freyja ! »

…Et j'ai pleuré.

Une truie t’attend dans l’Orne

Durant les vingt-cinq ans de vie avec Corinne, il ne s'était pas passé une seule journée sans qu'elle me reprochât de ne pas faire comme ceci ou de ne pas me comporter comme cela ou pire encore, de n'être pas comme tout le monde. Et ses sempiternels discours me donnaient des maux de tête comme si j'avais habité Paris en bordure du périphérique. J'en avais eu ma claque et j'avais divorcé pour aller m'installer dans un endroit plus calme. Avec l'argent qui me revenait, j'avais pu acheter un antique baraquement des années trente, devenu maisonnette par l'ajout de murs extérieurs en dur, dans une rue calme de St Etienne du Rouvray.

C'était vraiment une toute petite maison de deux pièces sur le coté de laquelle on avait rajouté une cuisine en retrait du pignon et derrière celle-ci, une buanderie. Elle était au centre d'un minuscule terrain rectangulaire clos sur trois côtés par des murs en plaques de ciment préfabriquées. Sur la rue un muret au crépi jaune supportait une clôture à claire-voie. Il était interrompu sur le côté par l'entrée du garage et au milieu par un portillon surmonté d'un arceau métallique sur lequel courrait un rosier. Le garage était un baraquement fait de planches disposées bord à bord verticalement dont la jointure était cachée par une latte de bois cloué. Il était couvert de tôles ondulées ainsi que la maison.

Quand je la vis la première fois, je faisais un tour à vélo dans le quartier sur la recommandation d'un collègue. C'était ce que je cherchais. Mais elle était dans un tel état d'abandon que je retins ma joie avant d'en juger. J'enjambai la clôture. Des herbes hautes envahissaient le jardin, des ronces grimpaient le long des murs. Je fis le tour de la maison en appuyant le doigt sur chaque volet, sur les menuiseries et les murs du garage pour tenter d'y déceler une pourriture éventuelle. Mais malgré une peinture verte qui en laissait voir une autre de couleur jaune sous les écailles, les bois semblaient sains. La maçonnerie l'était aussi. En sortant, je ne pus contenir plus longtemps ma joie bien qu'il y eût encore l'intérieur à visiter. Par un voisin, j'obtins

l'adresse des propriétaires et je fis une visite plus approfondie en leur compagnie la semaine suivante.

C'étaient deux vieilles dames, héritières de leurs parents défunts et premiers occupants. A la mort du dernier parent, elles voulurent la vendre pour le prix d'un logement de trois pièces, mais personne n'acheta. Les gens voulaient bien du terrain mais pas de la maisonnette, elle serait détruite pour faire bâtir un pavillon moderne avec des combles aménagés. Puis elles abaissèrent leur offre au prix du terrain nu. Mais comme elles avaient assorti la vente d'une clause de non démolition, elle ne se fit pas. Ça durait ainsi depuis des années. L'état d'abandon qui s'accroissait n'encourageait pas le coup de cœur ; elles se désolaient de voir se dégrader la maison de leur enfance.

Les pièces avaient des murs lambrissés, un plancher un peu mou et le plafond faisait le ventre. La toiture était à changer ; il pleuvait dans la buanderie ; par chance, il ne pleuvait pas ailleurs mais cela ne tarderait plus maintenant. C'était par le toit que j'imaginais commencer les travaux. Il n'y avait pas de salle de bain ni de toilettes ; pour les besoins, c'était au fond du jardin ; il n'y avait pas de chauffage central non plus. Tandis que je visitais, j'imaginais les travaux à entreprendre et j'en évaluais mentalement le coût. Je voyais parfaitement la petite maison une fois restaurée ; elle dansait déjà, pimpante devant mes yeux. Les travaux pour la rendre habitable n'étaient pas

compliqués ni surhumains. On était en juin, en septembre j'aurai terminé et je pourrai me remettre à écrire. J'étais emballé. Je conclus l'affaire sur le champ à un prix plus bas que celui que les dames demandaient en promettant de garder la maison intacte, ce qui ne m'était pas difficile car elle me plaisait ainsi. J'avais d'ailleurs le sentiment qu'elle avait été faite pour moi.

Je ne savais pas pourquoi j'en pinçais pour les toits en tôles de faible pente. Ou plutôt si, je savais pourquoi : je travaillais dans une entreprise de négoce de tuiles comme vendeur et je connaissais les ennuis qu'on pouvait rencontrer non seulement pendant la pose, mais aussi dans l'entretien d'une toiture en tuiles, en ardoise c'était pire, ou en shingle. Pour moi, la tôle, c'était ce qu'il y avait de mieux ; bonne étanchéité, simplicité de pose, pas d'entretien et c'était vraiment bon marché.

En cinq journées, j'enlevai les vieilles tôles ondulées et je remis des tôles plates nervurées plus modernes de couleur claire pour réfléchir la chaleur. Profitant de l'ouverture du toit, je parvins même à redresser les plafonds en changeant quelques solivettes gauchies. Ensuite, pour raffermir les planchers et résorber leur creux, je découpai une trappe pour accéder au vide sanitaire, je soulevai les planchers avec des crics de voiture tandis que je scellai quelques poutrelles métalliques de récupération sur des plots de béton supplémentaires. J'étais dans une telle frénésie de

travail que je ne vis pas l'été passer. Fin septembre, tout était fini. Je m'étonnais même d'avoir pu me donner un délai et de l'avoir tenu sans peine. Ce n'était pas la première fois que j'entreprenais des travaux, mais avant, c'est-à-dire quand j'étais encore avec Corinne, j'avais du mal à m'y mettre et ça traînait en longueur. Là, je n'en revenais pas de la légèreté qui m'avait habité, ni des astuces de construction qui m'étaient apparues clairement au moment précis où j'en avais eu besoin sans que je fisse d'effort. Un ballet s'était exécuté, je n'avais eu qu'à en entretenir le mouvement.

J'étais heureux dans ma petite maison. Le dimanche, j'aimais rester au lit. J'écoutais les bruits. J'imaginais l'endroit où ils se produisaient. Quand c'était le toit qui craquait, je pouvais être sûr qu'un rayon de soleil parvenait à percer les nuages. J'imaginais un monde ensoleillé dehors tandis que je restais confiné dans une obscurité qui n'était troublée que par les rais qui filtraient autour des volets fermés ainsi que sous les deux portes ; je ne fermais jamais les volets de l'autre pièce, ni les persiennes de la cuisine, quand j'étais là. Quand il pleuvait, les gouttes tambourinaient sur la tôle et j'aimais ça ; ces matins-là, je me blottissais sous la couette en laissant juste une oreille à découvert pour jouir de la chaleur de mon nid alors qu'au dehors régnaient le froid et l'humidité. Parfois un moineau faisait crisser ses griffes sur les bords de la gouttière, puis s'envolait d'un « vrrouttt » bref et

nerveux. J'entendais souvent les roucoulements d'un couple de tourterelles à collier familier du quartier. J'entendais passer les voitures ; il en circulait peu. Ce n'était pas une rue passante parce que ce n'était pas une vraie rue. La rue Boieldieu était simplement une impasse qu'on avait fait déboucher dans la rue du dessous, la rue Lumière, qui faisait partie d'un ensemble de rues parallèles donnant d'un côté dans la rue du Madrillet et de l'autre dans la rue Marcel Lechevalier : ces deux rues-là étaient passantes.

Ah, c'est bien agréable de faire ce qu'on veut quand on veut sans avoir de compte à rendre à personne ! C'était un sacré luxe que je m'offrais-là et j'en avais bien besoin après toutes ces années passées à me conformer aux usages que Corinne voulait faire respecter dans la maison. Et puis j'écrivais quand bon me semblait. Je me relevais parfois la nuit pour finir un chapitre. J'écrivais. J'écrivais. Tout mon temps libre y passait.

*

Aussi loin que je puisse remonter, je n'ai pas le souvenir que le travail salarié et ses perspectives ne m'eussent jamais intéressé et j'y étais aussi à l'aise qu'un chien dans un jeu de quilles. Bien que je fusse très jeune à l'époque, j'étais un enfant de

soixante-huit et depuis, je n'avais eu de cesse d'être attristé de ne pas en voir les promesses s'accomplir. Le monde n'allait pas dans le sens que je voulais, mais comme il fallait bien vivre, j'étais entré à regret chez le plus gros marchand de tuiles de la région. J'avais dix-neuf ans. C'était avant de rencontrer Corinne.

Au début, je n'étais pas très à l'aise, puis je devins rapidement compétent car j'aimais écouter les couvreurs me parler des problèmes qu'ils rencontraient. Je n'avais jamais posé une seule tuile de ma vie mais comme je m'imaginais facilement sur un toit, j'avais fini par connaître le métier par cœur et je savais répondre aux clients. Puis, d'année en année, à force de faire la même chose, j'avais fini par me lasser des Phalempin, des Monopole, des Redland et des Bavent, avec leur pureau de huit ou plus, et de celles à emboîtement petit moule ou grand moule, et des coloris ambré, brun, sablé Bourgogne ou Champagne, vieilli, terre de sienne ou amarante rustique. Cette litanie, je l'égrenais depuis trente ans. Elle avait perdu son caractère méditatif depuis belle lurette et mon ennui s'accroissait chaque jour un peu plus. Avec l'informatique, les choses s'étaient pourtant simplifiées : les plans de toitures sortaient en quelques secondes, les devis et les factures se calculaient immédiatement. Mais on n'avait rien gagné puisqu'on servait deux fois plus de clients dans la journée. Mon existence, huit heures par

jour, se passait à entrer dans l'ordinateur des quantités en regard des articles qui s'affichaient en vignettes à l'écran, derrière un comptoir auquel se pressaient les clients : des artisans couvreurs pour la plupart, toujours les mêmes. J'étais en compagnie de deux autres vendeurs, une secrétaire comptable, la même depuis le début (elle avait prodigieusement engraissé avec les années) et nous avions en fond sonore, le bruit des camions dans la cour qui venaient charger ou décharger la marchandise. J'en avais marre et je ne voyais pas bien comment en sortir. J'avais le sentiment que cet univers limité et sans surprise m'avait miné l'esprit et ruiné mes facultés d'adaptation. En dehors de la vente de tuiles, je ne savais rien faire ; enfin, rien qui aurait pu s'échanger contre une décente rémunération. Comme je savais depuis toujours que je n'étais pas fait pour ce monde fébrile, j'avais pourtant essayé bien des fois d'imaginer exercer un autre métier ou vivre dans un autre environnement professionnel, mais non, malgré mes recherches, je n'avais pas vu ce qui aurait pu améliorer ma condition.

C'est à l'âge de quarante-sept ans qu'eut lieu le sursaut. Je n'étais pas encore divorcé, j'avais usé ma vie pour pas grand-chose, j'avais deux gosses qui galéraient pour trouver du boulot et quand ils en avaient, ils s'y ennuyaient. Je n'étais pas fier de ce que j'étais devenu, ni de ce que j'avais transmis. J'avais l'impression d'avoir perdu mon temps et je

redoutais l'heure de la retraite ; je redoutais qu'elle sonnât sans joie, sans que j'eusse la satisfaction d'avoir accompli quelque chose de personnel.

Je voulus sauver les années qui me restaient sans attendre que le changement vînt de l'extérieur. J'étais amoureux des grands espaces et de la vie toute simple, j'aimais vivre avec peu de choses, et comme l'Etranger de Baudelaire, j'étais un rêveur, ce que j'aimais par-dessus tout, c'était « les nuages qui passent là-bas, les merveilleux nuages ». Il fallût donc que ma vie traduisît cette dimension. Comme je ne pouvais pas encore alimenter mon rêve de grands espaces par le voyage, ce que je me promettais de faire plus tard quand mon pécule le permettrait, je choisis de voyager quand même : je me mis à écrire. L'écriture permet toutes les aventures et toutes les rêveries sans avoir à sortir de chez soi.

*

J'étais encore avec Corinne quand je commençai à écrire. Mais c'est après la fin des travaux dans la maison que l'écriture prit toute sa dimension. J'avais banni la télévision car j'étais trop tenté, en rentant du boulot, de m'affaler dans un fauteuil à faire le légume jusqu'à pas d'heure. J'avais réduit mes besoins au minimum ainsi que l'entretien de la

maison et j'employais tout mon temps libre à écrire. J'avais installé mon ordinateur dans la pièce du fond et je prenais un plaisir fou à remplir des pages et des pages pour restituer, fixer dans la langue des éclats de vie qui me traversaient l'esprit en une forme que je sentais prendre corps en moi.

Deux années plus tard, j'achevai mon premier roman : l'histoire d'un type qui en a tellement marre de sa vie qu'il vole un voilier dans un port de plaisance. Comme il n'y connaît rien et qu'il faut bien faire avancer le bateau, il réinvente la navigation avec ses mots à lui. Il doit non seulement affronter des éléments qu'il ne connaît que depuis la terre, mais aussi la peur qui le tenaille sans cesse. J'avais mis mon personnage dans une situation scabreuse pour voir comment il se débrouillerait tout en craignant de produire une histoire décousue. Mais il n'avait pas tardé à vivre sa vie propre. J'écrivis cette aventure rocambolesque d'un trait. Je rencontrais la joie des mots qui coulent et qui viennent se ranger en phrases intelligentes et belles. Et quand ce n'était pas le cas, je jouissais du plaisir de tordre le texte pour qu'il rendît du sens. Puis, je terminai par la ciselure des phrases ; il fallait peu de choses pour qu'elles sonnent juste !

J'envoyai mon manuscrit à une trentaine d'éditeurs. Ils me répondirent presque tous mais aucun ne voulut l'éditer. Je me résolus donc à publier mon livre à compte d'auteur. J'en fis

imprimer cent exemplaires, j'en vendis une vingtaine, puis quelques-uns par-ci par-là. Il m'en est resté deux cartons pleins et plus de la moitié d'un autre. Pourtant ceux qui le lurent furent ravis. J'eus des compliments qui me donnèrent des ailes pour continuer à écrire. J'eus même un rêve dans lequel l'écrivain Colette me fit dire qu'elle avait apprécié mon livre. Je goûtais tellement à l'immense plaisir d'être parvenu au bout de mon ouvrage que je ne me précipitais pas pour en écrire un autre. Quand je rentrais le soir, je passais des heures sans rien faire, dans mon fauteuil à goûter la seule sensation d'être un écrivain. Je me berçais d'images suaves qui emmenaient ma soirée parfois jusque fort tard. Et puis au bout de six mois , comme je n'avais rien écrit d'autre, enfin rien d'abouti ou qui pût être le début d'un bon texte, l'ennui réapparut au boulot avec son lot de questions obsessionnelles auxquelles, pourtant, j'avais déjà répondu. C'était du genre : « Fout le camp tout de suite, achète un bateau et tire-toi ! » Ou bien : « Quitte ton boulot, tu seras dans la mouise mais tu verras, ça t'obligera à te bouger et tu découvriras des choses intéressantes et tout à fait inattendues ».

Quand j'écrivais, j'étais plein de l'histoire que je voulais transcrire, j'étais porté par le texte que j'avais tapé dans la nuit ou bien le matin avant d'aller travailler. Ma tête était ailleurs et mon travail de vendeur de tuiles se faisait

machinalement. Mais je pensais que connaître simplement mon habileté à créer des textes suffirait, qu'il me suffirait d'écrire seulement de temps en temps pour que mon âme cessât de me tourmenter. Certes, ce n'était plus comme avant, je ne restais pas empêché, mais je ne pouvais pas non plus compter me reposer sur mes lauriers. Je repris donc le chemin de l'écriture assidue. Non plus un roman, c'était beaucoup trop long, mais des nouvelles. Et j'étais là, devant mon ordinateur, n'ayant pas la moindre idée de ce que je pourrais bien raconter. Et pourtant, il fallait raconter sinon j'allais vers la déprime. Alors, tant pis ! Je pris les gens du boulot comme personnages. Chaque personnage ferait l'objet d'une nouvelle. Je commençais avec Josette, la secrétaire qui enflait pour cacher qu'elle s'emmerdait ferme avec le beau Lucien, un camionneur qui l'avait courtisée autrefois quand il venait livrer des tuiles. Faut dire que le beau Lucien, il picolait si bien qu'il se fit descendre du camion. Il fut un temps magasinier dans la fabrique puis, lors de son rachat, il fut licencié le premier. Lucien était au chômage depuis pas mal d'années. Et toujours entre deux vins. Josette et lui n'eurent pas d'enfant. Elle ne pouvait pas en avoir, paraît-il !

Malgré le brouillage des identités, je craignais que mes personnages fussent reconnus. Mais, comme celui de mon premier roman, chaque

personnage s'échappait assez vite de l'image que j'en avais au début, et ça se vérifiait à chaque fois.

J'avais commencé par écrire des nouvelles longues mais après avoir lu Raymond Carver, je fis des textes courts et denses qui me convinrent mieux.

Après les personnages inspirés par mes collègues, il me fallut en trouver d'autres. Alors, je me mis à observer depuis la terrasse des cafés. Mon regard se portait naturellement vers quelqu'un. Je ne cherchais pas la trogne exceptionnelle qui ferait des lignes juteuses, mais la figure qui se trouvait là devant moi ; pas trop loin tout de même que je pusse la sentir vivre. J'imaginais la vie qu'elle pouvait avoir et c'était parti. Une fois rentré, il suffisait de me remémorer la personne et la nouvelle se faisait toute seule. Mon plaisir ensuite, c'était de travailler le texte jusqu'à ce qu'il fût lisse et tombât impeccablement comme le pli d'un pantalon. Ensuite, je rangeais soigneusement mon objet fini sur un CD et l'impression papier dans un vieux classeur facturier, puis je repartais à la pêche d'un autre personnage.

J'avais presque empli un deuxième facturier quand je ressentis comme une sorte de lassitude. Les nouvelles s'ajoutaient les unes aux autres et, bien que j'eusse soigneusement évité de me répéter, je n'arrivais pas à m'enlever cette idée de la tête. Mais non, je ne me répétais pas, j'étais tout

simplement arrivé au bout de ce que j'étais capable d'écrire.

J'habitais ma petite maison depuis cinq ans et j'étais en panne. Je ne tardai pas à m'ennuyer derechef au boulot. Mais cette fois-ci, il n'y avait pas qu'au boulot, chez moi aussi je m'ennuyais.

Je n'étais pas bien du tout ; mes idées obsessionnelles me reprenaient. Le registre était un peu différent. Elles disaient : « Démarche, démarche encore les libraires, les éditeurs », ou bien : « Monte chez-toi un atelier d'écriture et quitte ton boulot. » C'était dur. J'en avais vraiment assez de l'univers étriqué des tuiles avec Josette en face qui malgré sa vie en morceaux, ne bougeait pas son gros cul d'un poil ; le travail de démarchage, je l'avais déjà fait et ça n'avait rien donné, mes bouquins étaient toujours dans les cartons et mes classeurs sur l'étagère.

Un jour, je ne tins plus en place. Entre deux clients, je me levais et tourniquais dans le bureau. Puis, à un moment où je passai derrière Josette, je la vis cliquer d'un coup sur la souris faisant disparaître une page d'écran pour revenir à la page comptable qu'elle n'avait pas fini de saisir. Mais j'avais eu le temps de voir qu'elle se baladait sur Internet.

— Josette, qu'est-ce que tu regardes sur le Net ?

— Rien, mais rien, Gilbert ! Rien du tout ! dit-elle, rougissant comme une pivoine.

— Ah non, Josette ! Pas à moi ! Tu étais sur Internet et j'ai eu le temps de lire quelque chose comme : « MEET-LOVE ». T'étais sur un site porno ? dis-je en souriant, histoire de la provoquer un brin.

— Oh, non ! Sûrement pas. C'est un site de rencontres ! s'empressa-t-elle de dire obligée à se dévoiler de peur d'être soupçonnée d'aimer la pornographie.

— Tu cherches quelqu'un ?

— Je regarde. Je me balade, j'ai rien de très défini mais ça me fait rêver. Je m'dis qu'il y a peut-être quelqu'un pour moi parmi tous ces hommes qui apparaissent à l'écran ? » Un brin gênée, un brin rêveuse, elle ajouta : « …Il y en a beaucoup ! »

Je m'étais trompé au sujet de Josette. Elle cherchait bien à changer sa vie mais comme elle n'en parlait pas, je ne m'en étais pas rendu compte. Je ne lui en avais pas parlé non plus à cause de son échec avec Lucien ; c'était sûrement encore trop difficile à avouer. Je lui demandai simplement de me dire comment aller sur les sites de rencontres. Elle me dit :

— C'est tout bête ! Avec un moteur de recherche, tu tapes « RENCONTRES » et tu vois la liste des sites défiler.

En rentrant chez moi, je passai la soirée à visiter les sites et ma foi, il n'y avait pas que des filles moches.

Cette nuit-là, je fis un rêve. Didier, le magasinier du boulot me disait à l'oreille :

— Une truie t'attend dans l'Orne.

— C'est d'une femme dont tu parles ?

— Oui, me répondit-il en riant.

— Tu pourrais parler autrement des femmes !

Il continua de se marrer.

— Elle est jolie au moins ?

— Oui, elle est jolie, dit-il sérieusement cette fois-ci.

J'avais sauté directement de chez ma mère à chez ma femme comme beaucoup d'hommes de ma génération et, si je connaissais ma nature, je n'en connaissais pas les limites. J'avais éprouvé le besoin de ne plus vivre sous le regard de quelqu'un pour la laisser aller et l'appréhender sans craindre d'être critiqué, jugé ou bien de gêner ou de blesser. J'étais dans ma cinquième année de célibat et je ne prévoyais pas de vivre autrement.

Vivre en célibataire ne veut pas dire qu'on rencontre plein de filles, que c'est un défilé permanent. Moi, c'était plutôt l'inverse. Je ne cherchais personne, j'étais bien trop content de faire ce que je voulais quand bon me semblait, comme coucher en biais dans le lit, ou me mettre à travailler en pleine nuit quand l'inspiration venait, ou bien sauter des repas, garder les mêmes chaussettes pendant toute une semaine et ne me raser que lorsque j'étais invité quelque part. Après

toutes les années passées à me quereller avec Corinne, j'appréciais beaucoup cette solitude.

Et voilà ! Ça venait de se précipiter d'un coup sans que j'eusse le temps d'y réfléchir : Josette, les sites de rencontres, le rêve de la nuit. Je n'avais pas cherché, mais c'était bien la réponse à ma panne d'inspiration. J'étais à présent parvenu au bout de ma vie de célibat et je me rendais bien compte que je tournais en rond parce que j'étais seul. Il me fallait donc une compagne pour m'extraire de moi-même, pour la regarder vivre, discuter avec et faire des projets.

Le lendemain, je demandai à Josette : « Didier, qu'est-ce tu dirais de lui ? » Elle répondit : « Rien. Je ne sais pas quoi en penser, c'est un gars bizarre. Enigmatique, je dirais ! » Elle confirma ce que je pensais de lui. Donc, un personnage énigmatique venait m'avertir qu'une femme m'attendait dans l'Orne. Cette idée me plaisait, je n'arrêtais pas d'y penser. C'était agréable d'imaginer une jolie femme en train de m'attendre dans l'Orne. Mais l'association de la truie et de l'Orne me laissait tout de même perplexe. L'Orne était bien un département agricole, le plus agricole de Normandie ; on le considérait souvent comme arriéré. La truie outrait le tableau. J'en déduisis que mon inconscient me prévenait que je n'allais rencontrer que des femmes sans grande culture sur le Net, même si il y en avait des belles. Tant pis, j'allais bien me rendre compte par moi-même.

Je pris du temps pour rédiger mon annonce ; je me décrivis et je dis ce que je souhaitais vivre avec une femme. Je me pris en photos avec mon appareil numérique ; des quantités avant qu'une ou deux me plussent ; je les mis sur le site. Dans le titre, je voulus concentrer ma personnalité et celle que je souhaitais trouver chez ma future compagne : « Un rocher à câlins pour une libellule. » Il apparut avec ma photo dans la liste des nouveaux venus que le site envoyait régulièrement à ses abonnés. En cliquant sur ma photo, on accédait à mon annonce :

« Je ne suis pas mal de ma personne, cultivé, un peu ours, anticonformiste et rêveur, ayant peu le sens de la famille. Je pratique la créativité artistique, j'écris des livres et j'aime l'émulation que produit la confrontation créative dans un couple. Je suis curieux de la vie qui cherche à s'exprimer dans les choses et les personnes. J'aime la vie simple et les grands espaces libres comme la mer. J'aime parfois m'ensauvager en bivouaquant sur la grève, me nourrissant d'un poisson fraîchement pêché, grillé au bois flotté ; au matin, je m'éveille à la rumeur du ressac et aux criailleries des mouettes. Je te cherche, toi femme libellule, plutôt mince et mignonne, décalée et primesautière, la tête dans les étoiles, créant la vie avec deux bouts de ficelle et un clou tordu. Si, comme moi, tu es éprise de la furieuse beauté des choses au point de vouloir y participer par la recherche artistique, alors fait moi signe. »

Je voulais que ma compagne fût une artiste. Pas une artiste confirmée et reconnue, c'eût été trop pour moi. Mais une artiste quand même, ou bien une femme éprise de liberté. J'espérais ne pas attirer les déjantées.

*

Le jour où mon annonce fût publiée, j'eus moins d'une dizaine de réponses. Le lendemain, quarante ainsi que le troisième jour, puis ça décrut. Comme je n'avais pas assez de mes soirées pour répondre à tous ces messages, je fis une réponse type pour remercier celles qui manifestement ne me correspondaient pas, une autre pour demander une photo à celles qui semblaient me correspondre mais qui n'avaient pas cru bon de mettre leur frimousse sur le site. A la fin du premier mois, ça se calma. Je correspondais sérieusement avec quatre femmes et j'en avais rencontré cinq sans succès. Depuis, chaque semaine, une femme nouvelle apparaissait, tandis qu'une autre disparaissait. J'eus le béguin pour une très belle femme qui enseignait la sculpture à Paris. Nous nous téléphonâmes une fois et puis elle ne répondit plus à mes messages.

Chaque soir en rentrant chez moi, je jetais, impatient, mes chaussures sous le buffet, sans les

délacer, et avant même que je finisse d'enlever ma parka, j'allumais l'ordinateur et je retournais dans la cuisine la suspendre au mur derrière la porte d'entrée. Puis je me préparais un repas vite fait en faisant des va-et-vient rapides entre la cuisine et la chambre le temps qu'il charge son programme, puis le temps qu'il se connecte sur Internet. Ensuite, l'en cas entre les dents, je tapais nerveusement mon pseudo, mon mot de passe et je trouvais que mon ordi avait des temps de réponse très lents. Cette putain de messagerie qui ne s'ouvrait pas assez vite me laissait le temps de gamberger, de nourrir des espoirs fous ; la simple idée de découvrir le message d'une femme nouvelle et je m'emballais, je flambais comme une torche, vibrant d'impatience et puis pour ne pas m'effondrer au cas où la dame n'eût pas correspondu à mon attente, je cassais mon élan en imaginant que c'était une femme laide, grosse et bête ; enfin, pour ne plus subir de soubresauts et pour que ma vie ne dépendît plus de ce qui allait apparaître à l'écran, je m'obligeais à penser que je n'étais absolument pas dépendant d'une femme et que, si ça ne se faisait pas, ce ne serait pas grave, je me débrouillerais autrement.

Et ce soir-là, deux mois après mon inscription à MEET-LOVE, après les secousses de l'âme et son retour au calme :

« Bonjour ! Jolis mots, joli portrait, jolies photos, entourés, câlinés et protégés par un pseudo très significatif : le Rocher à Câlins. C'est très

agréable de découvrir qu'il existe toujours quelque part un havre de paix, de vérité, de tendresse et surtout de VIE qui semble tellement nous correspondre et voire nous attendre. Alors je me permets déjà de le dire, car dommage, il y a une seule chose qui ne correspond pas : je fume encore pour l'instant. Bisous ! »

Ce n'était pas un message que j'avais l'habitude de recevoir. J'allais voir son annonce.

« Cœur tendre attentionné avec un brin de folie pour fleurir sans cesse le quotidien. Déterminée et passionnée, anticonformiste mais avec classe. Grande, bien physiquement, look branché, décontracté, personnalité affirmée, je sais apprécier le moindre souffle de bonheur et le cultiver, et je rêve de partager cette chance de vivre à pleines dents. Je déteste la médiocrité et souhaite avancer, apprendre, comprendre et construire l'un et l'autre, l'autre et l'un, avec beaucoup d'amour et d'humour...J'ai deux grands garçons sublimes et indépendants et je commence une nouvelle vie dans le tourisme et l'élevage de lamas... et je "m'éclate" enivrée de nature. Bisounours ! » Elle ajoutait : « Je rêve d'un compagnon fort et tendre à la fois, grand et protecteur, bien physiquement et en harmonie avec lui-même, sachant faire suivre ses paroles d'actes et prêt à construire une vie à deux en se remettant en question grâce à un passé bien digéré, avec une réelle envie de bonheur et capable de partager nos centres d'intérêts, pour apprendre et

aimer... jusqu'à trouver inoubliable et précieux de simplement, grandement, savoir se tenir la main ou de prendre un délicieux petit déjeuner en même temps… à deux. Quel bonheur! Mary. »

Elle avait rempli tout l'espace disponible sur la page du site. Je détaillai sa photo. Je pus voir qu'elle n'était pas laide. Peut-être même qu'elle était jolie. Elle avait un mètre soixante et onze. J'aimais les grandes femmes. Une éleveuse de lamas, une femme établie dans le tourisme. Qu'elle fumât ne me dérangeait pas, mais le tourisme ? J'imaginais une ferme auberge accueillant chaque soir une quantité de personnes qui, le lendemain, partira en randonnée avec des lamas pour porter les bagages. J'imaginais le travail pour nourrir tout ce monde, pour nourrir les lamas. Je ne voyais pas comment m'insérer dans une telle entreprise. Plus je regardais sa photo, plus je la voyais comme une commerçante, une commerçante de mon enfance…

L'épicière du quartier était une forte femme avec des cheveux courts colorés en blond doré, une allure décidée, un large sourire dégageait de grandes dents blanches et bien alignées. Elle avait un rire fracassant. Elle pesait les pommes de terre en prenant le sac sous le bras, elle les laissait tomber dans le récipient sur la balance et ça coulait comme un liquide puis d'un coup elle relevait la lèvre du sac et l'aiguille affichait un, deux ou trois kilos. Ça allait jusqu'à cinq kilos. Ensuite, elle se saisissait du cabas de la cliente et y versait le

contenu de la bassine sans ménagement, sans s'assurer qu'il n'y eût rien de fragile au fond, comme des œufs, par exemple. Et s'il y en avait eu, elle aurait rejeté la tête en arrière et serait partie d'un grand éclat de rire laissant coi la cliente. Puis, bruyamment, elle aurait dit : « C'est pas grave ma petite dame, je vais vous arranger ça ! » Elle aurait alors renversé le cabas de la dame sur le comptoir, sorti les œufs écrasés, remis les pommes de terre et, par-dessus, les œufs neufs qu'elle aurait été chercher dans l'arrière-boutique et enveloppés dans un papier journal. Quand la dame serait sortie de la boutique, l'épicière aurait dit, en s'esclaffant : « Cette fois-ci, faites attention ! C'est fragile les œufs, vous savez ? »

C'est cette image-là qui venait quand je regardais Mary sur la photo, une image de femme engloutissante. Mais son message était tellement différent. J'eus l'impression qu'elle s'y donnait toute entière et j'aimai ça ; elle donnait aussi son numéro de téléphone, mais j'avais un doute : n'était-ce pas une exaltée, une de ces femmes qui flambe d'un coup sur un aspect, une idée de l'homme idéal « qui semble tellement nous correspondre et voire nous attendre », comme elle disait ? Je lui renvoyai un message pour tempérer ce qui me semblait outré…

Une exaltée, j'en avais rencontré une le mois dernier. Elle me plaisait sur la photo ; au téléphone, j'avais senti sa joie et j'avais aimé entendre sa voix

chaude, claire, enthousiaste, je lui correspondait tellement à elle aussi. Quand je la vis arriver de loin, elle me plut. C'était bien la femme de la photo. J'eus envie de la connaître mieux. Nous nous promenâmes à Honfleur et sur la plage, elle me dit : « Je n'ai pas le coup de foudre pour toi ». Je lui répondis que ça n'avait pas d'importance, qu'on pouvait se découvrir petit à petit et s'apprécier puis s'aimer, mais elle resta prostrée : son exaltation l'avait laissé choir et maintenant, elle vivait une grande déception. Elle partit au milieu de l'après-midi. Nous ne nous revîmes jamais. Ça m'a laissé un drôle de goût dans la bouche et quand même un trou du côté du cœur…

J'aime les femmes spontanées comme Mary, comme celle d'Honfleur, mais attention, attention… au retour de flamme ! Je lui renvoyai un message pour tempérer son ardeur et je reçu en retour : « J'ai une particularité concernant mon éthique : je veux, je parle, et agis systématiquement car suis VIVANTE, et vos particularités me font plaisir car elles me ressemblent. » J'eus le coup de cœur.

*

Mon téléphone mobile vibra dans ma poche et je partis aux toilettes du boulot en laissant en plan un type qui voulait passer une grosse commande.

— Salut mon Cœur, j'ai envie de venir te voir ce soir, je peux ? Ça t'ennuie pas ?

— Non ! Oh nooon !

— Le temps de me préparer et de faire la route et je serais à Rouen vers sept heures. Ça te va ?

— Oui ! Oh ouiii !

Assis sur le couvercle de la cuvette, je ne fus pas très loquace tellement j'étais ébahi par ce qu'il m'arrivait. C'était elle, celle que j'attendais, j'en étais sûr, même si j'émis quelques doutes pour me prémunir contre une déception possible. En fait j'avais envie que ce soit elle bien que sur la photo elle ne m'emballât que modérément ; je l'avais montrée à des copains pour qu'ils me disent, et ils m'avaient dit que c'était une belle fille ; je voulus y croire tout en n'en étant pas sûr. Et puis, je réalisai qu'elle habitait dans l'Orne. Oui dans l'Orne ! « Une truie t'attend dans l'Orne ! » Le rêve était prémonitoire, j'en étais sûr. Ça voulait sûrement dire que cette femme m'était destinée ! Et comme le ciel arrangeait tout, elle serait sûrement au-delà de mes espérances !

Bon Dieu ! elle allait arriver dans peu de temps. Il fallait que je sois prêt. Il fallait faire vite. Expédier le type avec sa grosse commande. Pourvu qu'un client ne s'amène pas à la dernière minute en ne sachant pas ce qu'il veut ! Josette vit que je n'étais pas comme d'habitude et me fit un clin d'œil. J'avais encore deux heures de travail avant de sortir d'ici, mais c'était plus fort que moi, il

fallait que je me tienne prêt pour ne pas rater le rendez-vous du siècle. J'expédiai les clients, je n'étais plus bon à rien. C'était dans trois heures mais j'étais tellement excité que je m'attendais à la voir surgir dans l'instant.

— Josette, tu me diras quand il sera six heures ?

— T'inquiètes pas, Gilbert ! Si un client vient au dernier moment, je le prendrai.

— C'est Mary, Josette, tu sais ?

— Mais oui je sais ! Depuis le début de la semaine que tu nous bassines avec elle ! dit-elle l'œil complice.

On était mercredi et je ne connaissais son existence que depuis deux jours. C'était une affaire rondement menée et ça me plaisait.

Puis, comme je n'avais plus rien d'autre à faire que d'attendre, je me calmai.

Entre deux clients, je relus le message que j'avais reçu lundi. Il montrait trop d'enthousiasme. Mais après quelques échanges de messages, j'avais vu qu'elle n'était pas une écervelée. En écoutant sa voix au téléphone, forte et rauque, impressionnante au début, puis chaude, un rire éclatant qui cascade et finit en grande douceur, j'avais perçu une spontanéité, une envie de vivre, une absence d'arrières pensées qui auraient pu la mettre sur la réserve le temps de me découvrir et de me connaître un peu plus, et ça me ravissait. J'aimais cette façon d'être. C'était vraiment ce que j'avais envie de vivre, moi aussi. Comme elle, je cédai à

l'enthousiasme puisque tout paraissait lui plaire chez moi ; j'étais conquis. Je décidai de me donner complètement à cette rencontre tout en acceptant l'éventualité de me ramasser.

Un petit message succinct sur mon mobile pour me prévenir de son arrivée imminente. J'étais déjà sur le trottoir, je craignais qu'elle se trompât d'endroit pour le rendez-vous. Puis le mobile sonna une nouvelle fois dans ma poche. Pourvu qu'elle soit jolie !

— Ça y est, je suis arrivée !

— T'es où, là ?

— Côté droit de l'avenue.

J'étais sur le côté gauche. Une voiture grise venait de se garer en face. Une femme en sortait. Je ne la vis pas tout de suite. Le temps me parut interminable entre le moment où elle sortit par la portière de droite et celui où je pus voir son visage. Je m'attendais au pire. Le pire eût été que ce visage me déplût d'emblée, me faisant l'effet d'une bassine d'eau froide qui vous dégringole dessus et vous frigorifie d'un coup. A la vitesse de l'éclair, je me préparai à la brutale déconvenue imaginant comment m'en sortir en pareil cas. « Bonjour ! Euh ! Vous… Euh ! Tu as fait bon voyage ? Pas trop de monde sur la route… Ben voilà, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On va prendre un pot ? » Et de me préparer à penser : « Bon, c'est râpé pour celle-ci, il y en a d'autres sur le Net » pour passer rapidement d'une émotion exaltante à pas

d'émotion du tout plutôt qu'elle ne me vît déçu, complètement défait et qu'elle ne se blessât. Le jeu était inégal car elle avait cinq photos de moi, prises à des moments différents pour donner un bon aperçu de mon visage et de mon allure ; moi, je n'en avais qu'une d'elle et pas très expressive, en plus.

L'avenue à traverser. Regarder quand même à droite et à gauche puis laisser passer quelques voitures. Fait pas si chaud que ça ! Et de me frotter les mains pour me donner une contenance. La voie enfin libre. A mi-chaussée, je pus voir enfin son visage. Elle était belle. Je pouvais foncer. Je finis de traverser. Elle ouvrit les bras, émue. J'ouvris les miens…

Nous nous serrâmes étroitement et nous nous embrassâmes fougueusement. J'avais le nez dans son cou, j'avais le nez dans ses cheveux et je respirais longuement son parfum. Je la tins serrée longtemps contre moi ; ses cuisses contre les miennes, son dos cambré, la rondeur de ses fesses sous mes mains, ses lèvres charnues. Sa bouche était chaude, son ventre était chaud, son grand corps était chaud. J'avais une force chaude entre mes bras. Une braise !

Puis nous nous décollâmes pour nous voir enfin, voir quelle étonnante acquisition nous venions de faire l'un et l'autre.

C'était une grande et belle femme avec des formes agréables, pas mince ni grosse. Epanouie, je dirais ! De grands yeux bruns qui rient, un sourire large qui découvre une alignée de belles dents parfaitement blanches, une chevelure abondante faite de mèches blondes et châtain foncé, de courtes chaînettes dorées pendaient à ses oreilles. Elle était vêtue d'un pantalon rayé gris et noir, et d'un corsage en soie rose. Elle se recula, se pencha en arrière sans me lâcher — elle me tenait par l'extrémité d'un doigt — pour me regarder longuement me détaillant de la tête aux pieds. Puis, d'un air ravi, elle dit : « Qu'est-ce que t'as fait pendant tous ce temps ? »

— Je t'attendais, répondis-je un peu gauchement.

En fait je n'avais pas envie de répondre. J'étais bien trop bouleversé par ce que je venais d'entendre. Je ne m'y attendais pas. « Qu'est-ce que t'as fait pendant tout ce temps ? » Ses mots étaient entrés en moi comme dans du beurre et ça s'était mis à dévaler… J'eus le sentiment que nous nous connaissions depuis toujours et que nous venions de nous retrouver… Et ça continuait de rouler et de rebondir jusqu'à des profondeurs insoupçonnées. J'en avais le souffle coupé.

On n'était pourtant qu'en septembre et il ne faisait pas très chaud. Elle ouvrit la portière de sa voiture, prit sa veste et la mit. C'était une veste en daim noir avec de longues franges sous les manches

qui lui donnait un petit air « country ». Et bras dessus bras dessous, nous partîmes dans la ville. Dix mètres plus loin, nous étions déjà arrêtés pour nous regarder, nous écartant pour mieux nous voir puis nous nous étreignîmes encore. Ensuite, nous repartîmes en se tenant par la taille. L'instant d'après, c'était par la main. J'eus besoin de connaître ses deux mains. Nous nous arrêtâmes de nouveau. Je les pris dans les miennes. Elles étaient chaudes et généreuses ; des mains qui savent tout faire. Je les regardai. Je les retournai. J'en embrassai le dos en y frottant mon visage. Je les retournai encore. Puis elle me prit par le cou et me fit un baiser, un long baiser. Je sentais la douceur de son souffle sur ma joue et je restai là, sans bouger, jusqu'à ce qu'elle eût fini. Elle se retira doucement, ses yeux pétillaient, elle était émue comme une collégienne et n'arrêtait pas de dire « mon cœur », « mon cœur » avec sa voix chaude et rocailleuse. Malgré tous nos arrêts, nous parvînmes quand même à traverser le pont.

Puis nous allâmes dans un chinois que je connaissais. Assis en vis-à-vis, nous nous dévorions des yeux ne prêtant que peu d'attention à ce qu'il y avait dans nos assiettes. Elle avait commencé à me raconter sa vie dès l'entrée dans le restaurant. Entre deux séances de baisers, elle continuait. Elle avait un tatouage discret au-dessus du poignet, un tatouage qui venait d'une réserve indienne du Québec.

— Il n'est pas très réussi. On ne voit pas bien le dessin. C'est l'emblème de la tribu. Tu sais les indiens ? ils ont l'air de romanichels. C'est triste de les voir ainsi.

— Tu connais bien le Québec ?

— J'y retournerai. Si je n'avais pas de famille, je crois que j'y serais déjà. De toute façon, c'est là que je veux finir mes jours. C'est grand d'espace, c'est fabuleux de nature sauvage.

— Tu connais Kenneth White ?

— Non.

— Il a écrit un texte magnifique sur le Labrador : « La route bleue ». C'est l'inventeur de la géopoétique, une poésie du voyage et des lieux qui ont du caractère. Je te passerais le bouquin, si tu veux !

Et moi de raconter la géopoétique de White, un concept pointu découvert par un chercheur universitaire, à une femme dont je ne connaissais rien. J'avais le chic pour devenir ennuyeux. Je m'en aperçus. J'arrêtai là mon discours pour lui poser tout un tas de questions sur sa vie. Elle ne se fit pas prier. Je sus ainsi qu'elle avait deux fils, qu'elle avait travaillé à TF1 puis dans le marketing, qu'elle avait monté un restaurant en région Parisienne, puis un autre en Val de Loire. Elle venait de vendre ce dernier pour venir dans l'Orne créer une auberge et élever des lamas. Pour l'instant, elle habitait à Exmes et possédait déjà cinq lamas.

— Pourquoi des lamas et non pas des ânes pour la randonnée ? C'est exotique le lama et je le verrai plutôt en montagne.

— En montagne, non. Je ne trouverais pas à m'installer avec peu d'argent. L'Orne, c'est un département prometteur avec plein de facilités pour s'installer. Il y a du potentiel touristique, notamment avec les américains. Des vieux qui veulent un accueil chaleureux, des randonnées faciles. Des canadiens qui veulent retrouver le pays de leurs ancêtres. Beaucoup sont originaires de l'Orne, tu sais ! Et puis, ils veulent du calme. Les lamas ont un cri à peine perceptible tandis que les ânes… As-tu entendu braire un troupeau d'ânes sous tes fenêtres ?

J'imaginais aisément le raffut. Après m'avoir entretenu de son projet, je lui confiai le mien : mon envie de liberté, de ne plus vendre de tuiles, mon envie de voyager, de mener une vie nomade, mon envie de créer. Je lui parlais de la Patagonie que j'aimerais visiter, mon Labrador à moi.

— Tu sais, je suis capable de te suivre dans ton projet de voyage.

— Et tes lamas ?

— En face de l'homme de ma vie, il ne pèsent pas lourd, les lamas.

— Tu renoncerais à ton projet pour me suivre ?

— Oui, mais il faut d'abord savoir si on est compatible, se connaître, voir si on ne vas pas se casser la figure tous les deux.

C'était une parole censée qui faisait bon poids en regard de son extraordinaire spontanéité. Car en l'espace de quelques heures, elle m'avait tout confié. Ce ne fût pas un étalage ostentatoire de vie privée mais bien une véritable envie de me faire complice de la sienne. Elle était bien la femme qui « veut, parle, et agit systématiquement car elle est VIVANTE. »

Et comme je m'émerveillais de cette « éthique » comme elle disait, elle me raconta comment elle partit seule pour le Québec, prenant un billet d'avion le soir pour le lendemain. S'y prenant trop tard, elle n'eut droit qu'à un Paris New York. Mais qu'importe, elle louera une voiture sur place et fera les six ou sept cent kilomètres de route pour atteindre la frontière Canadienne.

— Le pire, dit-elle, c'est New York. Surtout le soir. J'étais paumée dans des quartiers sombres. C'est pas évident de sortir d'une ville ou tu peux pas t'arrêter pour regarder la carte et les panneaux car il faut rouler, toujours rouler sans jamais interrompre le flux des bagnoles qui circulent parfois sur quatre voies. Quand je suis rentrée pour rendre ma voiture à l'aéroport, j'ai raconté mes déboires dans New York. Le type était effaré. J'aurais pu me faire agresser mille fois !

Elle était fière de son tempérament fonceur. Je me disais que nous ferions de bons compagnons de voyage. Elle pour m'entraîner là où j'hésiterais à

aller, moi pour prévoir les aléas et prévenir les mauvaises surprises.

Nous sortîmes du restaurant, il n'était pas loin de minuit et les patrons attendaient pour fermer. Ensuite, nous retraversâmes le pont en nous arrêtant toutes les cinq minutes pour nous bécoter. Pendant ce temps, une pensée qui s'était logée dans ma tête me mettait mal à l'aise. Allais-je lui proposer de finir la nuit chez moi ? Ce n'est pas que je n'en eusse pas envie mais je ne savais pas si je serai à la hauteur. Et puis, si je lui demandais, peut-être qu'elle s'en offusquerait. Elle dirait : « Non, je ne couche pas la première fois » avec un air de dire : « Tu me prends pour une pute ? ».

Mais j'avais tort de me tracasser. Les choses se firent toutes seules. Quand nous arrivâmes à la hauteur de nos voitures, je lui demandai tout simplement si elle voulait passer la nuit chez moi ou bien si elle désirait rentrer. Elle me répondit : « Je te suis. » avec un air qui disait qu'elle avait vu ma gaucherie et qu'elle y mettait un terme.

Elle entra dans la maisonnette derrière moi. Elle se défit et visita les trois pièces. J'étais un peu gêné car je n'avais rien rangé. J'avais des habits sur les chaises, de la vaisselle dans l'évier et sur la table les reliefs du petit déjeuner. Dans la chambre, mon lit n'était pas fait et des chaussures traînaient sur le plancher ainsi que quelques livres. Mais elle ne vit pas le désordre. C'est la décoration des pièces et le

goût que j'avais pour ça qui lui plut. Et puis mes photographies, mes dessins et mes peintures qui ornaient les murs.

Je fis ma toilette le premier tandis qu'elle regardait encore mes œuvres. Puis j'allai me coucher pendant qu'elle se douchait à son tour. Il n'y avait qu'un seul lit et c'est auprès de moi qu'elle viendrait se coucher. Quand elle eut fini, je fis signe de dormir, mais j'avais un œil qui guettait son entrée dans la chambre. Je voulais la voir nue. Elle passa sa main par l'entrebâillement de la porte et éteignit la lumière. J'en fus pour mes frais. Elle souleva la couette et vînt se glisser contre moi. Son grand corps frais et humide encore, je me retournai pour l'accueillir.

Cette nuit-là, je ne dormis pas. Non pas que nous eussions fait l'amour toute la nuit, j'avais envie d'elle, bien sûr, mais je n'étais pas assez en forme pour bien faire. Aussi nous sommes nous contentés de nous explorer mutuellement, de nous sentir de nous goûter la peau et de nous caresser et j'ai caressé Mary tant et plus si bien qu'au matin, quand je suis parti au travail, j'avais sa silhouette dans mes mains, le grain de sa peau dans mes mains et la forme, et l'extrême douceur, de ses jolis seins en pomme aux minuscules tétons clairs ; une profonde cicatrice lui barrait le ventre, séquelle d'une éventration qu'elle eût pendant sa deuxième grossesse.

Je sortis du lit le premier et j'ouvris les volets. Elle était jolie, ma grande femme chérie ; sa peau claire. Je la contemplai longuement tandis qu'elle s'étirait en grognant doucement. Elle avait dormi, elle.

*

Josette riait sous cape. J'avais une de ces têtes ! J'étais si épuisé par cette nuit blanche et par tant d'émotions que je vécus là une très pénible journée de travail malgré mon bonheur d'avoir rencontré Mary. Je n'avais qu'une envie, c'était de retourner dans mon lit et de m'endormir le nez dans le parfum qu'elle m'avait laissé sur l'oreiller.

Mary m'invitait chez elle au week-end. Nous ne serions pas seuls, il y aurait ses amis et c'était prévu depuis bien avant notre rencontre. Ça ne m'enchantait guère mais elle m'avait assuré que nous ne serions pas gênés. Le samedi matin, j'étais réveillé tôt et je filai vers Exmes à toute allure sur une route déserte. Il était neuf heures et demie quand j'arrivai. Dans un enclos, des lamas paissaient silencieusement. Je regardai par la porte fenêtre de la petite maison d'en face devant laquelle était garée la voiture de Mary. Rien ne filtrait. Mais comme il y avait plusieurs maisons accolées, je n'étais pas sûr que ce fût la bonne. Aussi, je

l'appelai sur son mobile. J'entendis longuement sonner à l'intérieur puis une personne élancée, enroulée dans une sorte de vilaine robe de chambre brune, apparut traînant les pieds dans des savates éculées. Je reconnu Mary à sa tignasse blonde et à ses chaînettes aux oreilles. Une chemise de nuit bleu clair dépassait de la robe de chambre. Une Mary vieillie d'au moins dix ans. Deux autres femmes sortirent dans la cuisine à sa suite, moins marquées, sans doute parce qu'elles étaient plus jeunes.

— Je ne t'attendais pas si tôt, dit-elle en ouvrant pour me laisser entrer. Mais j'aurais du m'en douter. Nous, on vient de se coucher. On a bien déliré entre copines. On ne se voit pas souvent, tu sais !

— Tiens, c'est pour toi !

Elle déballa son paquet.

— T'es chou, mon cœur, dit-elle en me plaquant un baiser sur la bouche. Puis se tournant vers les copines qui s'affairaient :

— Oh, regardez les filles ce qu'il vient de m'apporter ? Du café de plein de pays différents. Comme il sait que je n'aime pas le vin…

Puis, vers moi, après s'être regardée dans la glace au-dessus de l'évier :

— Voilà, comme ça je n'ai plus de secret pour toi. Je ne pourrais pas être pire que ce matin. La robe de chambre, c'est celle de mon père. Il est mort l'année dernière. Ce n'est pas mon vrai père.

C'est celui qui m'a élevé. Ma mère m'a eue d'un autre homme qui est parti dans le désert quand nous étions à Dakar. Il a fait tout pour moi, tu sais ! Je lui en suis reconnaissante. J'avais toujours cru qu'il ne m'aimait pas. Mais avant de mourir, je lui ai demandé et il m'a assuré qu'il m'aimait profondément. C'est pour ça que j'aime porter sa robe de chambre.

Je m'étonnais de ces confidences qui arrivaient un peu n'importe comment dans cette cuisine à l'évier débordant de vaisselle, à la table encombrée que les deux autres femmes en survêtement et peignoir se dépêchaient de débarrasser pour le petit déjeuner.

— Je vais me maquiller, mon cœur ! Je peux pas commencer une journée sans me maquiller. Tu sais, le jour où je me maquillerais plus, c'est que je serais morte, dit-elle en s'éclipsant par la porte du fond.

Je restais avec les deux autres femmes sans savoir comment entrer en relation. Je ne connaissais rien d'elles mais pas grand-chose de Mary non plus. Elle venait de me faire un drôle d'effet. Je venais de voir une femme au visage couperosé, au teint terne et aux paupières avachies. Ses jambes n'étaient pas bien belles non plus. Cette Mary-là était bien éloignée de la jolie femme que j'avais rencontrée mercredi dernier.

Elle sortit enfin de la salle de bain. La transformation était saisissante. Rayonnante,

malgré sa nuit blanche. Et comme je n'osais pas l'embrasser, elle me dit :

— C'est un maquillage de qualité. Il ne s'en va pas comme ça. J'y mets cher. Tu peux m'embrasser.

Je l'embrassai de nouveau et la mauvaise impression que j'avais eu d'elle s'estompa.

Ensuite, elle s'affaira avec ses copines pour préparer le repas du midi et la fête du soir. Parmi ces femmes occupées, je me sentais de trop ne sachant pas quoi faire pour les aider. « Repose-toi, mon chou, disait-elle ! » Mais j'étais parfaitement reposé.

Dans la matinée, elle sortit sans rien me dire. Je la suivis. Elle allait s'occuper des lamas. Elle ne voulait pas que je m'en occupe avec elle, mais je voulais faire quelque chose. Je ne pouvais pas rester à ne rien faire alors que tout le monde s'agitait dans tout les sens, ça me mettait mal à l'aise. Elle alla dans la remise pour mettre des bottes et un surpantalon. Il y avait plein de cartons sur le sol.

— C'est des cartons de vêtements tout ça ! Regarde, dit-elle, en extirpant un pantalon de cuir façon peau de serpent. C'est en train de moisir ici. Faut que je trouve une maison rapidement pour monter mon affaire, ici, c'est trop petit et voilà l'hiver qui vient. T'as vu, je rentrais la dedans ! Faut que je maigrisse !

— T'es pas mal comme ça, moi j'aime bien !

— Non, non. Il y a toutes mes fringues là-dedans. Je rentre dans aucune. C'est des fringues qui coûtent cher. Si je veux dans quinze jours, c'est fait. Je prends des coupe-faim et c'est fait.

— Pourquoi ne ferais-tu pas un régime, c'est moins brutal que ces produits-là ?

— Non, c'est trop long.

— Ne crains-tu pas de regrossir ensuite ?

— C'est pas un problème. Je reprendrai du Slim Fast et puis c'est tout ! J'ai l'habitude, tu sais. J'ai fait ça plein de fois !

Il y avait trois lamas dans un premier enclos, des jeunes femelles, et derrière, chacun dans son enclos, deux mâles plus grands et plus forts. Les femelles s'étaient précipitées sur le seau plein de granulés de luzerne que Mary venait d'apporter et fourrageaient dedans goulûment si bien qu'elle ne pouvait pas le poser par terre par crainte qu'il ne fût renversé.

— Chiquita ! Pepita ! Juanita ! Du calme les filles, clama-t-elle de sa voix forte et rocailleuse, tout en essayant de les repousser.

J'essayai aussi. Mais ça ne marcha pas très bien. Je découvrais ces bestioles et je préférai plonger mes mains dans la douce toison de laine fine et profonde. Je m'étonnai qu'elle fut si propre et sans odeur, c'est-à-dire sans le suint qui poisse celle des montons et qui sent si fort. Elles se laissaient faire, trop occupées à vider le seau que Mary tenait fermement d'une main tandis que de l'autre, elle

écartait une tête ou l'autre afin que chacune prît la même quantité de granulés. Ensuite, je courus chercher la pelle et la brouette pour enlever le tas d'olives noires qu'elles accumulaient dans un coin. Le temps que je revienne, Mary était déjà à les ramasser avec des gants. Je m'étonnai qu'elle ne prît pas la pelle. Non, elle aimait faire ainsi. Et j'étais émerveillé de voir cette femme joliment maquillée, avec son petit corsage en soie rose, ses chaînettes dorées qui oscillaient à ses oreilles et sa tête pleine de cheveux méchés, accroupie parmi le fumier de lama à le ramasser consciencieusement. Quand elle se releva, je me tins derrière elle. Je l'enlaçai, elle se laissa câliner. Elle se prêtait amoureusement. J'étais ravi.

Avec les mâles, je n'étais pas rassuré. Ils étaient plus grands que moi. Ils avaient l'œil noir, l'allure hautaine presque méprisante et me toisaient de haut. Je me voyais déjà refoulé à coup de poitrail ou bien prenant une bouillie verdâtre en pleine figure ; je venais d'entendre l'une des femelles tousser tandis qu'une partie du contenu de son premier estomac giclait sur celle qui venait d'empiéter sur son territoire et je n'avais pas envie de connaître ça. Mais non, il n'en fut rien. Les mâles aussi, c'était les granulés qui les intéressaient.

La matinée se passa, ainsi que le début de l'après-midi, sans que je pusse prendre part à ce qui se faisait. Je tournicotais dans la maison. Une petite

maison basse dont la pièce principale était décorée de tissus bariolés pendus aux murs et de bibelots de toutes sortes. Deux canapés disposés en angle étaient couverts, eux aussi, de ces tissus orientaux ; dessus, des coussins, colorés et brodés avec des inserts de miroirs, parmi lesquels un beau chien blanc dormait. Juché sur le dossier à l'aplomb du chien, un petit chat beige, vague siamois, les pattes repliées sous lui, veillait d'un œil. Sur un guéridon, puis dans une niche, il y avait des livres de poésies, de maximes ; des petits livres à la tranche dorée, aux pages épaisses et dures à tourner, et dont la reliure cartonnée était recouverte de soie avec des titres en lettres dorées. Sous la fenêtre, un bahut cérusé et des CD, des quantités de CD dans une caisse plate qui prenait toute la surface du meuble. La pièce était sombre, un parfum féminin flottait, mélange d'encens, de patchouli, de bois de santal ; il émanait des pots-pourris sur les étagères ou des brûle-parfums. Cet antre de Circé ou d'Antinéa était d'une telle féminité ondoyante, sirupeuse, enjôleuse, que je m'y sentis un peu déplacé.

Dehors, il faisait beau. Tout était près pour la soirée. On avait sorti les chaises et les trois femmes se grillaient des cigarettes. Les copines s'appelaient toutes les deux Valérie et, pour les distinguer, je disais la brune ou la blonde. Valérie la blonde parlait tout le temps de sa dernière aventure amoureuse. Elle ne s'en remettait pas. Mary me pris à part pour me raconter.

— Valérie, elle dit que c'est fini avec son mec, mais c'est pas fini du tout. Elle le hait mais pas tant que ça finalement. Et elle n'arrête pas de nous pomper l'air avec son Dany.

Je ne comprenais pas ce qu'elle voulait me dire. Pourquoi Mary voulait-elle me mettre dans la confidence de la vie intime de sa copine ? Elle poursuivit.

— Son Dany, je le connais bien, l'oiseau ! On l'a eu tous les deux comme amant. Mais moi, c'était avant elle et ça n'a pas duré longtemps. C'est un malade, ce type ! Je comprends pas pourquoi elle y est encore si attachée. Tu sais ce qu'il faisait ? Il planquait le papier toilette pour qu'on ne puisse pas s'essuyer. Il le mettait parfois en haut d'une armoire pour qu'on se fasse chier à l'attraper. Et tout était comme ça. Il était menteur et s'arrangeait pour te rendre responsable de ses propres mensonges. Tu culpabilisais et ça le faisait jouir, le salaud !

— Mais pourquoi êtes-vous tombée amoureuses d'un tel type ? demandai-je, surpris.

— C'est un charmeur, un gars qui sait bien parler aux femmes. C'est un type tellement agréable, qui connaît tant de choses. Il apparaît généreux, prêt à rendre service. Il sait tellement y faire avec les gens que personne ne peut soupçonner que c'est un pervers. Et quand tu t'en aperçois, il arrive à te convaincre que c'est toi qui l'es, et il retourne l'opinion des autres contre toi.

La vie de Mary me parvenait par bribes.

Les invités arrivèrent pour la fête. Tout fût installé dans le gîte rural d'à côté. Mary l'avait loué pour l'occasion. Elle commença à servir le repas puis les boissons et s'installa à l'autre bout de la table, loin de moi. Je ne savais pas trop ce que je faisais là. A un moment de la soirée, elle se mit à rire à gorge déployée aux histoires que lui racontait son voisin. Son rire cascadait dans la salle. Elle ne s'arrêtait pas. Je ne savais pas de quoi elle riait, mais j'avais l'impression qu'elle se saoulait de son propre rire. Plus tard, elle me raconta qu'elle avait rencontré ce gars-là sur le Net. Il était très drôle, paraît-il, car il avait le don de se mettre dans des situations scabreuses avec les femmes et savait narrer ses déboires avec beaucoup d'humour.

On sortit de table vers minuit passé. Puis on se mit à danser. Là, je pris Mary avec moi pour quelques rocks. « Humm, il y a des jolies choses ! dit-elle quand elle sut que j'aimais danser. »

Vers cinq heures du matin, Mary me pris par la main et me conduisit dans son lit. J'en avais marre, il y a belle lurette que je me serais éclipsé si ce n'avait pas été la première fois que je venais chez elle.

La chambre était derrière la pièce principale. D'autres tissus colorés pendaient au plafond et, sur un côté, ils formaient une alcôve qui accueillait la paillasse de la chienne et du chat. Le lit était très grand. Je me glissai dedans, tandis que Mary se

démaquillait dans la salle de bains. Quand elle eut fini, elle ferma la lumière de la chambre avant d'entrer et vint se blottir contre moi. J'aimais sentir le contact doux de ce grand corps de femme. Nous fîmes l'amour, mais pas très bien ; j'avais encore quelques appréhensions ; elle m'intimidait quand même un peu ; et puis à cinq heures du matin, je ne valais plus grand-chose. Je ne dormis pas. Mary non plus d'ailleurs. Et dans la nuit alors qu'on n'y voyait absolument rien, je sentis de petites touches fraîches, hésitantes, légères et délicates me parcourir la poitrine. De minuscules petits pas et un petit moteur. C'était Bébé Ça. Elle appelait comme ça son chaton. Dans la maison, à chaque fois qu'elle le voyait, elle ne pouvait s'empêcher de l'appeler d'une voix forte avec des variations : « Bébé Ça ! Bébé Ça ! Où es-tu Bébé Ça ? ». Cet important personnage passait et repassait sur moi ; un moment, il s'arrêta puis tapota des pattes pour voir si ce chaud coussin eut assez de moelleux pour y passer la nuit. Puis je somnolai.

La journée qui suivit fût calme. Nous allâmes visiter une ferme à vendre sur laquelle Mary avait des vues. Nous visitâmes, nous fîmes des commentaires. A la croisée de deux routes, des bâtiments vides, un logement vide aussi, de l'herbe haute. La lumière ambrée de ce début d'automne et cette ambiance de demi-saison, qui ne demande qu'à basculer vers le froid et l'humidité, ne me faisait pas voir d'un bon œil son installation dans

ces lieux. J'étais son nouveau compagnon et je me demandais comment je pourrais vivre ici. Non, je n'avais pas la vocation d'un fermier ni d'un aubergiste, j'imaginais plutôt travailler chez un marchand de matériaux de la région tandis que Mary serait avec ses hôtes et ses lamas. Je prêterais mon concours en fin de semaine et j'aiderais Mary à restaurer les bâtiments. Je n'étais pas vraiment enjoué. Mais bon, j'étais fatigué.

Puis nous rentrâmes. Chacun était las. Nous fîmes disparaître les restes du repas et rangeâmes la vaisselle, puis nos affaires et remîmes en ordre le gîte. Mary l'avait loué et acheté toutes les provisions et chacun demanda à payer son écot. Elle ne voulut pas, invoquant le peu de dépense qu'elle avait engagé. Valérie la blonde, prit alors les choses en mains. J'entendis que Mary n'avait plus le sou après l'achat de ses lamas.

— C'est toujours pareil, elle ne veut jamais qu'on la paye ! Bon, je mets là un pot et chacun mettra sa participation, dit Valérie en le posant sur le vilain bahut de la salle à manger du gîte. J'ai compté, ça fait soixante euros par personne !

— C'est trop ! J'ai pas dépensé tout ça… rétorqua Mary en laissant traîner sa voix rauque un peu lascive qui montrait qu'elle était confuse tout en voulant s'en défendre.

Les invités partirent les premiers. Les copines restaient avec Mary une bonne partie de la semaine encore.

J'étais gauche, je ne savais pas comment quitter Mary. J'avais un peu peur de ne pas la revoir. Je l'embrassai longuement. Elle me paraissait plus petite, cette fois-ci, toute abandonnée dans mes bras. Nous étions seuls dehors. Je ne savais pas quoi dire pour assurer la continuité de notre relation.

— Veux-tu que je revienne samedi prochain ?

— A ton avis ?

Ah, bon Dieu, comme je n'aime pas ce genre de réponse ! La personne ne donne pas son avis et laisse la responsabilité à l'autre de décider. C'est un truc à tiroir, un vrai casse gueule ce genre d'échange. En fait, Mary voulait que je m'aperçoive de son désir sans qu'elle eût à l'exprimer. Je devais deviner une évidence qui ne l'était pas du tout pour moi puisque je lui posais la question.

— A samedi, Tit'amour, répondis-je en m'en allant.

J'avais donc pris la décision de revenir sans vraiment savoir si cela lui convenait. Dans la voiture, j'eus le temps de réfléchir. Tandis que j'approchais de Rouen, j'étais prêt à vivre avec Mary.

*

Le vendredi suivant, j'étais de nouveau sur la route. Impatient, je filais vers Mary et je repensais aux messages échangés dans la semaine. Comme je ne voulais pas peser sur elle, je lui avais proposé de faire quelques travaux dont je savais qu'elle avait besoin et elle m'avait répondu : « Coucou mon cœur, tu me manques un « ti peu » tu sais ! Et je suis très touchée par tes propositions d'aide mais ne t'inquiète pas. Pas grand besoin. Juste ta présence et te voir bosser, tout de même, sur ton texte au cours du week-end tous les deux. C'est important pour toi et ça l'est pour moi car il faut qu'on apprenne (si on ne le sait déjà) à aimer être deux, main dans la main, à aimer être l'un à coté de l'autre occupés à des passe-temps différents avec toute l'attention que ça n'empêche pas, au contraire. Pendant ce temps, je pourrai me plonger dans ce que je déteste : la paperasse ! Bisoudoux et à vite ! Mary. »

J'avais répondu : « J'ai envie de vivre avec toi. J'ai vu la place que je tiendrai auprès de toi, je sais la place que tu tiendras auprès de moi. Et toi, y as-tu réfléchi ? J'ai envie de te parler d'un projet de vie ensemble, de te faire des câlins et de finir de sortir les branches de l'enclos des lamas. J'ai un texte à finir de corriger mais je peux le faire aussi chez toi lorsque tu auras besoin de t'absenter. Je désire être avec toi dans un projet de vie qui prenne toute la vie. »

Et puis, au moment de partir, sa réponse à mon dernier message qui annonçait mon départ

imminent, je l'avais dans la tête : « Bonjour mon cœur ! Enfin une bonne nouvelle ; non pas que j'en aie des mauvaises, c'est plutôt une espèce de nostalgie et une lassitude des amis. Je t'expliquerai. Bien sûr, je t'attends avec impatience. Je prépare mes bras et des tonnes de bisous. Fais attention sur la route et à presque... tout de suite. BISOUDOUTENDRECALIN-DAMOUR. Mary. »

Oui, elle allait m'expliquer car je n'y comprenais pas grand-chose à son histoire. Si elle était si lasse de ses amis, pourquoi les avait-elles accueillis durant plus d'une semaine chez elle, à se coucher tard chaque nuit ? Pourquoi avait-elle accepté d'en recevoir d'autres ce week-end ?

Elle m'avait vu arriver et elle était sortie. « Bisou, mon cœur ! J'suis contente que tu sois là ! » La semaine m'avait paru longue et la route interminable. Maintenant plus rien n'avait d'importance puisque j'étais dans les bras de Mary. Et elle m'expliqua :

— Tu sais, je suis arrivée ici il y a trois mois pour vivre ma vie comme je l'entends tellement je ne pouvais vraiment pas le faire auparavant. J'étais toujours canalisée par le boulot, les amis, la famille et je suis partie car j'en avais vraiment besoin après presque trente années de prison. Mais ces amis-là, j'ai pas pu faire autrement. J'en ai marre. Mais elle, c'est une femme qui m'a tellement rendu service ! Elle était serveuse dans mon restaurant.

Qu'elle les accueille ? Soit. Mais qu'elle leur donne sa chambre et que nous prenions le canapé inconfortable de la salle pour notre rencontre amoureuse, je la trouvais un peu saumâtre, la plaisanterie ! Mais je ne dis rien et je tâchai de faire bonne figure, même quand la fumée de l'âtre se répandit dans la pièce au point que j'eus un terrible mal de tête qui m'empêcha toute la nuit de dormir.

Ses amis s'en allèrent le lendemain. La soirée s'était passée à se remémorer les moments que ces deux femmes avaient passés ensemble. Je sus ainsi que Mary menait seule son restaurant, qu'elle se levait vers sept heures du matin et ne se couchait pas avant trois heures le lendemain matin ; le temps de faire le ménage de la salle, de la cuisine, la comptabilité de la journée et de préparer les achats du lendemain. Elle n'eut sa serveuse que très peu de temps. Celle-ci raconta qu'elle trouva un jour Mary tombée sans connaissance sur le sol du restaurant. Elle alerta les services d'urgences et Mary revint à elle dans une chambre d'hôpital. Elle devait y rester au moins une dizaine de jours pour se remettre d'un épuisement total, elle sortit le lendemain en signant une décharge, le restaurant ne pouvant marcher sans elle. Quatorze années d'un travail harassant laisse forcément des traces ; je comprenais pourquoi elle avait l'air si usée sous son maquillage.

Une fois ses amis partis, Mary me raconta sa vie sans que je lui eusse demandé quoi que ce fût. Sa

naissance à Dakar d'un père qui part aussitôt. Le mariage de sa mère avec un autre homme. Le retour en France quand elle eut six ans. La naissance de son demi-frère qui tombera malade à l'âge de douze ans victime d'une maladie dégénérative ; ce frère aimé mourra à trente. Puis un autre frère qui, par ses cris sauvera la famille d'une mort certaine, la maison étant en proie aux flammes ; il avait un an ; à trois ans, on le trouvera un matin, mort dans son lit. Toutes ces confidences qui arrivaient s'ajoutèrent aux bribes entendues. Ces pièces, au puzzle de sa vie, commençaient à dessiner un profil.

Quelle drôle d'histoire ! Mary, seule survivante de la famille, n'étant pas du lit de son père, devait peut-être susciter par son arrogante santé, une sourde rancœur chez cet homme défait. C'est pour ça qu'elle disait qu'elle ne sut que son père l'aimait que peu de temps avant sa mort. Peut-être se faisait-elle des idées ? Ou bien, la mère avait-elle tout manigancé ? Nourrissait-elle une culpabilité enfouie en face de son mari à cause de cette petite fille née d'un « plaisir coupable » ? En tout cas, il semblerait d'après le livre ouvert que Mary m'offrait, qu'elle ne cessa toute sa vie de racheter inconsciemment la faute de sa mère. Et si je dis cela, c'est que je n'avais pas mis de côté le rêve prémonitoire qui annonçait qu'une truie m'attendait dans l'Orne. J'avais fouillé dans mes livres et recherché sur Internet la signification symbolique

de la truie. J'avais découvert qu'on sacrifiait, en l'éventrant, une truie pleine aux déesses mères de l'antiquité, Déméter, Cérès, Cybèle, pour obtenir de bonnes récoltes et de beaux enfants. Le chien blanc de Mary était une chienne qui s'appelait Cybèle. Mary avait eu une éventration lors d'une de ses grossesses. J'avais le sentiment que Mary était affublée d'un important complexe maternel.

— Tu sais je suis content que tu sois là. J'en ai marre des amis, des parents. J'ai vécu quatorze années avec mon mari. Je suis partie parce qu'il ne pouvait pas me suivre dans mes extravagances. Il est devenu alcoolique et je l'ai sorti de là.

— Et depuis as-tu vécu avec un autre homme ?

— Oui, avec un homme de quinze ans plus jeune. J'étais amoureuse, lui aussi, et ses parents voyaient d'un mauvais œil notre union. J'ai fini par lui dire de s'en aller, qu'il serait mieux avec une autre femme que moi.

— Il t'aimait ?

— Oh, oui ! Beaucoup !

— Mais pourquoi as-tu tenu à ce qu'il parte ? Tu as du le rendre malheureux ?

— Oui, mais il devait se réconcilier avec sa famille et puis faire des études pour réussir sa vie.

J'avais du mal à comprendre qu'elle put renvoyer un homme qu'elle aimait et qui l'aimait sans que celui-ci pût dire son mot et qu'elle décidât pour lui qu'elle serait sa voie.

— Et lui, il était d'accord pour te quitter ?

— Au début non, mais après, oui.

Je voyais Mary généreuse, tendre, dévouée, je ne voyais pas de mensonge en elle tellement elle était sans détour, aimante et vraie. Pourtant l'idée d'une tromperie me vint à l'esprit.

— Après quoi ?

— Bah, tu sais ! Comme il tenait à moi et qu'il ne voulait pas partir, je l'ai trompé avec d'autres hommes.

J'étais ébahi par son comportement. Elle s'en aperçut et poursuivit :

— Moi aussi, j'ai été très malheureuse ! Mais il le fallait. Avec moi, il aurait été malheureux. Maintenant, il a deux enfants et il est heureux. Il a fait des études et il a un job qui lui plait.

L'après-midi du samedi se poursuivit tranquillement comme nous le souhaitions. Mary faisait sa paperasse tandis que je corrigeais un texte sur l'ordinateur portable que j'avais apporté. Et puis, alors qu'elle passait devant moi pour se rendre à la cuisine faire du thé, je l'attrapai par la taille. Elle avait un pantalon moulant et un pull à col roulé en grosse laine chinée écrue et bise. Elle se laissa faire. Je me levai de ma chaise et dans ses yeux, je vis, je sentis… Nous envoyâmes nos vêtements aux quatre coins de la pièce et, parmi les coussins orientaux et tous ces tissus colorés, nous nous étreignîmes sur le canapé. Cette fois-ci, la spontanéité avait réussi. Nous nous étions rencontrés au plus intime de nous-mêmes et nous étions satisfaits.

Dimanche matin, j'aurais du me lever avec la joie au cœur devant la journée ensoleillée qui s'annonçait avec toutes ces heures à vivre avec Mary. Mais je n'avais pas le cœur gai. Une sorte de mélancolie m'avait envahi. C'était la fin du week-end, le temps allait passer très vite, je le savais. Et la perspective du retour chez moi à la fin de la journée pesait sur mon humeur.

Nous allâmes visiter une fermette ; un endroit isolé mais beau. Nous parlâmes de son projet d'auberge. Nous mesurâmes les travaux à faire avant de commencer à accueillir du monde. L'endroit correspondait parfaitement mais les bâtiments étaient bien trop exigus, il faudrait en construire d'autres et la jolie fermette perdrait de son cachet parmi les nouveaux bâtiments. Nous rentrâmes à Exmes dans l'après-midi ; le temps filait. J'avais besoin de parler avec Mary. Parler d'avenir. Je voulais parler d'avenir pour emporter avec moi quelque chose à penser, à rêver, quelque chose qui me fît supporter de la quitter ce soir pour mieux la retrouver la semaine suivante.

— Des projets ? Mais nous ne nous connaissons pas, mon cœur. Et le week-end prochain, il y a mes fils qui viennent pour m'aider à construire un abri pour les lamas.

— Mary, je ne comprends pas. Tu me dis que nous ne nous connaissons pas assez pour faire des

projets ensemble. Je te propose de nous connaître mieux en travaillant ensemble et tu ne veux pas.

— Mon cœur, ça va trop vite. J'ai un peu peur tu sais !

— Le week-end d'après alors ?

— Non, je vais chez ma mère à Pithiviers.

Je ne compris pas pourquoi elle préférait aller chez sa mère plutôt que de nous revoir alors qu'elle avait dit maintes fois qu'elle voulait mettre de la distance entre elle et sa famille et surtout sa mère.

— Je vois que tu me tiens rigueur d'aller voir ma mère.

— Ben, oui ! Surtout après ce que tu m'as dit sur tes trente années de prison.

— Tu sais mon cœur, à chaque fois que j'étais en difficulté, ceux de ma famille ont toujours été là pour me ramasser à la petite cuillère. Les hommes de ma vie, ils n'étaient pas là. Alors jamais je ne les abandonnerai !

Je ne savais quoi répondre. J'avais envie de dire : « Quels drôles de types as-tu aimés pour qu'ils se comportent de la sorte ? » J'avais envie de dire que ce n'était pas mon genre de laisser tomber ma compagne dans la difficulté mais je me sentis tout à coup exclu de sa vie si bien que je ne répondis rien.

La journée se terminait. J'avais quelque chose en travers de la gorge, une sorte de vague à l'âme dont on ne sait pas très bien s'il console ou s'il fait souffrir.

— Au revoir mon cœur ! Ne vas pas vite sur la route et préviens moi de ton arrivée, j'ai peur tu sais !

— Au revoir Mary, au revoir mon amour !

Le « mon amour » avait eu du mal à passer entre mes lèvres et, dans mon cœur, ça ne sonnait pas très juste. J'étais sûr d'aimer Mary mais j'avais quelque chose en moi qui se refusait à le dire.

*

Deux semaines passèrent tant bien que mal. J'étais nerveux. Je pressentais que ce bel amour était en train de me filer entre les doigts malgré les mots doux que nous échangions par le Net.

«Bonjour mon cœur, je suis désolée mais tu sais, je suis en ce moment en plein questionnement jusqu'à parfois un peu de désarroi face à mes projets dans le temps. Autant si j'étais en couple cela serait l'affaire des deux, autant comme ce n'est pas le cas je me dois d'assumer seule des décisions que je ne devrais qu'à moi-même afin d'en porter l'entière responsabilité, c'est à dire ne surtout pas avoir l'occasion, en cas d'erreur, de l'attribuer à personne d'autre que moi! »

Elle reparlait encore de ça : de ne rien devoir à quiconque, comme si l'autre n'eut pas son propre jugement ni sa propre liberté, une liberté d'être

avec elle en pleine conscience. Ça m'énervait. Ça m'énervait d'autant plus que l'écran de l'ordi m'empêchait de communiquer facilement avec elle pour clarifier les choses et apaiser ses peurs.

Elle poursuivait : « Par le passé, j'ai toujours plongé dès que mon cœur me le faisait savoir dans des rêves de projets communs et sans attendre. J'ai toujours tout mis en œuvre pour me rendre totalement disponible, ne rien entraver, en prenant de la distance avec les miens. Comme si je tirais un trait sur tous ceux qui sont toujours là quelle que soit ma vie affective. Je prenais et profitais de mon entourage quand j'étais seule et quand j'étais en couple, je me consacrais à lui à trois cents pour cent jusqu'à la catastrophe où tout le monde récupérait une serpillière qui pleurait et qui était mal pendant des mois et des mois… »

J'avais envie de lui dire : « Mais je ne suis pas comme tu l'imagines. Je n'ai aucunement l'intention de te séparer de ta famille et je ne vois pas comment je pourrais te transformer en serpillière. C'est une chose qui ne peut se produire car je verrais ton malaise arriver et je ferais en sorte d'y porter remède. C'est ça l'amour, non ? ».

Elle continuait : « Bien sûr j'ai eu un élan vers toi que je n'ai pas caché ni minimisé, j'aurais peut-être dû me contrôler, être plus prudente mais je ne sais pas jouer et tu le sais. Aujourd'hui tu me fais peur, on ne se connaît pas. On a passé un week-end avec plein de monde et un week-end tous les deux.

Il y a plein de jolies choses mais il faut tout sentir sans occulter les différences. Je ne veux pas me casser la figure et j'ai l'impression que plus on va s'accorder du temps, plus tu vas aller vite et je ne veux pas qu'on se fasse du mal ni à l'un ni à l'autre, on ne le mérite pas. La soif d'être deux, la soif de l'autre, parfois aveugle et je n'ai jamais été aussi prudente car j'ai compris, enfin, les leçons. Et mon prochain couple sera à vie! Je veux le construire ainsi. Ne m'en veux pas, je suis très attachée à toi, pour peut-être trouver un « nous ». Sois patient, sinon la peur n'est pas prête de me quitter, surtout qu'en ce moment je pense à plein d'autres choses presque vitales pour moi, à mes animaux qui sont des êtres vivants et que je dois respecter. Je te fais plein de bisous doux, mon cœur. Même si tu me manques aussi, et même si on ne se voit pas, je pense beaucoup à toi. Mary. »

Je lui renvoyai un message qui disait tout ce que j'avais pensé en lisant le sien.

Une semaine passa encore. J'envoyai d'autres messages. Elle avait vu sa mère mais cette fois-ci, elle avait à faire à la Rochelle. Puis passa une autre semaine et encore une autre. Au boulot, entre deux clients, je consultais ma boite aux lettres. Aucun message de Mary. Ça sentait le brûlé. Je m'impatientais. J'envoyais message sur message. Aucune réponse. Puis un jour, une petite enveloppe fermée apparut en haut à gauche de l'écran avec l'adresse de Mary. Je cliquai dessus non sans une

certaine appréhension. C'était, soit un message d'amour qui nous engagerait plus avant, soit celui qui annoncerait notre rupture. J'avais des sueurs car, bien sûr, je m'attendais au pire.

« Bonsoir je suis désolée, Gilbert, mais je n'étais pas prête, je crois, à autant de rapidité de décision de vie, sûrement pas prête à rencontrer, à avoir un coup de cœur. Attendre, comprendre, savoir, mais pas prête à être sûre de NOUS aussi vite. Et l'enfermement, je ne suis pas d'accord pour le revivre sans savoir. On ne se connaît pas du tout, nos traits de caractère nous sont inconnus et j'ai décelé une impression de dureté envers beaucoup de choses qui pour moi ne sont pas établies autant que pour toi. Je suis, malgré mes certitudes, ma personnalité, quelqu'un qui aime l'insouciance, le rire, la vie, les autres, les folies. Sage sûrement pour une foule de choses par éducation et respect, mais lorsque je me sens bien, je n'y suis pas du tout. Il m'a fallu traîner mon ex-mari dans mes extravagances. Il aimait au début ! car pour lui cette fantaisie le changeait mais, en fait, il était incapable de la vivre et je n'étais pas là pour le réveiller constamment. Je crois qu'on ne se correspondait pas et il aurait fallu l'admettre. Je ne suis pas une fantaisie ! Et suis incanalisable ! Et tu me fais peur. Voilà! Aujourd'hui je ne fais plus de rencontre, je suis en train de finir de lire ton magnifique bouquin car j'ai envie de savoir. Je pense à changer beaucoup de choses dans ma vie car ce que j'avais

décidé n'est pas aussi en adéquation avec mes désirs. Ne m'en veux pas! Je ne veux pas qu'on se revoie car ta force de persuasion ne sera pas bénéfique. Je te fais un bisou. Mary. »

J'avais réussi à atteindre la fin de la journée sans m'effondrer devant les clients mais, une fois refermée sur moi la porte de ma maison, je courus me jeter sur le lit et la tête enfouie dans l'oreiller, je lâchai les eaux.

Heureusement qu'on était vendredi soir car deux jours pleins j'ai pleuré. J'ai pleuré de chagrin. J'ai pleuré d'incompréhension. Pourquoi m'a-t'elle fait ça ? Pourquoi m'a-t'elle confondu avec ses autres amours ? Bon Dieu, comme je la sentais proche de moi cette belle et grande femme ! Cette intimité amoureuse que je palpais, qui me semblait si prometteuse de lendemains denses et vivants, comment Mary avait-elle pu y renoncer ? Car elle n'avait jamais démenti l'amour qu'elle avait pour moi. Mais si ! Je savais. Je savais grâce à mon rêve de truie. Je savais que je n'y étais pour rien. Je savais que sa peur avait placé un fantôme entre elle et moi et qu'elle avait vu le fantôme au lieu de moi. Mais de savoir ne m'avait servi à rien. Entre les pleurs, je trépignais de rage. Je me disais que j'aurais pu faire quelque chose. J'aurais pu lui parler doucement, la rassurer. J'aurais pu l'aider à voir ce qui se tramait en elle à son insu et qui faisait échouer ses amours, et ses projets aussi car j'avais des doutes sur son projet. « J'aurais pu ! » hurlai-je

en envoyant valdinguer d'un coup de pied une chaussure de sport qui traînait dans la chambre. Mais non, je n'aurai pas pu, puisque je n'ai pas pu. L'idée de l'évidente impossibilité me calma.

*

J'étais tellement sûr de vivre une longue histoire avec Mary que j'avais enlevé mon annonce du site Internet de rencontres. Je la remis. Et pour me redonner confiance, je me dis qu'après cette histoire, j'allai en vivre une autre et qu'après tout, Mary était venue alors que je commençais ma quête. Je m'étais renseigné : la moyenne avant de rencontrer une vraie compagne, c'était un an, un an et demi. J'avais encore de la marge avant de me poser la question de ma capacité à rencontrer un amour durable.

Les soirées passées à converser à l'ordi, non pas le « chat » ou bavardage, je n'aime pas ça, mais les échanges de courriels et l'espoir suscité par une écriture soignée, un trait de caractère plaisant, une jolie photo, finirent par effacer mon chagrin. Je rencontrai quelques femmes plaisantes et parfois jolies mais aucune avec laquelle j'eusse envie de commencer une belle histoire. L'année passa ainsi.

Au moment des fêtes, j'eus envie de souhaiter un joyeux Noël à Mary. Je ne croyais pas obtenir de

réponse et puis : « Merci, Gilbert, tu es un amour. Mais ça j'en suis toujours persuadée! Je te souhaite aussi un joyeux Noël. Ce soir-là, quelque part dans le ciel, il y aura une étoile qui te dira toute ma tendresse et déposera sur ton oreiller un bisou doux rien que pour toi. » Je n'aimai pas cette réponse faussement poétique. Je répliquai : « Les baisers des étoiles sont un peu froids, tu ne trouves pas? Ce n'est rien en comparaison d'un doux baiser tendre et chaud d'une Mary dans mes bras. Un jour peut-être? quand tu seras guérie de ta peur d'un bonheur possible avec moi. Oui, je prends soin de moi. Je ne t'attends pas, Mary, bien que je sois amoureux de toi. J'ai repris ma quête sur Internet, tu sais ! Plein de bisous à toi, Mary chérie, et donne-moi de tes nouvelles. Comment avance ton projet, tes interrogations? Gilbert. »

Elle répondit aussitôt : « Tu as raison, ce n'était pas un bisou des étoiles, juste des jolis mots pour dire. Et merci pour les nouvelles, cela me fait plaisir. Les miennes n'avaient aucun intérêt et il est normal que je ne t'en aie pas parlé...»

Ah ! cette foutue manie de penser qu'elle ne peut m'intéresser que lorsqu'elle est au sommet de sa forme.

Elle poursuivait : « En fait, j'abandonne mon projet et cherche à vendre les lamas Tu sais, peu de choses a changé dans mon cœur et ma tête entre toi et moi, j'avais plutôt peur de tout cet affectif que j'adore. Mais trop vite, trop loin ! Alors le résultat :

trop peur encore de partir dans un chagrin fou! Je ne souhaitais pas trop te le dire, par respect pour tes sentiments! Et là c'est moi qui vais te faire un bisou tendre car, à cette heure, les étoiles dorment. Mary. »

J'écrivis aussitôt : « Et le chagrin fou, c'est moi qui l'ai eu. Je sais, Mary, que tu as peur d'un bonheur possible avec moi! Qu'est-ce que tu crains ? Que je te laisse tomber? Je suis resté des années et des années avec Corinne que je n'ai jamais réussi à aimer. Alors avec toi, que j'aime, ce serait parti pour cinquante ans. Et puis pour les gens que tu aimes, ta famille, tes amis, il n'est pas question pour moi de les laisser tomber. C'est possible de respecter toutes tes sensibilités ainsi que les miennes, tu sais ! Parler, s'apprivoiser, prendre son temps et respecter nos rythmes, apprendre à dire, dire ce qui est trop vite et trop loin pour toi. Faire la part des choses avant de s'engager. Même si ça prend du temps, ça doit pouvoir se faire, non? Bon! Je n'insiste pas. Je ne veux pas que tu te refermes parce que j'essaie de te persuader. Tu fais comme tu veux mon amour, mais si tu veux, même ne serait-ce que pour passer un moment de tendresse avec moi, fais-moi signe. Je respecterais le temps que tu désires me consacrer. Mais je ne t'attends pas. Je t'aime, Mary chérie! Gilbert. »

*

C'est l'attente de la fête qui me plaît. Et seulement ça. Fin décembre, la nuit arrive tôt. Elle est plus sombre et plus puissante au fur et à mesure que les jours s'avancent. L'atmosphère s'emplit de mystère. Le miel des choses s'immisce. Des pétillements joyeux viennent crever en surface, sans prévenir… Et paf ! Quand l'obscurité parvient à son comble, on ouvre la lumière. Les assiettes, les verres, plein de verres alignés selon la taille et les couverts de chaque côté de l'assiette, non, des trois assiettes empilées que chacun a devant soi, rutilent sur la nappe blanche. Fi donc de la bienheureuse obscurité qui couvait son mystère ! Puis les fumets des plats qu'on apporte et les cris, les blagues et les balourdises des uns et des autres ont vite fait de balayer le restant de magie...

J'avais fait un sapin de Noël dans ma maisonnette et quelques bougies éclairaient la pièce. Je m'apprêtais à passer seul cette nuit si douce à contempler le scintillement des ampoules colorées qui se reflétaient sur les guirlandes et les boules argentées quand je cédai à l'appel de la famille.

Le jour de l'an parti, je me réveillai dans la fade lumière de janvier, filant une nouvelle fois vers Exmes. Mary m'attendait. Elle avait désiré qu'on se revoie et je n'avais pas émis d'objection. Toutefois, alors que défilaient les arbres nus et les champs

poudrés à frimas, j'avais encore dans la bouche un goût de vide, une vieille nostalgie, sorte de gueule de bois de l'âme, que je traîne avec moi chaque année à la même époque et que l'idée de revoir Mary aurait pu chasser. J'étais content, mais l'enthousiasme n'y était pas. Notre histoire en avait pris un coup et je pensais qu'elle ne tenait plus qu'à un fil ; les chances qu'elle reprît étaient bien minces.

Les lamas étaient toujours là. Dans l'enclos, il y avait désormais un abri. Cette fois-ci Mary était seule.

— Bonjour mon cœur, dit-elle en me serrant dans ses bras. Je suis contente que tu sois là !

— Moi aussi, Mary ! Moi aussi ! Tu m'as manqué, tu sais ?

Et je la serrai, je l'embrassai : son grand corps chaud, ses lèvres charnues et son sourire éclatant. Nous nous regardâmes complices et son rire cascada dans la cuisine. Puis elle dit de sa voix qui s'enroue quand elle parle tout bas : « Tu veux un café ? »

Je voulais lui parler. Parler de nous, de ses peurs ; mais je cherchais aussi des réponses qui eussent calmé mon chagrin. Et plus tard dans la matinée, les choses se dirent.

— Tu as bien bossé avec tes fils pour monter l'abri !

— Non, ils ne sont pas venus, je l'ai monté seule.

— Tu aurais pu m'appeler. J'aurais voulu travailler avec toi.

— Je voulais pas que tu viennes. Mon projet est foutu, je cherche à vendre mes lamas. Ici c'est un trou mortel. Je veux pas faire supporter aux autres les conséquences de mes choix. D'ailleurs, j'étais si mal que j'ai vu personne pendant un mois. J'avais coupé le téléphone et un jour, j'ai vu arriver les gendarmes. C'est mes enfants qui les avaient envoyés. Ils voulaient savoir si je n'étais pas morte.

— Et à la Rochelle, ça c'est bien passé, qu'est-ce que tu faisais ?

— J'étais partie rejoindre un homme que j'ai connu sur Internet juste après toi.

Je reçus cette confidence comme une blessure. Elle était repartie dans de nouvelles amours alors que j'étais planté chez moi devant l'ordi à attendre de ses nouvelles ? Ca me faisait mal. Et pourtant, elle osait me le dire. Malgré ma douleur, j'aimais cette franchise, cette absence de dissimulation. Et pourtant, il y avait bien eu dissimulation, mais comment lui en tenir grief quand elle répondait à mes questions avec la plus grande honnêteté ? L'honnêteté de l'instant, bien-sûr !

— Je suis tombée sur un escroc ! Il m'a dit qu'il était propriétaire d'une boite de nuit. Il m'a fait miroiter des trucs vachement sympas. Et puis un jour, au téléphone, je suis tombée sur sa femme. On a parlé et elle m'a raconté que c'était un menteur, qu'il ne possédait rien, que c'était un type sans le

sou qui vivait à ses crochets et qu'elle venait de chasser de chez elle. On s'est vu avec sa femme. C'est devenue une copine. Ça lui a fait drôle, j'te le dis !

Je voulais savoir. Je pris mon courage à deux mains. C'était le moment.

— Et moi, Tit'amour, pourquoi tu m'as jeté ?

— T'es trop calme. J'aime la musique et toi, c'est le silence que tu aimes. J'aime le tourbillon et pas toi. Non, on abîmerait nos personnalités si on vivait ensemble. On est bien trop différents.

J'avais eu peur de raviver mon chagrin en la questionnant sur sa relation avec moi, mais je fus plutôt apaisé. Maintenant je savais.

J'avais apporté mon ordi portable et je travaillais un texte. Enfin, j'essayais. Mary était à son ordi, elle aussi. La pièce était dans la pénombre et son visage était éclairé par l'écran. Je la regardais. Je ne pouvais rien faire d'autre que de la regarder. Elle avait des demi lunettes reliées à son cou par une chaînette en plastique transparent. L'éclat bleuté des pages Internet se reflétait sur les verres et variait selon ce qu'elle tapait au clavier. On distinguait le tour brillant de ses lunettes et les pendentifs en or à ses oreilles, sa coiffure léonine. La lumière faible gomme les défauts et adoucit les traits. J'étais charmé par ce qui se dégageait d'elle. Elle avait belle allure, ma Mary ; elle paraissait beaucoup plus jeune ! J'étais fier d'être avec cette belle femme.

Le téléphone sonna. Elle pris le combiné et un silence se fit. Puis j'entendis dans sa bouche : « C'est pas mal cette idée d'aller en boîte ce soir ! Tu me rappelles si c'est OK ? » Puis nous continuâmes sur nos ordis. J'attendis qu'elle parlât de sa sortie du soir, qu'elle me demandât ce que j'en pensais. J'étais quand même là pour passer la soirée avec elle et je trouvais son attitude curieuse. Je ne dis rien mais ma blessure amoureuse venait de s'ouvrir à nouveau.

La nuit tomba. Ce fut l'heure du repas. Nous mangeâmes sans nous dire grand-chose. Il me semblait qu'elle n'était plus là pour moi et je souffrais en silence. Je me préparais à partir juste après le dîner lorsque le téléphone sonna de nouveau. Quand elle raccrocha, elle dit :

— Finalement, nous sortons pas. Ça t'aurait plu de venir avec nous ?

— Non ! Je m'apprêtais à partir.

Nous finîmes la soirée sans joie. Je voulais me secouer des humeurs maussades qui m'avaient envahi et j'espérais qu'elles partiraient dans le grand lit de Mary. J'essayai quand même de lui faire l'amour, mais le cœur n'y était plus. Au lieu de la tendresse et de l'élan amoureux, j'avais un vague à l'âme qui me donnait seulement l'envie de disparaître dans un trou de souris. Je ne dormis pas bien et Bébé Ça me passa quatre où cinq fois sur le corps avec son imperturbable ronronnement avant d'aller s'installer en rond au pied du lit.

Le lendemain je partis et, sur le trajet du retour, je sus que je ne reviendrai pas.

Plus tard, je voulus savoir ce qu'elle devenait. Elle avait vendu ses lamas à un prix dérisoire alors qu'elle les avait achetés fort cher, elle était au chômage, elle était venue habiter chez sa mère en attendant de retrouver du travail. Pour avoir voulu sortir de sa prison, comme elle disait, sans accepter l'aide de quiconque, elle y était retournée.

Son projet avait avorté et ses amours aussi. Ne voit-on pas là l'image de la Truie, mauvaise mère, dévorant sa progéniture ?

La dernière fois que nous échangeâmes sur le Net, son dernier mot fut. « Je ne te quitte pas. Seulement une vie ensemble m'est impossible. Tu es mon ami d'âme pour la vie ! N'OUBLIE JAMAIS ÇA !»

J'étais son ami d'âme pour la vie. Qu'est-ce que ça voulait donc dire, puisque je ne reçus plus aucune nouvelle malgré quelques tentatives pour retrouver sa trace ?

*

Deux ans passèrent. Je rencontrai beaucoup de femmes. J'aimais les recevoir chez-moi. C'était dans mon univers que j'aimais les rencontrer. Ma maisonnette était devenue une garçonnière. Et

pourtant, je n'avais jamais songé à vivre comme cela auparavant. Je trouvais des choses intéressantes chez chacune. J'aurais voulu trouver toutes ces choses chez une seule, mais ça n'arrivait pas. Bien des femmes prennent soin de ne pas fréquenter d'hommes mariés parce qu'elles craignent l'aventure sans lendemain. J'étais un homme libre et je n'avais pas mieux à leur offrir.

Le rêve de la truie, c'était moi qui l'avais fait. Etais-je donc affublé du même complexe que Mary ? J'avais repris l'écriture. J'avais mis de beaux personnages féminins en scène et mes manuscrits s'accumulaient sans que cela intéressât un éditeur. Je vendais toujours des tuiles. Je n'étais pas prêt de sortir de ma prison, moi non plus.

Chanter pour les vieux

Septembre touche à sa fin. L'idée de passer la mauvaise saison ici une fois de plus me déprime ! Et ça me fait le coup depuis pas mal d'années maintenant.

La maison ? Nous l'avons achetée en soixante-seize avec Martial. Enfin, nous avions acheté le premier étage : deux pièces qui donnent sur le parvis de l'église St Léonard, puis nous avons racheté le second, le rez-de-chaussée et le troisième mansardé au fur et à mesure du départ des habitants. Nous possédons tout le quarante-six place St Léonard depuis presque vingt ans, maintenant. Un portail donnant sur la place, masque un passage à travers le bâtiment, la voûte comme nous l'appelons, permettant d'accéder à une

minuscule cour intérieure. Sous la voûte et dans la courette, nous rangeons nos voitures. Heureusement que nous avons cette commodité-là ! parce que la place est exiguë et les rues sont très étroites et toutes encombrées de voitures. En toutes saisons. Alors pour se garer dans la rue ? Parlons-en des rues étroites ! Nous n'habitons pas vraiment le centre touristique de la ville, mais nous sommes quand même dans le vieux Honfleur. Les bâtisses sont en bois, étroites et hautes, les fenêtres aussi sont étroites et hautes, et aucun plancher n'est droit. Bien sûr, nous avons restauré et mis le confort, mais nous n'avons pas beaucoup de clarté. Nous n'avons le soleil qu'en été. Et encore ! Entre midi et deux. Et quand il y a du soleil ! Sinon, nous brûlons de l'électricité toute l'année. Une vieille maison en ville, ça nous avait plu comme ça plait aux touristes…

Faut voir comment les prix ont explosé par ici ! Sur le Vieux Bassin et dans les rues derrières, trois minuscules pièces l'une sur l'autre, c'est bas de plafond, c'est de guingois, avec un escalier si mal foutu qu'on est obligé de passer le moindre meuble par les fenêtres, on s'arrache ça au prix d'un pavillon neuf de sept pièces tout confort dans l'arrière-pays. Et puis c'est encore plus sombre qu'ici. Ce sont les Anglais qui achètent. Et ceux du Havre les plus nantis ; ils passent par le pont. C'est le pont de Normandie, mais on dit : « le Pont »…

Je suis contente quand même parce notre maison vaut une petite fortune, maintenant. Mais à quoi bon ! Je suis avec Martial et il ne veut pas partir. Il se trouve bien ici.

Martial ? J'ai du mal à en parler. Il est froid. Il ne me touche jamais. Nous couchons dans le même lit pourtant ! Je pourrais coucher dans un autre lit, dans une autre chambre. Je pourrais avoir mon appartement à moi dans ma propre maison et sortir sans jamais le voir ! Mais je ne sais pas pourquoi je ne le fais pas. Peur de me sentir seule, sans doute. Peur de ressentir plus de froid encore devant le grand désert de ma vie affective. Et de sombrer dans la mélancolie, sûrement !

Nous nous sommes mariés en soixante-quinze. C'était un copain de mon frère. Je me souviens de la première fois que je suis allé chez lui… enfin chez ses parents. La maison en briques rouge sombre à St Maclou. Une grille rouillée, une allée en gravier qui sépare deux carrés de pelouse jaunie. Pas un arbre, pas un buisson, pas une fleur. L'entrée : un perron blanc de deux marches couvert par une marquise éventail en verre armé, une porte avec un verre cathédrale derrière un châssis en fer forgé, un gros bouton en fonte au milieu de la porte. La sonnette sur le côté. Driiiing ! Derrière la vitre, nous vîmes arriver une forme ronde qui se dandinait, grise et bleue, avec des cheveux blancs. Sa mère, en tablier, ouvrit. Elle recula pour nous laisser entrer sans lever les pieds et ses chaussons

chuintèrent sur le carrelage noir et blanc du couloir. Elle fit un bec dans le vide à son fils et me tendit une petite main rêche et furtive. Je dis un bec parce que ça sonna sèchement ; c'est à peine si les joues se sont frottées. Au fond du couloir : la cuisine. Un homme en bleu de travail se tenait assis près de la cuisinière. Il tirait sur sa pipe. Martial l'embrassa sans qu'il se levât de sa chaise. Je serrai la main. Je ne sentis aucune joie, aucune curiosité, mais pas de méfiance ni rien qui me fût désobligeant non plus. Non. L'accueil était insipide. Mais la chose qui m'avait le plus frappée, c'était ses jouets : des grues, des camions et des voitures, beaucoup de voitures de pompiers, des wagons de train électrique. Il y en avait partout, sur toutes les étagères de la maison. On aurait dit que le temps de ces gens s'était arrêté quand Martial avait dix ans. Il était leur fils unique et ils avaient tout gardé. J'aurais du me méfier, à l'époque. Martial venait d'un milieu étriqué. Un milieu de vieux. Pourtant, sa mère n'était pas si vieille puisqu'elle vit toujours ! Parfois, nous lui rendons visite. Deux ou trois fois par an, c'est la corvée ! Sur les murs, le papier peint n'a pas changé, c'est le même depuis bien avant ma première visite. Il est seulement plus jaune près du plafond, un plafond devenu sombre presque noir, et plus gris ailleurs. Sur les étagères les jouets sont toujours là, un peu plus rouillés ; je ne sais même pas si elle les déplace pour passer le

chiffon. D'ailleurs passe-t-elle le chiffon? Je ne sais pas, je ne l'ai jamais vue faire.

Ah, comme j'aurais dû me méfier ! J'avais trouvé amusant de voir quel petit garçon il avait été parmi tous ses jouets mais je n'avais pas fait attention à la manière d'être sans joie de ses parents. Et Martial, il était pareil ! Sans joie. Il était passionné quand même. C'est difficile à dire. Il aimait les courses de voitures mais il n'y allait pas. Il se contentait de les regarder à la télévision. Quand je le lui faisais remarquer, il me disait qu'il n'avait pas de copain pour venir avec lui. Et moi, il n'en était pas question. Je détestais les courses automobiles. J'avais horreur de rester plantée toute une journée à regarder des machines passer à toute vitesse en faisant du bruit. Il avait commencé une collection de petites autos dans le salon, mais je ne voulais pas de ça chez moi. Alors, il s'était rabattu sur sa voiture. Il l'avait décorée avec tout un tas d'accessoires, des chromes, des autocollants ; il voulait faire passer sa banale R5 pour un bolide de compétition. Quand je lui en parlais, il me disait toujours que ce n'était pas pour faire « compétition », mais que c'était pour l'embellir. Je ne le croyais pas. Ça faisait plouc et rien d'autre ! Il avait même monté un Klaxon italien qui jouait « O sole mio ». Il était hors de question qu'il klaxonnât dans le quartier, je ne voulais pas me faire remarquer. Ah, faut voir comme il l'astiquait, sa bagnole !

Aujourd'hui, il ne s'intéresse plus aux voitures. Il ne s'intéresse pas plus à moi pour autant ! Quand il rentre du travail le soir, il se cale dans son fauteuil et allume la télé en attendant que je lui serve à manger... Mais, depuis un mois ça ne marche plus comme ça. J'ai arrêté de le servir.

Dire que, pendant des années, je lui ai apporté son repas sur la table de salon devant la télé ! Et moi, comme je n'aime pas trop les trucs qui passent aux heures des repas, je mangeais seule au bout de la table de la salle. Maintenant, c'est fini. Je prépare toujours à manger pour deux, puisque je le fais pour moi — alors faire pour un ou pour deux, c'est pareil — mais il va se servir. Et pour la lessive, je fais une tournée de blanc ou de couleur sans séparer son linge du mien, mais je ne le lui repasse pas. Il se débrouille, le « môssieur » !

Je ne sais pas pourquoi, mais ça a été dur de ne plus le servir. Je n'étais pas habituée. Je croyais que plus je lui ferais plaisir, plus il s'intéresserait à moi. C'est comme ça que j'ai vu faire ma mère avec mon père et mon frère. Bon ! Ma mère ne travaillait pas. Mais tout de même, mon père était heureux de rentrer chez lui le soir dans une maison propre et accueillante. Il le lui disait et ça lui faisait plaisir. Elle se sentait aimée. Mon frère aussi, il faisait des compliments à ma mère quand il sortait le soir au bal avec une belle chemise fraîchement repassée.

J'ai mis longtemps à comprendre que je n'obtiendrais rien de Martial. C'est ma copine

Céline qui m'a ouvert les yeux. Elle s'y connaît en hommes. Elle en est à son troisième.

*

— Merci, Xantiana ! Vous avez fourni un excellent travail pour notre implantation aux Etats-Unis. Et pour vous récompenser, j'ai l'intention de doubler votre prime de fin d'année. Vous le méritez !

— Mais… Monsieur Flournoy ! Euh !... Je voulais dire… Euh… Merci !... Merci bien !…

Je raccroche le téléphone. Je suis confuse. Je ne sais jamais comment me comporter quand on me fait des compliments. Je trouve ça bête… de faire des compliments.

Mais lui au moins, il est content. Monsieur Flournoy, c'est mon patron. Il prend la peine de me téléphoner chez moi pour me dire tout ça ? Il est adorable ! C'est un homme galant. Et puis il est toujours très bien habillé.

Xantiana, c'est mon prénom. Ce n'est pas courant par ici. Ça veut dire « Jacqueline » en basque. Personne n'est basque dans la famille mais, l'été avant ma naissance, mes parents allèrent en vacances au Pays Basque. C'est là qu'ils entendirent parler de Xantiana. Ma mère était

enceinte et le prénom lui plut. Pour mon frère, ce fut l'Italie deux ans auparavant. Il s'appelle Silvio.

J'adore mon frère. C'est l'homme que j'aime le plus dans ma vie. Ah, si j'avais pu rencontrer un homme comme lui ! Il est grand, blond avec des yeux bleus tout comme moi. Mais il est resté mince, lui ! Moi, ce n'est pas le cas. Je n'ose me regarder dans le miroir.

Je me souviens quand nous partions en vacances avec nos parents, nous allions toujours en camping. C'était bien. Nous étions heureux d'arriver à la fin de l'année scolaire pour voir notre père sortir le matériel de la cave et suspendre les toiles de tente orange aux cordes à linge pour les vérifier avant de les replier. Je me souviens de l'odeur qui les imprégnait. Elle nous mettait en joie et je la sens encore, rien que d'y penser. Ça sentait la liberté !... Ah, la bonne odeur lourde de coton un peu humide ! Quand nous pénétrions sous la tente le soir pour aller dormir, nous la sentions. C'était l'odeur des vacances.

Je me souviens de notre séjour en Vendée dans un camping sous les pins derrière les dunes qui nous protégeaient de la mer, je dormais avec mon frère dans une petite canadienne à côté de la grande tente des parents. Un soir, alors qu'ils étaient partis faire leur tour habituel au bord de l'eau pour se détendre avant d'aller dormir, Silvio me prit la main et me fit toucher son sexe. Il était raide et dur. Pourtant, comme la peau était douce ! Et comme

elle roulait sous les doigts ! Ça m'avait fait drôle. J'aimais mon frère, j'aimais être avec lui. Il faisait des choses que je ne connaissais pas et il me montrait. J'apprenais beaucoup avec lui. Et comme j'étais câline, je lui faisais souvent des câlins. D'ailleurs, quand nous étions ensemble sous la tente, jamais nous ne nous endormions sans nous faire un câlin. Et ce jour-là, le câlin du soir avait commencé d'une drôle de manière. Pour être plus à l'aise, nous avions ouvert nos sacs de couchage et enlevé nos pyjamas, ce que nous n'avions jamais fait auparavant. Nous nous étions collés l'un contre l'autre. Avec le soleil de l'été, sa peau s'adoucissait de jour en jour, elle devenait savonneuse. Il brunissait comme un bon pain et j'aimais respirer sa peau soyeuse. Il sentait bon le sel et la mer, mon frère ! Il m'avait caressé tout le corps, tout doucement, en prenant son temps. Il m'avait touché la poitrine et ça m'avait fait des choses. J'étais excitée mais je ne bougeais pas. Nous ne disions rien. Nous ne faisions pas de bruit et tandis qu'il me touchait, tandis que je le touchais moi aussi, je tendais l'oreille pour percevoir le moindre bruit qui eût annoncé le retour des parents. Il ne fallait pas qu'ils nous entendissent. S'ils nous découvraient en train de nous tripoter, c'était la fin des haricots. La honte. Nous n'osions pas l'imaginer.

Chaque soir, nous allions nous coucher sans faire d'histoire, plutôt pressés de découvrir de nouvelles sensations. Mais un soir que je faisais

rouler la peau de son sexe un peu trop rapidement, il fut pris de soubresauts et se fourra vite la veste du pyjama dans la bouche pour ne pas hurler. Je reçus sur le ventre quelque chose de chaud. Je savais ce que c'était car il m'avait déjà tout expliqué. Il fallait faire disparaître ça sans faire de tache. C'était un coup à nous faire prendre par les parents. Aussi, nous ne pouvions pas continuer sous la tente, c'était trop risqué. Le lendemain, quand nous prîmes le chemin de la mer avec nos serviettes, au lieu de nous rendre à la plage, nous allâmes nous cacher dans les fourrés derrière les dunes où personne n'allait. Par la suite, nous y vînmes chaque fois que nous le pûmes. C'était notre lieu secret où nous découvrions les feux du désir. C'était excitant ! J'aimais toucher mon frère, j'aimais sentir tout l'homme en saisissant son sexe. J'aimais sentir son halètement, son corps qui se tendait comme un arc puissant sous mes caresses. Puis ses rugissements graves. Qu'il était beau mon frère ! J'aimais ses caresses sur mon sexe et ses doigts dedans qui faisaient que je ne savais plus où j'étais. Je me transformais en fontaine. Bon Dieu que c'était bon ! Jamais un homme ne m'a fait jouir comme ça depuis ! Mais un jour Silvio voulut me pénétrer ; je me glaçai d'un coup et je fus debout sur mes jambes en un clin d'œil. Il y avait quelque chose en moi qui disait qu'on pouvait tout faire sauf ça. Il ne fallait pas. Je n'avais pas su dire pourquoi, mais il

ne fallait pas. Silvio comprît très bien et il n'en fût jamais plus question.

Annie, sa femme, elle a bien de la chance. Un gars doux, gentil, prévenant et sensuel comme lui, j'aurais bien voulu en rencontrer un, moi ! Il a eu deux enfants avec elle. Des garçons. Moi, je n'ai rien eu. Je ne sais pas pourquoi. Avec Martial, il ne se passait pas grand-chose. Il se mettait sur moi, il faisait son affaire et c'est tout. Je ne ressentais rien. Il ne voulait pas souvent et puis il ne voulut plus. Le temps de faire des enfants passa.

J'en ai souffert longtemps, puis je m'y suis faite. J'ai eu les enfants de mon frère que j'ai souvent gardés quand Annie et lui allaient au théâtre ou au cinéma ensemble. Puis j'ai ceux de Céline, ma copine ; elle en a beaucoup avec sa famille recomposée. Parfois, ils sont sept enfants autour de la table. Quand ils sont là, elle me prévient, j'arrive avec une brassée de cadeaux, des petites attentions pour chacun, et je les embrasse, je les embrasse. Hummm ! Ils m'appellent Tatie Gentiane. Parfois c'est Tatie Shanti. Shanti, c'est la paix en Hindi. Ou bien Tatie Gentille. J'aime bien.

C'est vrai que j'ai travaillé dur sur le dossier américain. J'ai fait pas mal d'heures supplémentaires. Je ne compte pas les samedis parfois les dimanches et les retours à la maison à minuit passé. De toute façon, à la maison personne

ne m'attend. Surtout pas Martial. Alors autant rester à travailler.

J'ai connu monsieur Flournoy quand il venait de racheter Honfleur Nautique, un chantier de réparation de bateaux de plaisance. Il avait besoin d'une secrétaire comptable. Je suis entré à son service, j'avais dix-sept ans. C'était mon premier emploi. Depuis, faut voir quel chemin nous avons fait ensemble! A présent je suis la directrice financière de Gerris SA, le numéro deux de la petite holding qu'il a créé par la suite pour diriger les filiales : Honfleur Nautique, Gerris Multicoques et, depuis peu, Gerris of America. Avant, j'étais le numéro trois, mais le fils Flournoy a préféré monter sa propre entreprise plutôt que de continuer avec son père.

Au début, il n'y avait qu'Honfleur Nautique. Nous étions six employés : un diéséliste, deux stratifieurs, un gréeur, un charpentier de marine et moi. Maintenant, il y a douze personnes qui travaillent et le chantier occupe une bonne partie du bassin Carnot. Bientôt, nous aurons tout le bassin. Nous sommes en pourparler avec la municipalité pour le faire aménager en marina et en obtenir la gestion. Et puis il y a le projet de recreusement du bassin du Centre sur lequel nous nous sommes aussi positionnés.

Gerris Multicoques est une idée de monsieur Flournoy. Il a profité du formidable développement de la plaisance. Dès le début, il avait tenu à faire un

peu de construction de voiliers à l'unité en polyester stratifié. Puis, quand la mode des catamarans et arrivée, il s'est lancé. Le chantier de construction est au Poudreux. La gamme, c'est le Gerris 38 et le Gerris 42. Nous sortons un bateau tous les deux mois. Et puis, la cerise sur le gâteau, c'est le trimaran de course « Gerris Côte Normande » qui a fini deuxième dans la Route du Café, Le Havre Carthagène. Son skipper, Marc Bertillon, c'est un gars du pays. Qu'il est beau, Marc ! Et puis, la mer et le soleil… Hum, quel joli teint bronzé il a toute l'année !

Je me souviens quand nous avons mis le bateau à l'eau, il est parti sur son ber roulant jusqu'au quai en Seine tiré par un tracteur. Le trajet n'est pas long. Deux cent mètres. On avait fermé la route à la circulation et les employés des autres entreprises avaient cessé le travail pour le voir passer. On aurait dit une immense araignée d'eau rouge qui avançait lentement. Les gens applaudissaient. Une grue le prit et le déposa délicatement sur l'eau. La construction soignée d'un tel navire ne peut laisser planer de doute sur sa flottabilité. Et pourtant, je ne sais pas pourquoi, mais quand l'élingue se relâcha et qu'on pût voir le bateau flotter, tout le monde poussa un soupir de soulagement. Ensuite nous le mâtâmes et le gréâmes. Quand il fut prêt, nous l'emmenâmes dans l'avant-port. Et ce fut la fête. Nous avions hissé le grand pavois. Le maire était là, le président du conseil général était là, le président

de la chambre de commerce du Havre et les responsables des autres entreprises qui avaient financé le projet étaient là, ainsi que la presse et les radios. Monsieur Flournoy avait voulu que je sois la marraine du bateau parce que c'est moi qui avais trouvé « Gerris », le nom de la société, et par conséquent celui du trimaran. Gerris lacustris, c'est le nom scientifique de l'araignée d'eau. J'avais trouvé que les catamarans et plus encore les trimarans sont tellement fins et légers qu'ils ressemblent à des araignées d'eau. Pour le baptême, j'avais acheté un tailleur en tweed rose et une paire d'escarpins plats ; il ne faut pas de chaussures à talons sur un bateau à cause des marques qu'elles peuvent laisser dans le gel-coat. On avait mis une ancre à l'avant pour que je puisse briser dessus la bouteille de Champagne ; d'habitude, il n'y a pas d'ancre à poste sur un voilier de course, on n'en a pas besoin, il ne va que dans les marinas ou dans les ports où l'on se contente de l'amarrer. J'étais fière, j'avais réussi du premier coup. Ensuite, ce fut la réception aux Greniers à sel. Et le bal. Marc dansa avec moi. J'étais aux anges. Puis je le vis embrasser une jeune femme blonde que je ne connaissais pas et mon cœur se serra. Marc a treize ans de moins que moi. Mais bon ! De toute façon, je ne me faisais pas d'illusion, je ne pensais pas à lui comme compagnon, mais je fus surprise par la force de mon émotion.

J'aime bien mon travail. Je suis responsable d'une équipe de quatre personnes. Ensemble, nous gérons la holding et le financement du trimaran. Monsieur Flournoy s'occupe de la partie commerciale et technique, et moi je m'occupe des contrats avec les clients, des achats, des problèmes d'expédition et de l'équilibre financier. Comme la majeure partie de nos clients sont des américains, j'ai dû apprendre l'anglais pour traiter avec eux ainsi qu'avec nos concessionnaires,. Je suis allée suivre des cours du soir avec une prof du lycée Albert Sorel et mon patron y allait aussi. Il y a douze ans, je ne connaissais rien à anglais, monsieur Flournoy un peu puisqu'il a son bac. Eh bien, j'ai appris très vite ! Ca me plaisait. Maintenant, avec l'habitude, je parle mieux que lui.

Cette année, je suis allée six fois aux Etats-Unis pour le travail, à Mattapoisett, une petite ville du Massachusetts. Monsieur Flournoy a l'intention d'y faire fabriquer les catamarans destinés au marché américain qui est en pleine expansion. Cette aventure a commencé il y a plusieurs années avec un chantier naval, Mattapoisett Boatyard limited. C'était notre concessionnaire et Gerris SA rachetait des parts de cette société dans le but de devenir actionnaire majoritaire. Et l'année dernière, nous avons pris le contrôle de M.B.Y. ltd qui est devenue Gerris of America. Je suis donc allée sur place pour régler avec les avocats ce changement de propriété et j'y suis retournée ensuite pour mettre au point le

financement de l'extension du chantier afin d'y produire nos catamarans.

Mattapoisett est tout près du Cape Cod et j'ai pu visiter. C'est une belle région mais qu'est-ce que c'est rupin ! Maisons en bois colorées, bien peintes, petites clôtures basses, pelouses sans un brin d'herbe qui dépasse, yachts rutilants et bien rangés, bien gardés dans des marinas privées. Rien a voir avec Honfleur. Mais parfois, j'ai peur que ma ville devienne comme cette riviera américaine. Ce qui sauve, là-bas, c'est le littoral, cette frange sauvage qui n'appartient qu'à l'océan et au vent, et que l'homme ne sait pas encore dompter. Heureusement, il y a encore des dunes échevelées, des plages de sable blond et de vieux phares bas avec la lanterne juchée sur une courte tour métallique pour tenir l'âme du pays hors de l'étouffant conformisme américain. Et puis il y a le ciel... Ah, ce ciel lumineux ! Et cette étrange impression quand on est tourné vers l'est, vers l'Europe, là d'où l'on vient ! Je veux parler des Américains qui viennent d'Europe. Mais, lors de ma première visite, j'étais trop agacée par ce côté bien rangé pour me laisser toucher. Ce n'est qu'à mon deuxième séjour que j'ai pu aller au-delà de ma première impression et percevoir derrière les façades ripolinées, le monde des chasseurs de baleines, des capitaines courageux qui bâtirent ces coquettes maisons de bois comme sur Nantucket ou Martha's vineyard. Ensuite, je fus si bien conquise

par l'âme du pays qu'à la fin de mon troisième séjour, quand je me promenais sur l'île de Martha's vineyard, je parvenais presque à ressentir la présence des indiens Wampanoag qui peuplaient l'endroit quand arrivèrent les premiers immigrants. C'étaient de fameux chasseurs. Ce sont eux qui apprirent aux blancs comment chasser la baleine. Par la suite, ils embarquèrent sur leurs bateaux ; on se les disputait pour avoir les meilleurs barreurs et les meilleurs harponneurs du monde. Quand je flânais le soir sur les quais des petits ports, après une rude journée de travail, je repensais à cette époque, je repensais à Melville, à Moby Dick qui m'a tant plu quand j'étais gosse.

Là-bas, j'ai vu Newport où l'on construit les plus beaux bateaux en bois dans la plus pure tradition maritime américaine. Quand j'ai visité les chantiers, je me suis enivrée de l'odeur de l'étoupe, du coaltar et de celle des bois fraîchement rabotés.

Oui, j'ai travaillé dur sur ce dossier. Ce n'était pas évident. Les Américains nous ont vus arriver d'un mauvais œil. Ça leur a fait à peu près la même impression que nous, si nous voyions des chinois s'installer à St Malo pour y construire des jonques. Nous avons eu beaucoup de difficultés mais monsieur Flournoy tenait à s'installer en Nouvelle Angleterre malgré la cherté du foncier et le prix exorbitant des sociétés. Au début, j'ai eu peur, mais il m'a fait sentir combien les Américains étaient

intéressés par nos bateaux. Ils n'ont pas vraiment d'équivalent chez eux. En mars prochain, le premier Gerris 42 sortira du chantier de Mattapoisett et j'y serai pour fêter l'événement.

*

Sans l'aide de Céline, je ne crois pas que j'aurais osé. Mais ça y est, c'est fait ! J'ai fait repeindre le deuxième étage et j'y ai pris mes appartements. J'ai ma chambre à moi toute seule, j'ai un coin cuisine et un bureau. Martial, je ne m'en occupe plus, il se fait à manger. J'ai acheté un ordinateur. Comme ça je peux parfois rester à la maison pour travailler, surtout avec Mattapoisett. En fait, je suis surprise par la facilité avec laquelle j'entreprends de changer ma vie. Martial ne bouge pas d'un poil. Dire que j'avais peur de lui ! Céline m'avait déjà dit qu'il ne bougerait pas. Elle a réussi à me convaincre. Il ne s'en ira que si je demande le divorce. Même si je prends un amant sans me cacher, il ne bougera pas, m'a t'elle dit. Enfin, c'est envers moi qu'il ne bouge pas, sinon, il a repris sa collection de petites voitures et il va même jusqu'à collectionner les revues qui parlent de petites voitures.

J'ai déjà eu un amant. Il y a pas mal d'années de cela ! C'était un représentant d'une fabrique d'accastillage. Il venait quelques fois au chantier et c'est à lui que je passais commande. Jean-Pierre, il s'appelait ! J'étais folle de lui. Nous ne nous voyions pas souvent, mais à chaque fois qu'il venait en Normandie, je m'arrangeais pour passer une nuit ou deux avec lui. C'était facile car je faisais souvent des déplacements pour mon travail. Alors, quand Jean-Pierre venait, j'étais en déplacement. Nous allions loin d'Honfleur pour ne pas risquer d'être reconnus. Je l'aimais. Il savait bien me prendre. J'aimais me lover contre lui. Mais je n'aimais pas ces hôtels, ces chambres anonymes qui abritaient notre amour. Il me parlait de lui, de sa famille. Il me montrait des photos de ses enfants. Je suivais leur développement, les problèmes qu'ils rencontraient à l'école, leurs petits soucis d'enfant. J'avais fini par bien connaître Johanna et Aymeric. Je les voyais grandir de loin ; c'étaient un peu mes enfants. Mais je ne voulais pas qu'il divorçât pour moi parce que l'idée de briser une famille m'était insupportable. Notre histoire dura presque dix ans. Johanna venait d'avoir ses quinze ans quand sa mère quitta le domicile familial dans le Nord pour s'en aller avec son amant, et elle n'allait pas bien du tout. Il avait donc fallu qu'il assure une présence auprès d'elle et d'Aymeric. Je lui téléphonais parfois. Entre temps, il avait monté en grade et ne s'occupait plus du secteur Normandie-Bretagne. Un

jour, il m'apprit qu'il avait une nouvelle femme. Il l'avait rencontrée par annonce et s'était marié avec elle, là-bas dans le Nord, après avoir divorcé de sa première femme. J'en fus attristée pour longtemps. Depuis, je n'ai plus connu d'homme.

En songeant à cette histoire, ma seule histoire d'amour, je me rends compte que j'avais oublié de penser à moi. Céline me dit souvent que je ne pense pas assez à moi. Je fais toujours passer les autres avant moi… Bah, Jean-Pierre s'est lassé ! Je m'aperçois que durant nos dix ans de rencontres sporadiques, je ne suis jamais partie en vacances avec lui. Peur de gêner. Peur de le décevoir, peut-être ? Peur de faire du mal à Martial. Et me voilà sur le seuil de mes cinquante ans avec un très bon salaire, un compte en banque plein à craquer, des livrets de caisse d'épargne qui débordent, des actions dans Gerris SA qui rapportent. Moi qui, par habitude, ne dépense rien ou si peu... Et monsieur Flournoy qui veut m'en donner encore ! Il faut du temps pour dépenser de l'argent. Du temps, je pourrais en avoir, mais pour quoi faire ? Il n'y a pas que le temps et l'argent qui comptent ; il faut aussi un projet de vie ! Mais avec qui ? Bon, j'ai quand même acheté un coupé Mégane avec air conditionné et une belle chaîne Hi Fi incorporée. Mais ça ne comble pas mon manque. Je m'en fous de la voiture. Je ne m'en sers que pour mon travail. Et encore !

Rien n'est loin à Honfleur, c'est une petite ville et parfois je choisis d'aller au travail à pied qu'il pleuve ou qu'il fasse froid comme aujourd'hui. Ainsi je peux rêver et chantonner en marchant. Je fais toujours un détour par le Vieux Bassin. Ce matin, il fait encore nuit et l'eau est un miroir. Les lumières et les maisons en encorbellement du quai Sainte Catherine se reflètent dedans, exacte réplique inversée ; l'ensemble forme un tableau abstrait flottant dans le vide. J'emprunte le quai Saint Etienne. A sept heures trente, il est désert. Les enseignes éclairées, joliment peintes au fronton des boutiques, renvoient un flot de lumière qui ruisselle sur le pavé et disparaît dans l'ombre noire du quai sur le bassin. Aucun touriste à cette heure. Je marche d'un bon pas, le col en fourrure de mon manteau relevé. Personne sur le quai ; il ne faut pas espérer voir grand monde non plus dans la matinée. On est en Décembre. Avec la mauvaise saison, les cafés prolixes se sont rétractés et leurs terrasses ne montrent plus que des chaises et des tables en piles tenues aux descentes des gouttières par une chaîne cadenassée. Le cheval de bois qui marque l'atelier d'art n'est pas encore sorti. Ceux du carrousel au coin du bassin, dont on pourrait croire qu'il est issu, ne reviendront qu'à Pâques et avec eux les petits émerveillés que les mamans émues regarderont tourner. A la place, il y a des cabanes de Noël. Elles ouvriront plus tard, vers neuf heures, quand un léger voile flottera au-dessus des eaux. C'est

féerique mais je ne serai pas là pour le voir. C'est seulement le samedi ou le dimanche quand je vais chercher le pain qu'il m'est permis de rêver dans la brume du bassin. Pour un peu on entendrait gémir des revenants, on verrait le spectre des marins péris en mer. Sinon rien de tout ça en semaine, c'est trop tôt, il faut attendre que les jours rallongent.

Le Gerris 38 est amarré là-bas de l'autre côté face à La Trinquette, une crêperie. C'est le bateau de monsieur Flournoy, ou plutôt celui de Gerris SA. Il sert à emmener les clients pour des essais en mer. Parfois nous le louons.

Un camion tourne au coin, emprunte le quai Ste Catherine, passe La Trinquette et pile devant le Perroquet Vert. La portière claque. Une ridelle s'abat. Tintement du fût qu'un gars descend et fait rouler sur la chaussée. Devant la Lieutenance, un immense sapin blanc érigé pour Noël fait songer à la banquise…

La banquise dans le Vieux Bassin. Je pars dans un rêve. J'aime bien. Quelques fois je me dis que j'aimerais bien savoir dessiner pour exprimer ce que je vois dans ma tête. Ou écrire un poème ou une chanson…

Le blizzard a blanchi le grand sapin et serre Honfleur dans un écrin de glace. Les maisons sont couvertes de draperies blanches et translucides fondues de nuances vert-de-gris, coulures de bougies qui pendent depuis les toits jusque dans la rue et vont en s'étalant pour pendre à nouveau au

bord du quai. Des rosaces aux carreaux des fenêtres. Une moufle essuie un carreau, le nez rouge derrière fait de la buée. Les haubans et les bastingages arment des tubes de glace. Des phoques aux grands yeux doux se prélassent au milieu du bassin, tandis qu'un brasero dans un demi tonneau grille des marrons dans une poêle percée. A côté, une vieille frappe dans ses mains boursouflées et danse d'un pied sur l'autre en criant d'une voix forte et cassée : « Chauds les marrons ! Chauds ! »…

Puis, je tourne au coin de l'hôtel de ville…

Une aurore boréale, drapeau irisé, flotte verte dans la nuit. Je la suis, file par-dessus l'océan… Mattapoisset. Les marinas gèlent au cœur de l'hiver. Les bateaux sont tirés au sec. Aux wharfs pendent draperies, les mêmes qu'ici, et pics de glace au-dessus de flaques vitreuses. Pas de vraie banquise à Mattapoisett. Il faut aller plus haut. En remontant, il y a la Nouvelle Ecosse, la baie de Fundy et ses marées géantes. Puis le St Laurent. Lui, il est pris par les glaces tout l'hiver !... Casser la glace et pêcher au trou à l'intérieur d'une cabane…

Je ne sais pas pourquoi, j'ai ce rêve boréal, arctique même. Peut-être ai-je une origine lapone et mes ancêtres sont-ils venus en Neustrie avec les Vikings ? Mais plus sûrement, c'est à cause de la diminution des jours, de la proximité de Noël, du Père Noël et de ses rennes.

Je traverse la rue et gagne l'avant-port. Vide ou presque. Les pêcheurs sont à la coquille. La Jolie-France a pris ses quartiers d'hiver : finies les promenades en mer, la baraque qui délivre les billets est close, faudra attendre les beaux jours. Ensuite c'est le bassin de l'Est : un grand trou noir avec quelques traits de lumière qui se tordent ; des odeurs de vase, de poisson, de fond de caisse, de cambouis ou d'huile de vidange, intimement mêlées. Je poursuis mon rêve. Moins arctique cette fois-ci…

De l'autre côté du Canada, Vancouver. Un quartier calme au petit matin avant le passage des éboueurs. Un raton laveur masqué, furtif, grimpe sur le bord de la poubelle, repousse le couvercle et la fait basculer à grand bruit. Puis c'est la forêt pluviale au bord de la ville. La ville au bord de la mer. La forêt au bord de la mer. L'île de Vancouver couverte de sapins et de cèdres. Une maison flottante. Des laminaires immenses ondulent dans la mer. Les octopus ondulent dans les laminaires. Ah, la Colombie Britannique et ses brouillards, les ours, les trappeurs, les grands cèdres, les « log houses », les totems ! Et les Athapascans ? Des quantités de petits peuples disséminés… Mettre l'oreille sur un tronc et entendre une martre se faufiler entre les branches… Je respire la moiteur du Pacifique Nord. Je plonge dans l'eau verte, peins les laminaires et les octopus puis me sèche au soleil comme une loutre sur un étoc…

Le bassin Carnot. Mêmes odeurs rances et lumières pâles et tremblantes sur le noir des eaux. Puis un vieux crevettier à voile classé monument historique avec sur le pont, un coffre allongé en fenêtre gothique, sorte de cercueil percé de mille trous dont les flancs se rejoignent en une étrave droite. C'est un vivier à bateau qu'on traîne derrière entre deux eaux. Puis Honfleur Nautique. C'est là qu'était mon bureau avant d'être au Poudreux. Parfois, s'il y a du monde, j'entre pour dire bonjour. Dans la journée, j'y vais pour vérifier les comptes. Plus loin, les entrepôts ; ils m'ont toujours semblé vides. Et de l'autre côté, le bassin de chasse et le marais, les friches…

Je repense à Céline, à ce qu'elle me disait : « Tu ne penses pas assez à toi ! » C'est vrai, je ne pense pas assez à moi. Je ne fais plus rien pour moi. Ce manteau de cuir avec la fourrure à l'intérieur, je l'ai payé cher. Eh bien, je n'ai même pas été heureuse de l'acheter !

J'arrive au chantier. Je les entends. Les gars sont déjà là à poncer les coques. J'ouvre la porte du bureau, j'ouvre la lumière. Vancouver et la banquise du Vieux Bassin s'estompent et disparaissent. J'aime aller à pied dans la nuit enveloppée dans les replis de l'obscurité épaisse et caressante. Céline dit que je ne devrais pas, dans le coin des entrepôts il pourrait m'arriver quelque chose.

Du rêve apaisant tout au long de la route, il ne me reste que Mattapoisett : un gros dossier posé sur mon bureau. J'en ai pour toute la journée.

*

— Je te comprends pas, Xantie ! Tu es pleine de fric. Tu te ballades en Amérique, tu vas dans les cocktails, tu fais des voyages d'affaires et tu es toujours avec ce type minable, ce Martial qui range les caddies chez Leclerc ? C'est dingue ça !

— Mais tu sais, Martial n'a pas eu la même chance que moi ! Je ne serais pas devenue directrice financière si j'étais entrée dans la Poste ou bien dans un supermarché. Et puis il ne range pas les caddies, il est magasinier !

— C'est pas de ça que je te parle ! C'est de toi. De ta solitude. De cette solitude qui te fait crever à cause de Martial.

Avec Céline, nous nous voyons souvent. Notre lieu de papotage, c'est l'Albatros. Moi, je prends toujours un crème. Elle, c'est un jus de tomate. Quand on peut, on se met près de la fenêtre pour avoir vue sur le bassin.

Elle est directe, Céline. Elle me parle crûment, elle me secoue mais je l'aime bien. Elle est généreuse. Et quand je lui avais demandé pourquoi

elle faisait tout çà pour moi, elle m'avait répondu : « Je n'aime pas le gâchis de vie ! »

— Mais je commence à me prendre en main, j'ai mes appartements maintenant !

— Oui, c'était un début, un acte à faire pour te libérer de ta culpabilité vis-à-vis de Martial, mais ça fait plus de six mois maintenant que tu les as, tes appartements. Et comment vas-tu faire pour faire venir un mec dans tes… « zappartements », justement ? Hein, comment comptes-tu t'y prendre ? Comment il va réagir, le gars, quand vous croiserez Martial dans l'escalier et qu'il te demandera de ne pas oublier de rapporter le pain ?

— J'en suis pas encore là, Céline ! J'ai pas encore de copain.

— Et Internet alors ?

— Je discute avec un gars de Nice, j'ai vu sa photo, il est plutôt mignon. Un peu court sur pattes, mais bon… Tu sais, Céline, des gars de mon âge, j'en trouve pas de bien. La plupart sont bedonnants et dégarnis. J'en ai trouvé des biens physiquement, mais alors ils sont creux, tu peux pas savoir ! Et puis, il y en a qui sont là que pour sortir des insanités.

— Et celui de Nice, raconte un peu !

— Bah, nous dialoguons chaque soir depuis trois semaines. Il me demande sans arrêt de lui envoyer une photo. Il est marié lui aussi. Ça me déculpabilise.

— Alors, tu lui as envoyé ta photo ?

— Non, pas encore. Je me trouve moche ! Tu sais, je n'arrive plus à me regarder dans une glace. J'ai encore grossi. Il faut que je maigrisse avant.

— Mais le gars, il ne va pas attendre que tu maigrisses !

—Céline ! Tu sais, c'est pas aussi simple que tu crois. Et puis j'en ai assez pour aujourd'hui.

Je me lève. Je quitte Céline. Le bar est plein. Les touristes sont revenus. Dehors, je remonte le quai Sainte Catherine. Honfleur au printemps, un dimanche quand il fait beau, le flot humain déferle sur la ville.

Céline est gentille, mais parfois elle m'énerve. Elle me pousse, c'est bien, mais elle veut que j'aille vite. J'ai le sentiment qu'elle veut que je sois comme elle. Mais je ne peux pas, j'ai besoin de temps, j'ai besoin de réfléchir. Evidemment, prendre du temps pour réfléchir, Céline, ce n'est pas son truc. Elle est spontanée, les choses doivent aller vite avec elle. Mais de mon point de vue, elle va trop vite. Elle n'attend pas que les choses viennent. Je dis toujours qu'elle aurait pu rester avec son premier mari. Il était bien. Si au moins elle avait pris le temps de lui formuler ce qu'elle voulait, il aurait pu tout faire pour elle. Ben, non ! Il fallait qu'il comprenne tout de suite. Elle en a déduit qu'il n'était pas assez attentionné. Donc, elle l'a balancé. Le pauvre gars en a été très malheureux. Quand elle me parlait de lui, moi non plus je ne savais pas ce qu'elle voulait. D'ailleurs

personne ne le savait. Elle en a usé deux comme ça, des gars ! Et le troisième, ça a l'air de durer. Pourtant il ne lui donne jamais ce qu'elle demande. Il lui donne beaucoup mais jamais ce qu'elle demande et elle se trouve comblée quand même.

J'ai grossi ces dernières années, c'est fou. Je ne me plais pas comme ça ! Il faut que je maigrisse. Mais j'ai toujours faim. Quand je reviens du travail à pied, je passe inévitablement devant chez Haglon, rue de la Ville. J'entre pour acheter le pain, du pain brié, c'est là qu'il est le meilleur, et c'est plus fort que moi, j'en ressors toujours avec une pâtisserie. Le temps de remonter par les Lavoirs, ce n'est pas long, quand j'arrive à la maison tout est englouti. J'ai souvent besoin d'engloutir quelque chose de sucré. Après, je me sens mieux. Mais ça ne dure pas. Une fois rentrée à la maison, je me fais un thé quelle que soit l'heure et je goûte au pain brié, je ne peux pas m'en empêcher. J'aime la blancheur de sa mie serrée, elle est semblable à celle de ma peau… Du beurre dessus, de la confiture en deuxième couche et, les unes après les autres, j'engouffre les tartines. Plus tard, je dîne. Maintenant voilà, je suis grosse.

Je ne l'ai pas toujours été. Quand j'étais jeune, j'étais belle. J'avais un corps de sportive. Je faisais de la natation. Je nageais vite et pendant longtemps. Je faisais de la compétition. J'ai été plusieurs fois championne d'académie. Une année, j'ai même été

championne de Normandie cadette. Je nageais en piscine et parfois en mer.

Je vais souvent au bord de la mer. Je suis attirée par l'eau. Parfois, j'ai envie de me jeter dedans sans précaution, me jeter toute habillée et nager, nager… Nager jusqu'à ce que je n'en puisse plus, jusqu'à ce que mon corps fonde et s'affine de nouveau. J'ai envie de la mer, de me plonger dedans pour me laver de toutes ces années perdues, pour retrouver l'ardeur de mes vingt ans. C'est idiot, mais je pense souvent à ça !

Ces temps-ci, je viens souvent me promener sur le chemin de halage un peu avant le pont de Normandie. L'endroit est particulier sans que je sache ce qui le distingue d'un autre plus en amont ou, au contraire, plus en aval du fleuve. Le bruit des hommes est loin. Il est dans la ville derrière ou bien là-haut, sur le pont, à soixante mètres au-dessus de l'eau. Ici, c'est le silence que vient caresser le vent. J'aime le vent qui souffle frais au moment du plain. Il retrousse les écailles de l'eau qui viennent à la rive en chantant. Je ne me souviens pas être venue alors qu'il soufflait autrement. Je ne me souviens pas non plus d'un autre moment que celui du plain. Peut-être que je n'aime que le plain. Oui, c'est çà, je n'aime que le plain et le vent qui souffle frais. Le bas d'eau, j'aime moins. C'est l'uniformité grise de la vase et le fleuve aminci, sans force, frêle et maladif. Il court, il se dépêche, s'agite inutilement

pour étrécir encore plus et devient ridicule. Il insiste encore longtemps et enfle de nouveau malgré lui. Puis d'un coup, il change d'avis. J'aime le fleuve au plain quand, gonflé d'orgueil, il renonce…

Et cette odeur qui remonte ! Une odeur de drap frais, de vase fraîche, de je ne sais quoi de frais et de vivifiant. Et le bruit ! Le cliquetis apaisant du clapotis sur la berge. Une rieuse virevolte avec grâce. Je respire a fond. M'emplir du paysage. Envie de me fondre dedans. De disparaître, de m'abandonner au vent, à l'eau, à je ne sais quoi. J'ai envie qu'on me prenne et que je meure, que je n'en puisse plus de mourir de… en partant avec le vent, en glissant dans une douce torpeur. Un flot de caresses. Des hommes, plein d'hommes caressants et jouir, jouir, mourir de jouir sans que jamais cela ne finisse…

— Xantiana, tu divagues !

Quand je vais là-bas près du fleuve, c'est pour rêver. Parfois je pousse trop loin ma fantaisie et je pleure, le plus souvent ça me fait du bien et j'en reviens avec une force nouvelle.

Le gars de Nice s'appelle Bernard. Il est prof d'histoire-géo dans un collège. Je ne lui ai pas encore envoyé ma photo. Alors, il m'a demandé comment j'étais, comment je m'habillais, comment je me maquillais. Je lui ai dit que j'étais… ronde, que je ne me maquillais pas beaucoup. Un peu aux yeux et sur mes lèvres, je mets du Gloss. Je n'aime

pas le rouge à lèvres. C'est trop voyant, ça fait mauvais genre. Enfin, ça me donne mauvais genre. Enfin, je crois…

A lui, je raconte tout. Lui aussi me raconte tout. On va jusqu'à dire nos goûts dans nos ébats amoureux. C'est fou comme je me lâche. Je n'aurais jamais cru ça de moi. Il dit que je suis une femme gourmande, généreuse, sensuelle et chaleureuse. C'est vrai, je suis comme ça. Mais je ne sais pas comment faire pour laisser aller ma nature. J'ai peur d'être trop excessive, trop dévorante. Et puis vers qui me laisser aller ? S'il était là, je ne sais pas si je pourrais m'épancher autant. Mais il est loin et ça m'arrange bien. Peut-être ne le verrai-je jamais ? Alors, je peux y aller à raconter mes plus intimes désirs. J'aime bien être dans mon bureau chez moi à l'abri derrière l'écran. Parfois, j'ai peur d'avoir été trop loin. Alors quand j'ouvre ma messagerie, j'ai un peu d'appréhension. J'ai peur de recevoir un mot trop dur en retour. Mais c'est un homme cultivé, il comprend. Parfois, il me console et me donne des conseils. Il voudrait me voir avec du rouge à lèvre, lui qui n'a pas encore vu ma photo. Il ne la verra peut-être jamais. Nous nous entendons bien comme ça, sans photo. Alors, je laisse traîner les choses.

*

— Allô, Céline ?... Il faut que je te parle. Tu sais, mon patron ? Eh bien il vient de me proposer un truc fou. Il veut que je prenne la direction de Gerris of America !... Oui, t'as bien entendu : le chantier naval de Mattapoiset !… En Amérique, oui !

Je t'explique. Je suis à peine rentrée du voyage avec lui aux Etats-Unis. Nous étions là-bas pour fêter la sortie du premier bateau... Il m'a invitée au restaurant, à Deauville, au Normandy. Oui ! Tu te rends compte ? Il fallait au moins ça pour m'annoncer sa proposition. Il devait la remâcher depuis un bout de temps !... Où je suis ? Je sors du resto. Je suis sur la route de la corniche. Je t'appelle de Villerville. Je suis garée face à la mer. Je t'entends pas bien, Céline… Je peux pas tout te raconter. On se voit jeudi à l'Albatros ?... Bon ! A jeudi, alors !

Je referme le téléphone portable. Le claquement sec me surprend. Céline était folle de joie pour moi. « C'est une chance inouïe, disait-elle, il ne faut pas la laisser passer ! » Comme elle y va, Céline ! Je ne voulais pas lui demander conseil. Simplement parler. Parler, pour me décharger du poids de l'émotion qui s'est emparée de moi.

Je reste un peu devant la mer pour tenter de me rafraîchir les idées. Elle est haute et vient se briser sur les enrochements en contrebas. Le vent froid remonte. Il me tourne autour du cou et me soulève

les cheveux. Je ne sais pas si cet air vif me convient. Je ne sais pas si j'ai besoin de… La nausée. Trop mangé sans doute. Ou bien la proposition. Ou les deux… Je ne me sens pas très bien et je ne sais pas vraiment si cet air vif me glace ou me vivifie. Envie d'une bonne nuit noire dans laquelle m'envelopper et ne plus penser à rien. Ici, c'est pas possible à cause de la ville d'en face. A cause de ses lumières. Avec Le Havre en face, il ne peut jamais y avoir de nuit noire.

Je remonte dans ma voiture. Le mieux, c'est d'aller m'enrouler dans la couette et de sombrer dans un sommeil profond pour ne plus penser. Une chose est sûre : il n'est pas question d'en parler à Martial.

*

Ça fait presque trois semaines que je ne mange pratiquement rien. Je suis montée sur la balance par curiosité, j'ai perdu huit kilos. Je devrais être contente. Mais je ne vais pas bien. Je crois que je fais de la dépression. Je devrais être contente d'être promue directrice de société ! En Amérique en plus ! Eh bien non, je n'y arrive pas. Et je n'arrive pas non plus à penser correctement. Pour mon travail, ça va quand même, c'est la routine qui me tient ; et les chiffres, c'est machinal chez moi…

Quand je pense à la réponse à donner à mon patron et à tout ce qui en découle : l'émigration aux USA, le divorce d'avec Martial, quitter ma famille, mes vieux parents, mon frère, ses enfants, ceux de Céline, ça se bouscule dans ma tête.

Ils me disent tous qu'une promotion de cette envergure, ça ne se refuse pas. Mais qu'est-ce que je vais trouver là-bas, hein ? Le travail. Il n'y a que du travail. Il faudra consolider l'entreprise en développant le partenariat avec les professionnels du nautisme comme les loueurs de bateaux et d'autres chantiers navals, puis tout de suite penser à se déployer vers le sud en trouvant des capitaux, prendre pied en Floride et viser les Bahamas et toute la Caraïbe, c'est là qu'est le vrai marché pour notre type de bateau. Une immense tâche m'attend. Mattapoisett n'est pas une fin, c'est un commencement, je le sais bien. Et si monsieur Flournoy m'a proposé cela, c'est parce qu'il connaît très bien la stratégie qu'on doit mettre en œuvre et qu'il sait que je suis capable de parvenir au but fixé. Je suis tenace ; quand on me donne un travail à faire ou un problème à résoudre, il faut que j'aille jusqu'au bout. La difficulté me stimule. Mais il ne m'a pas présenté la chose sous un jour laborieux, il ne voulait pas m'effrayer.

Peut-être qu'aux Etats Unis, j'aurais plus de chance de trouver un compagnon. Tiens, c'est drôle, je me pense déjà comme quelqu'un de libre !

Mais je serais tellement prise par mon travail que je n'aurais pas le temps de m'occuper d'un homme.

Dans ce métier, on ne peut pas se contenter de l'acquis. Les enjeux financiers sont tellement importants qu'il faut toujours avancer, se développer, se battre sinon on disparaît. Je ne suis pas contre une certaine compétition, j'y prends parfois du plaisir, mais quand ça prend l'allure d'une fuite en avant obligée, ça devient harassant et pendant ce temps la vie passe. J'ai cinquante ans tout de même ! C'est maintenant que les choses se jouent. Après, cela sera trop tard.

Le choix m'angoisse. Si je dis non à monsieur Flournoy, il ne sera plus le même avec moi et j'aurais honte de l'avoir déçu. Je serais peut-être obligée de quitter ma place. Et si je dis oui ? Je n'ose pas y penser. Tout ça me fait peur !

J'en ai parlé à Bernard de Nice. Il m'a aidé à faire le tri. Il m'a dit de faire une liste de ce qui me tient le plus à cœur dans la vie et puis de faire deux colonnes. Dans l'une, Honfleur et dans l'autre Mattapoiset et de placer chaque élément de la liste dans la colonne du lieu qui semble le plus approprié à sa réalisation. Je l'ai fait et c'est Honfleur qui emporte mon adhésion. Je le savais déjà mais d'avoir fait l'exercice m'a fait du bien. Puis il m'a dit que si je restais à Honfleur, il fallait que j'y sois autrement pour ne pas avoir de regret ensuite. Il restait quand même le problème de comment

annoncer ça à monsieur Flournoy. Avec Bernard, nous avons convenu d'un délai de réponse. Il trouve légitime de demander un délai important pour une décision importante. Moi, j'étais effrayée, je trouvais cela inconvenant de demander plus de six mois de délai de réflexion. Je rechignais. Alors, je me suis fait « engueuler » par Bernard. Oh, il n'était pas content du tout ! Je me suis vue petite fille ne voulant pas déranger les adultes. J'ai donc suivi Bernard ; j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai dit à mon patron qu'il aurait ma réponse en décembre prochain, juste avant Noël. Il a voulu discuter le délai pour le raccourcir mais j'ai tenu bon. Je fus très surprise de me retrouver en négociation ferme comme j'ai l'habitude de le faire pour mon travail et, plus encore, de découvrir que j'y avais pris du plaisir.

Quand je suis sortie du bureau, j'ai couru au chemin de halage et, seule devant le fleuve, j'ai éclaté en sanglots. Je pleurais, une vraie fontaine. C'était toutes mes années de frustration qui me sortaient par les yeux. Je pleurais sur la petite fille, la petite Xantiana, incapable de demander pour elle-même. Je suis rentrée à la maison épuisée, mais heureuse.

Depuis, je me sens différente. Je suis plus posée, je vois les choses autrement. Comme j'ai beaucoup travaillé ces derniers temps, j'ai pas mal de journées à récupérer. Et pour profiter de mon temps libre sans souci, j'ai donné plus de responsabilités

aux filles de mon service. Ça me décharge et je peux aller le nez au vent et l'esprit léger goûter au printemps d'ici.

Coefficient cent treize. C'est une grande marée. Voir la Seine dans une ampleur inhabituelle, voir jusqu'où elle va monter, faut pas rater ça ! A l'épi de la Roque, on voit mieux que nulle part ailleurs dans l'estuaire. Le promontoire porte un grand saule mutilé qu'on voit de loin ; il porte aussi un feu et si le fleuve déborde, on peut monter sur l'embase.

Quand j'arrive, il y a déjà des gens. Assis sur des pliants, un vieux couple regarde vers l'amont ; l'homme pêche et la femme tricote. Un autre homme, plus jeune, au visage buriné, tire d'un air satisfait sur une cigarette roulée. Il vient de remettre à l'eau une balance. Il en a trois ; il va de l'une à l'autre. Il les lève avec une perche.

— Y-a de la crevette ?

— Non, c'est du p'tit bouquet ! dit l'homme en montrant sa prise.

Au fond de la balance, une boule roulée dans un filet à pommes de terre : je demande ce que c'est.

— C'est de la mie de pain avec du persil. Ca marche bien !

— Vous pêchez souvent ici ?

— Tous les lundis pendant la saison, dit-il. Puis il ajoute : « C'est à cause des trente-cinq heures ! »

Il remet sa caudrette à l'eau. La Seine monte encore. L'homme va dans le pré. Des chardons sont piqués dans l'eau. Il pose la botte avec attention pour ne pas l'emplir. Il relève une balance puis revient à l'épi. L'air trop doux ne dit rien qui vaille. La marée bat son plein et l'eau frise le haut du mur ; un navire qui passe peut tout submerger. Puis le ciel s'assombrit. Alors les gens prennent peur et remballent. Je reste seule. Un ciel épais, presque noir, pèse sur l'endroit ; la Seine est blanche comme du lait. L'inversion de clarté surprend. Une sorte de magie opère tandis que l'atmosphère s'immobilise. Puis un vent brutal s'abat d'un coup : le fleuve se hérisse. Un rideau remonte le fleuve en crépitant ; à peine le temps d'aller à la voiture et de mettre mon ciré que le déluge est là ! Le fleuve se brouille. Il pleut si fort que la limite entre l'eau et l'air devient incertaine. Le ressac part à l'assaut des buissons. Dans la tourmente un cargo remonte. A son passage quelques lames grimpent sur l'épi. Le fleuve se creuse encore. Debout sur l'embase du feu, je vacille sous les bourrasques.

Puis tout se calme. Le plain a tenu presque deux heures et le coup de vent a cessé avec lui. Le grain de la marée comme on dit ! Le fleuve coule à nouveau vers la mer et décroît vite pour rattraper le temps perdu à l'étale. Le soleil est revenu. L'air est froid. Dans les champs du Blanc Banc, le fleuve a poussé sa laisse au plus haut : un cordon de brisures de roseau, de morceaux de bois et de plastique

serpente dans l'herbe près de la rive. Plus loin, nés de l'averse, des lacs scintillent. Le chemin conduit une rivière aux eaux cristallines qui courent sur l'herbe couchée. Les étiers gonflés gargouillent. Les vases se creusent de méandres, tandis que le fleuve rétrécit.

Plus tard au bas d'eau, quand on descend les marches taillées dans le mur de l'épi, huit mètres plus bas, on change de monde. Tout est gris. Des roches gluantes tiennent les vases en contre-haut. En tendant la main on pourrait toucher l'autre rive... Enfin presque !

Quand je rentre à la maison, je suis contente. Mon âme est nourrie. J'allume l'ordi pour raconter mon bonheur nouveau à Bernard. C'est grâce à lui que je suis sortie de ma déprime. Mais je ne sais pas quoi faire avec lui. Je ne sais pas si je lui plais. Faut dire que je ne lui ai pas encore envoyé ma photo. Je suis terrible pour ça. Bon, je vais le faire, il le mérite !

Je clique pour envoyer mon message à Bernard puis j'ouvre la page du site de rencontres. Je regarde machinalement défiler les photos des hommes… Tiens, il est mignon celui-là ! Et il habite Honfleur, en plus ! J'envoie un message. Il me répond : « C'est super, t'habites Honfleur, nous pourrions nous voir si t'es d'accord ? » On se met d'accord pour dimanche.

J'ai été excitée toute la semaine à l'idée de rencontrer un homme. Je me suis fait un sacré cinéma dans ma tête et j'ai imaginé un homme merveilleux qui me comblerait, qui … oh, la, la ! Xantiana, calme-toi ! Je gare ma voiture devant l'immeuble de José à la Rivière St Sauveur, la ville à côté d'Honfleur. J'ai le cœur qui bat vite, le sang afflue à mes tempes. J'ai les mains crispées sur le volant et j'attends un peu avant de descendre. J'ai mis mes plus belles bagues. J'abaisse le pare-soleil. Dans le miroir, j'ajuste ma coiffure une dernière fois. Je sors de chez la coiffeuse. J'ai fait faire une mise en plis et une légère coloration pour raviver la blondeur naturelle de mes cheveux qui grisonnent de plus en plus. Je regarde si rien ne dépasse. La mèche, là sur mon front ! Je l'étire jusqu'au bout de mon nez puis je la laisse échapper. Elle remonte en tirebouchonnant. C'est mieux ainsi ! Mon rouge à lèvre. J'en ai mis, mais du pâle. Je me sens toute drôle. C'est une autre fille que je vois dans la glace. C'est fou comme ça fait ressortir le bleu de mes yeux. On ne voit qu'eux. Je ne m'étais jamais vue comme ça, mais j'aime bien. J'espère que je ne fais pas trop mauvais genre. Et le collier ? J'ai mis celui de ma grand-mère ; des améthystes dans une monture d'argent, maillées les unes aux autres, s'étalent en V sur ma gorge. J'ajuste la pointe du V à la naissance du sillon. Je crois que tout y est. Il va falloir y aller. J'attrape mon sac à main, mes petits fours dans le carton et je sors. Sur le trottoir, je

rajuste mon tailleur rose une dernière fois. Je tire sur ma jupe. J'espère que ce n'est pas trop court. « C'est pas des cuisses que j'ai, c'est des jambons ! » J'ai mis mes collants noirs. Ca fait un peu trop osé, je trouve ! Bon, J'y vais. Le sol est inégal, je me tords les chevilles. J'ai perdu l'habitude de porter des talons hauts.

José Boulard, 3ième étage. Je sonne. Le temps me paraît une éternité. Je remarque qu'il porte le même nom qu'une marque de Calvados. Du bruit derrière la porte, puis un type mal rasé ouvre.

Il fait plus vieux que sur la photo, malgré des cheveux bruns qui ne grisonnent pas encore.

— Entre ! euh… je sais pas comment dire : Gsantiana, c'est ça ?

— Oui, mais on peut dire aussi : Chantiana. C'est comme on le sent !

Il a refermé la porte et nous sommes comme deux godiches dans l'entrée, ne sachant que faire.

— T'as faim ? dit–il.

— Oui, ça commence, dis-je en lui donnant les pâtisseries !

— J'ai mangé, moi. J'ai pas pu attendre. C'est que j'suis levé depuis bonne heure, moi !

Il m'entraîne dans la cuisine et ouvre la porte du réfrigérateur.

— J'ai rien là-d'dans !

Puis il la referme et ouvre celle de l'élément au-dessus de l'évier, me laissant voir ce qu'il contient : des boites de conserve.

— T'as le choix entre saucisses lentilles et … je sais pas ce que c'est.

— Gratin dauphinois, dis-je en lisant l'étiquette sur la boîte qu'il me tend.

— Bah ! Tu te sers. Fais comme chez toi, tu sais faire la bouffe, dit-il en ricanant grassement.

Je suis un peu décontenancée devant un accueil auquel je n'étais pas préparée. Mais j'ai faim et, cherchant un peu les ustensiles, je fais réchauffer le gratin. Tandis que je mange seule, il décapsule une canette de bière et s'assoit à l'autre bout de la table. Le gars n'est pas vilain, il pourrait même être séduisant mais il semble dénué de toute délicatesse. Il a quarante-neuf ans, célibataire sans enfant.

— Tu ne t'es jamais marié ?

— Non !

J'attends la suite, mais il reste silencieux comme si il en avait déjà trop dit.

L'atmosphère devient pesante tout à coup. Je ne voyais pas du tout l'entrevue comme ça. Je pensais à un déjeuner dans la salle avec une jolie table et un gars joyeux virevoltant autour. Même si elle ne débouche pas sur un amour, ni sur une amitié, une rencontre peut quand même être agréable.

Une fois sa canette bue, il file dans le salon et allume la télévision. Je termine mon gratin. Ensuite, je ne sais plus quoi faire. Je l'entends rire. Il rit de ce qu'il voit à l'écran. Je me lève, mets mon assiette et mon couvert dans l'évier. Je suis dans l'embrasure de la porte de la salle. Je n'ose pas

entrer. Une épaisse moquette blanche recouvre le sol, les murs sont blancs aussi. Le gars est assis sur la banquette, il est en chaussettes. Je ne sais si je dois, à mon tour, me déchausser pour entrer. Entre deux éclats de rire, il me jette un coup d'œil sans m'adresser la parole. Par respect pour la moquette, je me déchausse et j'entre. Sur le côté, un buffet vernis polyester avec une vitrine dans laquelle trône une superbe gondole en plastique ; à côté, une bouteille de liqueur boite à musique avec une danseuse à l'intérieur. Sur un bahut plus loin, des CD. Aucun titre connu de moi. Du Rap et sans doute du Disco ou de la musique électronique. Des cassettes vidéo : des films violents, de kung-fu, de catastrophes, des films que je n'irais jamais voir. Au mur, un tableau mal peint représente un camion. J'avais oublié, le gars est camionneur. Je suppose que c'est le sien.

Je m'assois sur la banquette. Assez loin de lui. A la télé, une succession de séances burlesques filmées par des amateurs et rythmées par des éclats de rires préenregistrés.

Trois quarts d'heure plus tard, nous sommes toujours devant la télé. Les gags n'en finissent pas. Je ne trouve pas ça drôle du tout. Je m'ennuie à mourir et je reste figée, ne sachant que faire. Attendre la fin de l'émission, on ne sait jamais, c'est peut-être un type bien, ou foutre le camp sans jamais plus revoir cette espèce d'olibrius ? Je

regarde ma montre et me donne un délai. A trois heures je m'en vais. Puis l'émission se termine.

— C'était marrant non ?

— Non, ça ne me fait pas rire du tout.

— T'es pas drôle comme fille toi, hein ?

— Si, mais nous ne rions pas des mêmes choses, c'est tout !

Il éteint la télé et s'approche de moi !

— C'est peut-être d'autre chose que t'as envie, dit-il en me mettant sa main sur la cuisse. Je suis saisie d'une soudaine répulsion. Je me lève d'un bon en rejetant son bras violemment.

— Ça va pas ! T'es pas un peu malade, comme mec toi ?

En un éclair, je suis sur le palier. Je ne sais pas comment j'ai fait pour remettre mes chaussures et prendre mon sac aussi vite. Je suis déjà dans l'escalier quand, par la porte, il hurle en ricanant : « Tu reviendras, hein ? » Et moi de lui crier : « Pauvre type ! Connard, va !»

Dehors, il pleut. Triste dimanche. Dans ma voiture, je roule tout doucement. Les essuie-glaces, trop rapides grincent sur le pare-brise, trop lents laissent se coller le crachin. Je me sens humiliée, salie, je ne veux voir personne. Seulement la mer. J'arrive à Pennedepie. Personne sur la plage. La bruine a gommé le Havre et les deux cheminées de la centrale électrique. Ainsi rien n'accroche mon regard et je peux rêver d'être ailleurs, au bord d'une mer inconnue que nul horizon ne limite. J'ai enlevé

mes chaussures. Je suis au bord de cette mer indéfinie marchant sur la plage. C'est marée basse. Une vase brune me filtre entre les orteils à travers le collant, l'eau de pluie me ruisselle dans le cou et mes cheveux défaits me collent au visage. Je souffle, je respire, je me détends après cette déplaisante rencontre. Je me sens mieux. Puis une bouffée de colère refait surface. Mes dents et mes poings se serrent : « Ma mise en plis foutue. Plus de soixante euros pour ce connard ! Et les petits fours que j'ai laissés chez lui ! Des petits fours de chez Haglon soigneusement choisis. Pour faire plaisir à qui, hein ? Sûrement pas à ce porc ! » Et quand je repense à la Xantiana attentionnée qui se donne du mal pour faire les choses bien pour une bonne et belle rencontre, quand je me revois devant le miroir de la salle de bains à me pomponner, à me demander si je suis assez belle : « Pour qui, hein ? Pour qui ? Pour cet infâme personnage ? Mais quelle conne ! Mais quelle conne je fais ! »

A crier dans le vent, ma colère s'apaise. Ah, ça fait du bien de vider son sac ! Sur les rides de la plage, le grotesque de la situation m'apparaît. Au loin, vérotent des huîtriers pie indifférents et mes pieds boueux fouillent la vase. Je revois toute la scène, son déroulement. C'est comme si je regardais une pièce de théâtre dans laquelle je joue. C'est comique et c'est ridicule à la fois. J'éclate de rire. Mais ce ridicule-là, je n'en ai pas honte. Il m'attendrit au contraire. La petite Xantie s'est fait

avoir par son immense attente de tendresse. Elle était si prégnante qu'elle m'a rendue aveugle. Puis j'avance en trottinant, en fredonnant sur l'air de Bécassine : « Xanti-a na, elle est fada ha !» Je saute d'un pied sur l'autre vers la mer, au fond, qui roule péniblement un maigre rouleau brun. Et de plus en plus fort : « Xanti-a na, elle est fada ha ! » Je tourne, je vire, je danse et je ris. Je m'enivre du vent, de la pluie. Je m'enivre à ne plus pouvoir distinguer la plage du ciel, la vase de l'eau. La plage est molle, l'air est moite et l'eau tiède ; ça glisse. Ca glisse depuis longtemps ; depuis que la pente de sable du haut de la plage a cédé à la tangue puis au plat miroitant des vases. Les pieds m'échappent. Je sais que je vais tomber. Je vais m'enfoncer comme un sucre dans un fromage blanc. J'accepte. Je le veux ainsi depuis très longtemps ; désir inavouable enfoui quelque part dans les profondeurs de mon âme. La vase se fait de plus en plus liquide. Parviendrais-je à la mer derrière le petit ressac pour y choir ? Ainsi aurais-je l'impression de me plonger dans un bol de café au lait… Ah, le café au lait avec des tartines de pain brié ! Du beurre salé dessus en couche épaisse ! J'aime le café au lait quand il me coule chaud dans la gorge le matin, les jours où je peux traîner. Que c'est bon ! Que c'est doux et onctueux !...

J'ai réussi à atteindre la mer quand les pieds m'échappent une dernière fois. Je suis surprise par la fraîcheur subite. Le café au lait a goût d'huître, le

beurre est trop salé mais tant pis. Tant pis pour le tailleur en tweed rose. Tant pis pour mon corsage de soie, mes bagues, mon collier, mes boucles d'oreilles qui sont déjà perdues. Tant pis pour tout. Je me roule dans la boue. Dix centimètres. Pas de quoi s'engloutir ni disparaître totalement, mais c'est suffisant pour s'immerger dans la vase et faire corps avec. Je me roule et me déroule. Je ne veux plus voir une seule tache de couleur sur moi. Quand je ne me distingue plus du substrat sur lequel je gis, j'essaie autre chose. J'avance en rampant sur les coudes. Mon menton laboure, mon front refoule. Je veux me fondre dans ce paysage trouble. Faire un avec lui. Je suis sur le ventre. Je fouille avec mes doigts en écartant les bras. Ça glisse doucement. Point de brusquerie, tout cède lentement, onctueusement, puis se referme en épousant les sinuosités de mon corps. J'ai les bras en croix. En serrant les poings, tout s'échappe. De la vase, on ne peut rien retenir. J'écarte les cuisses et remonte un genou, comme je fais dans mon lit pour me détendre. Je fais ma souille, puis je les referme. Là non plus on ne peut rien retenir. Le glissement d'une cuisse sur l'autre Nylon sur Nylon, c'est agréable, mais le pétrissage des cuisses graissées de vase l'une sur l'autre, le glissement froid de la pâte qui remonte, c'est autre chose. La tête sur le côté à demi enfoncée, un minuscule ressac vient coiffer ma joue libre. Puis je prends une goulée d'air, retiens mon souffle avant de fouir la vase de mon

visage. Et je le maintiens droit, suffisamment longtemps pour qu'elles prennent le temps de me connaître car je veux que la plage et la mer gardent l'empreinte de mes traits, je veux qu'elles se souviennent de moi, qu'elles se souviennent d'un éclat de vie nommé Xantiana.

Mais les meilleures sensations s'émoussent. Maintenant, je veux nager. Je me mets debout. C'est difficile de me tenir droite tant que mes pieds restent prisonniers du sol et j'ai tendance à retourner à la fange. Des bruits de succion, puis je parviens à faire quelques pas. Je suis pareille aux statues, modelée dans la terre, pétrie de limon, grise comme la vase, grise comme le temps. Le souffle divin dans mes narines et me voilà vivante, formidablement vivante !

Et je nage et je nage, pour me laver de la boue, pour me laver de ma vie…

Quand je remonte, je grelotte. Le tailleur me colle aux cuisses. Je marche péniblement jusqu'au sol dur. Gluante encore, je ne peux remonter ainsi dans ma voiture. Une petite rivière se jette pas loin. Elle sourd de la colline, glaciale. Le courant vif et le fond pavé de galets rendent l'équilibre incertain. Je fais de nouveau trempette. Le tailleur retrouve sa couleur. Pour me laver soigneusement, je me déshabille. Nue sous le regard de personne, je tords mes vêtements puis je les enfile à nouveau. Je rentre à Honfleur, le chauffage à fond dans la voiture.

J'ai parlé à Bernard de cette histoire avec le type de la Rivière St Sauveur. Il m'a dit que j'avais fait une erreur, que j'aurais dû le rencontrer dans un endroit neutre pour une première fois. Et oui, j'aurais dû y penser. Dans un café, j'en aurais été pour le prix d'une consommation puis nous nous serions quittés calmement en nous disant tout simplement que nous ne nous correspondions pas. Mais, je ne regrette pas. Je pense que si je n'avais pas subi une telle déconvenue dans mon attente de bonheur, je n'aurais jamais osé me rouler dans la vase toute habillée. Et ça, c'est une expérience que je ne regrette pas. J'ai à présent le sentiment, et même la sensation que je vivais depuis toujours sur un versant de moi-même tout en ignorant l'existence d'un autre versant. Le voile qui m'en masquait la vue s'est déchiré ce jour-là, et depuis lors, je me sens plus vaste. J'ai la sensation étrange que beaucoup de choses sont désormais possibles sans que je sache encore lesquelles.

*

Grâce au bain de vase à Pennedepie, je sais qu'il y a en soi un gisement de petites choses obscures qui ne viennent jamais à l'esprit parce qu'on a tôt fait de les classer comme vétilles, de les refouler comme indésirables ou culturellement incorrectes.

C'est instinctivement qu'on les empêche de venir à l'esprit. Tant qu'un évènement n'oblige pas à relâcher la pression qui les maintien au secret, on ignore tout de leur existence. Pourtant, il est bon d'oser ouvrir la boîte qu'on prend souvent à tort pour celle de Pandore, car ce ne sont pas des maux qui en sortent mais de petites envies. Elles font pétiller la vie à la manière des bulles dans une coupe de Champagne.

Ce jour-là, j'ai vraiment trouvé en moi la voie vers plus de vie ; et je comprends le message de Bernard quand il disait que si je choisissais de rester à Honfleur, il fallait que j'y sois autrement. Je ressens intimement cet autrement sans toutefois savoir ce qu'il sera. Et puis j'ai découvert que je n'avais plus besoin de faire dépendre mon bonheur de la rencontre avec un homme. Ce n'est pas que j'aie renoncé, mais je ne suis plus préoccupée par la rencontre. Je sais que je le reconnaîtrais quand il se présentera. Je n'ai plus besoin de chercher. J'ai cessé de parcourir Internet. Je ne parle plus que de temps en temps avec Bernard et bientôt, je le sais, nous ne nous parlerons plus du tout.

Traverser la Seine à la nage, voilà une envie qui était enfouie en moi ! Elle m'effleurait l'esprit, sans plus, à chaque fois que je me promenais sur les berges parce que je l'avais définitivement classée comme folie. Pourtant, en y réfléchissant, en

prenant la chose au sérieux, je pense que c'est réalisable.

J'ai choisi un jour de semaine pour ne pas attirer les badauds. J'ai choisi Berville sur mer, entre les deux ponts. En face, c'est du marais. Donc, à part les aigrettes et les autres oiseaux, il n'y aura personne pour m'ennuyer avec des acclamations ou des remontrances.

J'ai mis ma voiture au bout du chemin là où se jette la Risle. On est fin mai, le temps est doux. A part quelques Belges qui pêchent l'anguille en aval, l'endroit est désert et je compte bien qu'il le restera.

Pour traverser la Seine, il n'y a pas trente-six solutions, c'est aux alentours du plus bas ou du plus haut de la marée que ça doit se faire, sinon le courant nous emporte tellement loin qu'il est impossible de revenir au point de départ sans faire des kilomètres à pied sur la berge. Et puis attendre le retour du courant, c'est passer des heures en petite tenue à grelotter sur la berge d'en face. Entre le plain et le bas d'eau, le choix est vite fait. J'aime trop le plain pour ne pas traverser le fleuve à ce moment de la marée. Il y a une plus grande distance à parcourir, c'est sûr, mais j'évite les désagréments d'une marche dans la vase au retour. J'ai pris soin de calculer mon heure de départ afin de parvenir à l'autre rive au moment de la renverse. J'ai pris un repère sur la colline au loin et je vais aller vers lui en me laissant déporter par le courant pour faire la route la plus courte possible sur l'eau.

Je suis en maillot de bain et j'ai chaussé des palmes pour aller plus vite car c'est inutile de s'attarder au risque de croiser un de ces immenses navires qui prennent tout le chenal. C'est drôle, tandis que je descends l'enrochement en glissant sur les fesses avec précaution, je regarde sagement à gauche puis à droite comme si j'allais traverser une rue. A l'heure prévue, j'ai de la chance, aucun navire n'est en vue. J'entre doucement dans l'eau. Elle n'est pas froide. Un peu grise. Une odeur crue s'en dégage. Des herbes et des brindilles flottent. Je n'ai pas d'appréhension, sauf celle de croiser un navire si je lambine ; ils vont très vite. Mais bon, je me rassure, j'entendrai le battement de l'hélice et le grondement des moteurs bien avant qu'il ne soit sur moi. Comme un baigneur capricieux sur une plage estivale, j'hésite avant de plonger. Faire un peu la chochotte me fait sourire. Puis, je m'immerge complètement. C'est parti. Je bats des palmes. J'allonge un bras après l'autre en soufflant sur le côté. Je trouve mon rythme. Je retrouve mes sensations d'autrefois. L'eau me gargouille dans les oreilles et les cheveux me collent au visage. Je suis couchée de tout mon long dans le fleuve plus confortablement que dans un lit et l'eau caressante me glisse sur le corps. Chaque brassée que je vais chercher au loin l'étire et l'affine. Parfois, je regarde en arrière pour voir le chemin parcouru, mais c'est bête. Je ne suis pas en train de battre un

record, ni de prouver quoi que ce soit, j'ai simplement envie de connaître la Seine.

— Seine, c'est à toi que je parle quand je relâche mon souffle à gros bouillons dans tes eaux. Et toi, qu'as-tu à me dire ? Je sais, tu restes silencieuse! Ta voix n'est pas celle des humains, elle n'est pas même bruit ou murmure, elle est silence, elle est transformation, je le sais ! C'est au détour de la vie, quand une pensée inhabituelle me viendra à l'esprit sans l'avoir jamais pensée auparavant, quand je me surprendrai à dire ou à faire des choses jamais dites ou faites par moi auparavant, que je saurai que tu m'as parlé !

J'ai changé de nage et me voici sur le dos, ça délasse. Je suis face aux nuages gris, un peu grenat. Ils sont immobiles. D'habitude, les nuages parlent par leur forme : tantôt un oiseau, une tête menaçante, puis le dessin d'un pays lointain, voire imaginaire, qu'on survole à très haute altitude. Mais là, non ! Ils disent simplement qu'ils sont fatigués et qu'ils ont besoin de souffler un peu. Ils viennent des Caraïbes. Ils ont remonté l'Amérique jusqu'aux Bermudes avant de prendre le grand courant d'ouest. Aux Açores, ils se sont attardés. Puis ils ont repris leur course vers l'Europe, les uns vers l'Espagne, d'autres vers l'Angleterre, la Scandinavie ou les Pays-bas. Ceux-ci ont choisi de remonter la Seine et font halte après ce long voyage. Ensuite ils arroseront Paris, Sens ou Bar-le-

duc et finiront leur vie au flanc des Vosges, du Jura, des Alpes, ou de l'Oural.

Je n'ai plus de repère sur la colline, un bouquet d'arbres la cache et la rive défile. La tentation est grande de nager à contre-courant pour ne plus la laisser défiler. Elle défile toujours et je dois rester perpendiculaire à la rive. Les derniers mètres paraissent interminables. Là-bas, des graviers puis des roseaux. L'approche du rivage inconnu est pour bientôt.

D'une pointe de palme, je tente de saisir le fond, mais c'est trop tôt. Parfois je me dresse pour voir si un remous n'annonce pas un bloc de béton englouti ou une ferraille cachée. J'ai un peu peur de m'y blesser.

Ça y est. Je touche le fond, mais je suis vraiment près du bord. Quelques brasses et je vais pouvoir tenir debout. Je marche à reculons puis je retire mes palmes. Je sors de l'eau. Quel acte riche de sens. Emerger, surgir, c'est comme naître à nouveau !

Mettre le pied sur une terre inconnue et partir à sa découverte, je jubile. Mon corps est nu dans l'air frais qui me sèche. Mon corps est froid, glacé même, ma peau contractée et chaque poil hérissé, mais je n'ai pas froid. Jamais je n'ai senti mon corps aussi bien qu'aujourd'hui. J'ai pris possession de lui. Ah, que je me sens vivante ! Je suis la femme de l'eau, une sirène qui vient humer l'air du lieu avant de retourner dans les eaux profondes.

Derrière les roseaux, encore des roseaux, des mares, des peupliers, et une route sûrement. Je n'ai pas envie d'aller voir. La berge me suffit. L'entre deux mondes est ma place, c'est là que je me sens bien.

J'ai atterri loin en amont du confluent de la Risle. Déportée, j'ai traversé la Seine en biais. Comme il y a encore un peu de montant, il me faut attendre la renverse pour descendre avec le courant. Assise sur les galets plats, le dos au mur de roseaux à me faire caresser par un soleil pâle, je suis bien. En face, j'embrasse tout Berville-sur-mer d'un seul regard ; avec un tel nom, l'eau devrait y être saumâtre mais je ne l'ai pas trouvé salée. Le clocher de l'église veille sur les maisons rassemblées comme une poule sur ses poussins. Autour du village, les champs de colza perdent déjà leur couleur vive.

— Xantiana, c'est fou, ce qui t'arrive! C'est quoi ce monde dans lequel tu pénètres alors que tu es dans un paysage que tu connais depuis toujours !

Puis, après une longue réflexion sur ces yeux neufs que je viens d'acquérir, ce qui me semble comme une nouvelle façon d'être, je sors tout d'un trait : « Voir autrement le monde familier des lieux qui nous ont vu naître, c'est voyager sans avoir à se déplacer, c'est changer tout en restant soi-même. » Ah, pour une belle phrase, c'est une belle phrase ! Un peu pompeuse, mais elle traduit si bien ce que je vis ! Je souris, j'aime les belles phrases et j'aime

d'autant plus celle-ci que je n'ai jamais su bien m'exprimer. Alors pour une fois, je ne boude pas mon plaisir.

Le fleuve s'arrête enfin, hésite et repart timidement dans l'autre sens. Encore quelques minutes puis je redeviens loutre ou otarie. Là-bas vers les Blancs Bancs, la masse jaune d'un cargo avalant au loin. J'y vais quand même, je n'ai plus peur.

La nage se fait tranquillement comme si j'étais devenue une habituée du fleuve. Quand j'arrive auprès de ma voiture garée sur la berge, je suis surprise : la traversée retour m'a semblé bien plus brève que l'aller.

Ma voiture, ma serviette, mes chaussures et mon survêtement ; ranger les palmes, remonter dans la voiture et le charme de cette vie sauvage se rompt. Elle m'a semblé plus proche de moi que celle que je vis depuis toujours.

J'ai recommencé quinze jours plus tard, sous le pont de Normandie. J'avais besoin de rendre vivant l'endroit qui me semblait si déshumanisé. Mais c'est la sortie de l'estuaire qui me tente. De la digue du Ratier à celle du Nord, là où vraiment le fleuve rencontre la mer et lui dispute ses eaux.

Au plain, les digues sont sous l'eau et l'estuaire n'a plus de limite. Alors, d'où partir pour parvenir aux enrochements de Port 2000 : de Vasouy, de

Pennedepie ? Partir à marée basse serait le mieux. Mais c'est le plain que j'aime, rien que le plain.

A y réfléchir, la chose est trop risquée à nager sans assistance. Mais il y a sans doute un moyen sûr de traverser tout en gardant la proximité de l'eau.

*

L'été est là avec son flot épais de touristes glissant dans les vieilles rues de la ville. J'ai vendu ma voiture de sport et j'ai acheté une camionnette que j'habite désormais. Ça convient beaucoup mieux à ma nouvelle vie. Cependant, c'est du bout des lèvres que je dis « nouvelle vie » ; j'aspire à celle-ci de tout mon cœur, mais je ne me donne pas encore le droit de le dire tout haut de peur de compromettre sa venue, de peur que la Xantiana qui se conformait à l'image qu'on voulait qu'elle donne, ne se mette en travers.

La camionnette est un ancien transport scolaire qui a été aménagé pour habiter dedans. Elle est vitrée partout avec de mignons petits rideaux qu'on ferme pour se sentir chez soi. On peut se tenir debout et une galerie sur le toit porte mon kayak et ma canne à pêche. Depuis, je ne suis pas retournée place St Léonard et Martial se débrouille tout seul. Au-delà des bassins, il y a des parkings où sont rangés une bonne centaine de camping-cars. Je suis

parmi eux, au bout du bassin Carnot. Je n'ai pas loin pour aller travailler.

Mes collègues de bureau savent que je vis dans une camionnette. Elles pensent que c'est pour l'été et les vacances. J'ai beau leur dire que j'ai l'intention de poursuivre en automne et tenter d'y passer l'hiver, elles n'y croient pas. Elles ont pourtant vu ma transformation. J'ai encore perdu une dizaine de kilos avec le régime fruits, légumes, natation et kayak que je m'impose. J'ai donc dû changer toute ma garde-robe et je ne suis plus du tout habillée en tailleur soigné avec les cheveux attachés. Je suis en jean et tee-shirt, en tennis, la chevelure au vent et j'arbore désormais, chose surprenante, un rouge à lèvre rouge vif, du mascara et de grands anneaux dorés aux oreilles. Parfois, quand je mets des jupes larges à volants, je ressemble à une gitane. Mais c'est l'été et toutes les folies sont possibles disent-elles !

Je suis en congé et j'ai quitté le parking. Ce n'est vraiment pas un lieu pour passer les vacances et pourtant, les touristes viennent s'y ranger bien sagement. Maintenant, je suis à Pennedepie, au bout du chemin qui débouche sur la plage qui porte à jamais l'empreinte de mon visage. Le monde arrive dans l'après-midi et repart avant le soir en me laissant complètement seule, sauf parfois avec un ou deux pêcheurs à la ligne ou des amateurs de solitude.

L'autre jour, j'ai eu peur. Un type est venu frapper à ma porte. J'ai ouvert et il m'a demandé combien je prenais. Je n'ai pas compris. Alors, il a répété d'une autre manière :

— Combien la passe ? Et la pipe, c'est combien ?

— Euh !... Mais, je ne suis pas une prostituée, monsieur !

— Ah bon ? Excusez-moi, alors !

Et il s'est éloigné calmement. Je suis restée figée sur le pas de la porte, le souffle court et le cœur battant. Puis j'ai refermé et je suis allée m'asseoir le temps de me calmer un peu et de réfléchir. Je n'avais pas à avoir peur, c'était un client qui demandait quelque chose que je n'avais pas en magasin, un client comme un autre, après tout. J'ai quand même fait poser des serrures qu'on ne peut pas ouvrir de l'intérieur après avoir briser une vitre et j'ai acheté un pistolet d'alarme, des fusées éclairantes et une bombe de gaz lacrymogène.

Quand j'ai acheté le kayak, je n'ai pas pu m'empêcher de l'essayer aussitôt. J'ai été un peu gênée de devoir demander aux gars du chantier de m'aider à le mettre à l'eau. Fallait voir comme ils riaient ! Mais ils n'osaient pas trop se moquer à cause de ma place dans la société. Quand ils ont vu que je me débrouillais pour faire avancer l'engin, ils sont retournés à leur ouvrage me laissant seule au milieu du bassin.

Je suis restée immobile un bon moment à contempler le chantier naval. Je ne l'avais jamais vu sous cet angle, en contre-haut. Et le bassin, je ne m'y étais jamais aventurée plus loin que sur les premiers bateaux amarrés à couple qui attendaient d'êtres réparés ou repeints. Je me sentis jouir d'une liberté nouvelle. J'eus à nouveau le sentiment de pénétrer dans cet autre monde et je me sentis tout à coup apeurée de n'avoir pas demandé la permission, comme s'il était interdit d'être seule à faire une chose que personne ne fait et de le montrer.

J'étais donc partagée entre ce plaisir fou que j'avais d'explorer les bassins de la ville au su et au vu de tout le monde, et cette peur de la transgression qui agissait en moi comme un puissant ressort pour me rappeler au confort de mon habituelle condition de femme comme tout le monde, travailleuse et bien élevée.

Il fallait que je le fasse et je l'ai fait. J'ai fait le tour de chaque bassin et dans l'avant-port, je suis allée côtoyer les chalutiers et les bateaux de promenade chargés de touristes qui n'avaient d'yeux que pour moi ; j'en étais gênée. Puis je suis allée sur le vieux bassin. Je me suis plantée au beau milieu. Je n'osais regarder les quais. J'avais l'impression que le flot de touristes s'était arrêté. Je sentais mille yeux froncés, lourds de reproches fixés sur moi. Je pris mon courage à deux mains et levai la tête. Les touristes fluaient comme à

l'accoutumée et aucun regard ne s'attardait particulièrement sur moi. Je fus soulagée. Et de même que sur les autres bassins, j'allai explorer la muraille des bateaux amarrés. Je les voyais, enfin, autrement que d'en haut. Puis, je m'autorisai à laisser venir à moi une bouffée de joie intense que le contraste de la situation provoquait : la multitude qui se bouscule en haut sur les quais et moi, en bas, avec le vieux bassin pour moi toute seule. C'était bien la première fois que j'étais si heureuse. J'ai pensé et je l'ai peut-être même dit tout haut sans m'en rendre compte : « C'est sûrement ça qu'on ressent le jour de son mariage quand on épouse quelqu'un qu'on aime ! »

Dans le petit camion, ma vie s'organise. J'ai fait le plein de provisions. De quoi passer une quinzaine à vivre selon ma fantaisie. Le matin au réveil, avant le petit déjeuner, je cours nue sur la plage déserte et je m'enivre du temps qu'il fait, soleil, vent ou pluie. Je pique une tête et nage dans la mer si elle est haute, sinon je me roule dans la vase à devenir statue vivante pour jouir du contact onctueux. Puis, pour me laver, je me soumets à l'épreuve du froid glacial du cours d'eau qui se jette sur la plage. Au sortir de l'eau, j'aime sentir mon corps nu vulnérable, j'aime la caresse sensuelle de l'air qui passe entre mes cuisses, entre mes seins et sous mes bras et sèche ma peau humide durcie par la fraîcheur des éléments. J'aime me sentir libre,

offerte à la nature et risquer d'être vue… de loin, mais pas reconnue. Non il ne faut pas ! Parfois, un promeneur m'empêche de revenir au camion parce qu'il s'est avancé trop près. Alors, j'attends qu'il passe, qu'il s'éloigne. Parfois, il s'installe pour pêcher. Alors, je me sens comme une bête traquée qui doit trouver une issue.

Ça m'est arrivé hier, le gars marchait vers moi en haut de la plage tandis que j'étais encore couverte de boue. J'ai du courir pour arriver dans le lit de la rivière glacée avant qu'il ne m'aperçoive et j'en ai remonté le cours en marchant sur les galets du fond assez loin pour qu'il ne puisse pas m'apercevoir. Mais il a déplié sa canne et étalé ses accessoires ; il s'est installé à l'embouchure de sorte que j'ai vu ma retraite coupée. J'ai eu un peu peur sur le moment, puis après, j'ai réalisé que la situation était excitante. Il fallait que j'imagine comment rentrer au camion. Tout d'abord, j'ai pensé m'éloigner un peu du pêcheur et du camion par les buissons et les passages derrière la plage, attendre la marée haute, piquer droit dans l'eau, revenir en nageant et sortir au droit du camion en maintenant un tampon d'algues entre mes cuisses. Mais j'ai choisi une solution plus féline. Revenir au camion par la terre sans jamais perdre de vue « l'ennemi », ni la plage par où d'autres personnes pouvaient arriver.

Je sortis de la rivière en escaladant la berge m'aidant des racines des arbres, je négociai un

passage délicat avec quelques ronces puis, pour me dissimuler, je m'accroupis derrière un rideau de roseaux. Une sorte de vague prairie sableuse me séparait des grands buissons là-bas. Tandis que j'observais la plage en cachette et que je réfléchissais à la façon dont je franchirai ce terrain découvert, de l'herbe rêche me frottait les fesses et le sexe. Je trouvai ça délicieux. Puis, comme c'était impossible de me mettre debout sans risquer d'être vue, je franchis l'espace à quatre pattes. Mes seins pendaient. Je les balançais à droite et à gauche comme je balançais la tête au rythme de l'avancement de mes bras et de mes jambes. Parfois, je m'arrêtais et je m'aplatissais au sol, telle une lionne ou une panthère prête à bondir, les genoux pliés sous moi et les bras tendus en avant à faire toucher mes seins par terre pour sentir le grain du sable ou la piqûre d'un petit chardon. Puis de la pointe, je leur faisais tracer deux petits sillons parallèles, jusqu'à buter sur mes genoux et remonter doucement sur les cuisses. Ah, la caresse veloutée de mes seins sur mes cuisses !...

J'arrivai ainsi dans un petit bosquet bas et touffu. Je me redressai. J'écartai délicatement les branches et me contorsionnai pour me glisser sans qu'elles ne me griffassent. J'en avais souvent en travers, je les abaissais, je levais un pied tout doucement en maintenant la branche abaissée, puis je regardais où j'allais le poser et je tâtais le sol délicatement avant de peser dessus, des fois qu'une

épine s'y trouvât. Je basculais ensuite mon corps sur ce pied et remontais l'autre lentement sans toucher ; enfin je libérais la branche. Je m'accroupissais, j'enjambais, je rampais, avec des gestes lents et déliés, sorte de ballet oriental. Je sentais mon corps vulnérable dans cet environnement hostile et je déployais un trésor d'attention pour laisser venir à moi cette nature rude sans qu'elle entamât ma peau si fragile. Je sentais en moi, venir des profondeurs, l'âme de la femme sauvage, celle qui vivait et chassait nue au temps des chasseurs-cueilleurs : en Afrique d'abord, puis lorsqu'ils remontèrent plus au nord par les rivages. Je ne me sentais plus seulement spectatrice de cette nature à l'instar des citadins ou bien ordonnatrice comme les paysans, non, je me sentais partenaire. Et pour l'heure, partenaire de danse. Je dansais avec elle, jouant de contorsions, esquivant ses trop rudes caresses, pliant mon corps à ses exigences sans jamais lui céder totalement.

Je franchis ainsi une vieille clôture en fil de fer barbelé, doucement, délicatement avant de parvenir au chemin pierreux qui débouche sur la plage. Mon camion était un peu plus loin. Heureusement, l'endroit était désert. C'eût été un après-midi avec des voitures portières ouvertes et des enfants grimpant et descendant des sièges : « Dis, papa ! pourquoi la dame elle est toute nue ? » je ne sais pas comment j'aurais fait. Peut-être que j'aurais confectionné un pagne avec des joncs et des feuilles

ou bien aurais-je patienté jusqu'à la nuit ? J'étais donc en haut du talus surplombant le chemin avec, entre les deux, un fossé. Je n'avais plus qu'à sauter, ce que je n'avais pas fait depuis vingt ans, tellement j'étais ronde. J'avais pourtant perdu une vingtaine de kilos en tout et je sentais bien que j'avais retrouvé de la souplesse. Mais, devant l'obstacle à franchir, j'avais soudain retrouvé mon poids et je pensais que j'allais m'écraser sur la chaussée ou m'enfouir dans le fossé par manque d'élan. Je n'avais pas le choix, c'était sauter ou risquer d'être vue par le pêcheur qui n'était pas si loin. Je décidai donc de croire au retour de ma souplesse d'autrefois et je sautai. Habituée à donner de la puissance pour soulever mon corps, je fus surprise par le bond que je fis. J'atterris au milieu du chemin dans un espace à peu près lisse, sans trop me blesser les pieds. J'amortis au mieux ma réception jusqu'à m'accouver. Après un coup d'œil circulaire, je filai d'un trait jusqu'au camion.

J'avais laissé ma montre sur la table, je la pris par curiosité. Je fus surprise de voir qu'il ne s'était pas passé plus d'une heure et demie depuis que j'avais quitté le camion. Pourtant cette péripétie m'avait semblé longue, probablement à cause de toutes les ruses que j'ai du inventer pour rester invisible à l'œil du pêcheur.

C'est fou comme le temps paraît distendu quand on vit des choses intenses !

Aujourd'hui, c'est de tangue que je me suis enduite. La vase est plus compacte, plus grise, fine comme de la glaise. On ne peut pas se rouler dedans, il faut l'étaler. J'en étale partout en couche épaisse. Jusque sur mes paupières qui s'alourdissent et mes cheveux qui font un casque. J'ai pris le bas de mon maillot à la main pour ne pas être prise au dépourvu et je reste étendue sur la plage à sécher au soleil. Quoique ainsi enduite, avec ou sans slip, je pense qu'on n'y verrait pas la différence.

La glaise se craquelle et me tire. Protection contre le soleil de ma peau blanche, masque de beauté. Je me paye les soins d'une esthéticienne sans avoir à débourser un sou. Une fois sèches, les plaques, crochées dans les poils, ne s'en vont pas. De nouveau, le rinçage dans le ruisseau glacé. Mon ruisseau-salle de bains. J'y viens aussi le soir avec ma trousse de toilette avant de me glisser, propre, dans les draps.

L'après-midi, je fais du kayak parce que c'est marée haute l'après-midi en ce moment. Vaut mieux n'embarquer qu'à haute mer pour ne pas avoir à traîner l'engin sur quelques centaines de mètres et monter dedans avec les jambes lourdes de vase !

C'est un kayak de mer stable et insubmersible, avec des compartiments étanches pour y loger des vêtements, de l'eau, de la nourriture et un grappin muni d'une longue ligne pour immobiliser l'embarcation dans un fort courant. Je l'ai équipé

pour faire la traversée de l'estuaire : jupe, compas, pagaie de rechange, matériel de sécurité et voile lattée repliée autour de son mat, sanglée sur le pont du kayak. Quand le vent est portant, on glisse le mat dans l'emplanture, la voile s'ouvre comme un éventail et on n'a plus qu'à se laisser aller. Comme je ne sais pas esquimauter, je m'entraîne à chavirer, à sortir du kayak, à le vider de son eau et à remonter dedans.

Sur la plage d'Honfleur. Besoin de sentir les choses, de me laisser imprégner par l'endroit, de connaître la nature des eaux qui vont et viennent pour préparer ma traversée.

Le ciel, voilé toute l'après-midi, se dégage pour laisser un soleil rouge s'abîmer dans la Manche juste derrière le cap de la Hève. A basse mer au crépuscule alors qu'on ne distingue bientôt plus que des ombres, la plage vaste et déserte livre d'étranges impressions. On peut penser qu'elle donne sur l'infini de la mer mais au bout d'une petite marche, on butte sur la digue du Ratier. Peu après, une brèche s'ouvre dans la succession des blocs de béton emboîtés, couverts d'une moquette souple tissée de petites moules. Elle est flanquée de deux poteaux : l'un porte deux cônes noirs opposés par la pointe et l'autre une plate-forme qui sert de refuge à qui se fait prendre par la marée. Un talus raide donne accès à la Seine presque deux mètres plus bas. A cette heure mystérieuse, on peut toucher

du doigt les portiques, les usines et les bâtisses du Havre en face. Les citernes à l'éclat métallique, rangées le long du fleuve, sont comme des boutons de sonnette sur une plaque d'immeuble couchée et considérablement grandie. Dans les reflets roses du soir, on ne serait pas le moins du monde surpris de voir les eaux bleues s'ouvrir pour donner à contempler les puissances du dessous qui animent la grand-ville et la font gronder doucement.

La digue du Ratier et la digue du Nord en face, conduisent la Seine fort loin en mer. Elles sont comme les mandibules d'un insecte géant qui se saisit des navires pour les aspirer à heures régulières et les recracher vidés de leur substance ou bien remplis d'une autre.

Les lueurs du crépuscule éteintes, il ne reste plus que les invariables lumières des industries, des immeubles et des rues qui brûleront toute la nuit. Je regagne Pennedepie.

Le lendemain, le temps a changé, peut-être va t'il pleuvoir. D'Honfleur à Vasouy, sur l'estran je vais et je viens, j'hume l'air, mon regard vagabonde et se laisse accrocher… Fin et humide, surface dure, grain fin, gris, ambré, beige et lisse : le sable. Je touche le sable : traces sur les doigts, grains qui collent. Traces en coups de gouge sur la surface vierge : cupules d'eau. Un galet cerné d'eau s'enfonce.... Et puis l'odeur des algues, l'iode, la rumeur du ressac. Les morceaux de bois lavés,

blanchis. Les oiseaux. Et souvent les ciels sombres...

Encore envie de me baigner nue pour sentir la mer me prendre. Peux pas le faire, il y a du monde ! Vent doux, ciel bas. La rumeur du ressac s'éloigne. Vivre ça tous les jours. Manger, dormir, jouer, pêcher, chaque jour. Vivre pour sentir la mer, la connaître, être connue d'elle, pouvoir dire : « Je suis d'ici, c'est mon âme, c'est mon corps, je suis née de sa rencontre avec la terre. Je me tiens là, le rivage est ma place. » Le ciel est sombre, la mer grise et laiteuse. Au loin, sur la Seine, la Jolie France, mignon bateau blanc, se laisse porter par le courant, il ballotte, remonte un peu et fait du sur place pour les passagers qui veulent voir. J'espère qu'ils se plaisent et que le capitaine se plaît, lui aussi, à jouer avec son petit bateau blanc aux flancs piqués de boules rouges. Il remonte maintenant : « C'est fini, on rentre... » J'ai cru qu'il voulait jouer ; ça n'a pas duré longtemps !

Le ciel est noir à présent. La mer s'éloigne encore plus laiteuse. Je m'assois sur une grosse pierre en haut de la plage, là où la colline chevelue montre ses dessous ocre. Sur les galets, des choux marins en fleurs et d'autres qui sortent à peine. Devant, émerge une langue de sable blond. Un rai perce la nuée. Dans les rides du sable, l'eau scintille. Les rieuses en compagnie fouillent piaillent et trient. Les huîtriers pie, bec en bâtonnet rouge et droit, font de même.

Un trait noir sépare la Seine de la mer, la digue du Ratier émerge. Pour quelques heures, elles ont décidé de se séparer. Du coup, la mer se tait et s'esquive. Elle reviendra en force. Et quand elle revient, elle n'attend pas que le fleuve ait fini sa course. Elle monte et quand elle atteint la brèche de St Siméon, elle se déverse en torrent dedans jusqu'à ce que la digue soit couverte. Ce n'est qu'à se moment-là que le fleuve, en renouant avec elle, consent à retrousser ses eaux.

Quelques gouttes. Puis il se met à pleuvoir. Je sors ma cape de pluie et me roule dedans. Des gens passent. Un groupe près de moi sur les galets : « C'est l'Angleterre là-bas ? », dit l'un en montrant du doigt. Personne ne répond. On cause comme ça, pour rien. Un couple au loin : petites silhouettes noires marchant sur la bande claire d'un paysage en strates plus foncées. Beiges, jaunes, brunes, bleues, elles se serrent à l'horizon et s'élargissent ensuite, bleues ou rosées, jusqu'au milieu du ciel. C'est marée basse.

La pluie s'arrête. Je me lève, ôte ma cape et repars. Au loin, sur la vase, des ondes grasses s'étalent et meurent en couches minces. Un ru sur l'estran, sourdant des galets, dessine des entrelacs ; le courant d'eau fait foisonner une chevelure de sable. Trois morceaux de tube en ciment, méchés de vert cru, s'enfoncent. Derrière chacun, le courant de marée a creusé une souille en forme de comète faisant de ces gravats humide, des bolides figés.

La mer remonte. Au loin, une canne sur la plage balance un plomb derrière la vague. Je m'avance. On est près de Vasouy et il pleut de nouveau. Un jeune gars aux pieds nus pêche. Il sort un joli bar devant moi. Je pose des questions, le garçon répond. Les gens qui pêchent aiment répondre. Plus loin un autre gars, courbé sur un cordeau de plage, décroche des soles. Son seau est plein. Des bestiaux d'une trentaine de centimètres. A lui aussi je pose plein de questions… Et voilà comment un paysage prend les couleurs de la vie : comme ce matin venant des mares derrière les roseaux, ces deux beaux cygnes qui passèrent au-dessus du camion en volant bas vers l'estuaire, battant des ailes dans un grincement de portières en manque d'huile. Ce matin les oiseaux, maintenant les poissons et ceux qui les connaissent.

Quand je remonte au camion sur le parking, je sais comment pratiquer la pêche depuis la plage. Il faut sortir des pelouses (néréides de vase) ou bien de gros vers de sable (arénicoles) à la fourche plate au jusant pour les appâts, et pêcher au flot. La coque, ça marche pas mal aussi, mais ça tient moins bien sur l'hameçon, m'a-t'on dit. Ah, comme j'ai envie de trouver mon manger toute seule ! Je n'ai pas encore essayé ma canne toute neuve. J'ai aussi envie de faire de la crevette. Au sas (filet tubulaire) ou à la caudrette dans la Seine ou bien au pousseux sur la plage de Vasouy ou de Pennedepie. Bon ! Ne

t'emballe pas Xantie ! La traversée de l'estuaire d'abord.

J'ai un peu peur. Pourtant j'ai bien observé le fleuve ces derniers jours. Je voulais faire ça au plain, mais ce n'est pas possible. Comme je ne connais pas la vitesse du courant, je ne veux pas prendre le risque de me faire refouler en mer sans pouvoir revenir avant une bonne dizaine d'heures. J'observe la marée…

Deux heures avant basse mer. Je mets la jupe qui fermera le trou d'homme du kayak, mon anorak et ma brassière. C'est midi, il fait beau et il y a du monde. Les gens sur la plage ont ouvert les glacières et sorti le pique-nique. C'est le moment d'y aller. Je roule mon kayak vers la digue sans regarder personne, je suis gênée. Gênée de faire quelque chose de pas ordinaire. Peut-être n'ai-je pas le droit ? Puis, jugeant mon attitude ridicule, je décide d'affronter les regards. Quand je passe près d'eux, les gens me regardent. J'ai les jambes qui flageolent un peu, je n'ai pas l'habitude. A la digue, ça va mieux. Je démonte le chariot et le fais disparaître dans un caisson étanche. Je hisse l'engin sur la digue. De l'autre côté, des enrochements à franchir. Un peu scabreux. Puis le fleuve au plus fort du courant. J'amarre le kayak autour d'une pierre le temps d'embarquer.

Je défais l'amarre. Tapis roulant, le fleuve me happe. Ça file ! Je me dégage des enrochements et

maintenant, cap plein nord à mon beau compas tout neuf ! Ça me met travers à la vague et ça chahute comme si je me faisais traîner sur de la tôle ondulée. Pour ne pas me laisser impressionner, j'appuie sur les pagaies. Pas de gros navire pour l'instant, ni de petit d'ailleurs. Ils attendent le début du flot, je suppose ! Un quart d'heure plus tard, j'estime être assez avancée. J'arrête de pagayer, pour voir. Le royaume des oiseaux de mer, il y en a partout. Deux grands cormorans descendent en ligne, imperturbables. Là-bas, près du bord, l'eau frissonne à la faveur d'une remontée des fonds. Un groupe de sternes volètent au-dessus, piquent l'éperlan, puis virage sur l'aile, montent en chandelle ; un nouveau piqué, arrêt brusque, vol sur place et ça repart. Elles sont vives et légères. Mais le beau ballet aérien s'éloigne vite, emportée que je suis par le fleuve qui dévale. Une grosse bouée passe. Sur son voyant, un goéland manifeste sa désapprobation à l'encontre d'un autre qui tente de se poser. Tout défile. Sauf un groupe de rieuses, sages sur l'eau, qui danse et ballotte au même rythme que moi.

Je suis au milieu du fleuve. Je pensais retrouver les mêmes sensations que lors de mes traversées à la nage, mais non. C'est autre chose… c'est beaucoup moins sensuel, bien que je ne puisse attribuer ça à l'embarcation ; je n'y vois pas beaucoup de différence car l'eau est proche, je la touche avec les mains. Je sens le vent, je sens le

fleuve qui me porte sur son dos. Il y a une complicité, c'est certain, mais ce n'est pas le fleuve, c'est le paysage. Trop vaste pour moi, je crois. Et puis, derrière, il y a l'immense sémaphore, drôle de champignon de béton qui a poussé sur la rive à l'entrée du port et je me sens observée. Je sais que là-haut des gens me guettent aux jumelles prêts à intervenir au moindre signe incompréhensible que je ferais. Peut-être aussi, cette traversée est-elle moins spontanée que les autres ? Trop de préparation sans doute ! Mais bon ! J'arpente mon domaine, je le visite et ça me plait quand même.

Je parviens aux enrochements de la digue du Nord et le fleuve n'a pas encore ralenti sa course. J'aimerais poursuivre vers le Havre et visiter ses bassins comme j'ai visité ceux d'Honfleur, mais je ne peux pas. Ça demande d'autres moyens comme quelqu'un pour me récupérer et me ramener avec mon matériel. Je décide de débarquer. Je jette mon grappin et laisse filer la ligne. Le kayak fait tête au courant. J'essaie d'étaler en pagayant avec force. J'y parviens pendant quelques secondes puis j'abandonne. Je débarque dans une vase assez dure mélangée de coquillages. Puis je hisse l'engin sur la digue. Je suis contente de me détendre les jambes, elle n'ont pas l'habitude de rester prisonnières autant de temps dans un espace aussi réduit. De l'autre côté, de l'eau grise, des bancs de vase, puis les enrochements de Port 2000 et les immenses portiques. Je sors mon repas, un casse-croûte au

jambon. Les goélands me lorgnent d'un air intéressé. Je balance la couenne. C'est la curée dans un soudain concert de kaï, kaï. Mais le premier rendu l'avale d'un coup et la chamaillerie s'arrête.

L'estomac calé, une petite marche souple sur le tissu de moules de la digue pour me remettre en forme et je reprends ma nage sans attendre la fin du jusant. Je viens de comprendre que c'est mieux de ne pas attendre que le courant s'inverse pour traverser avant que les gros navires, à l'horizon, ne se pressent dans le chenal à la faveur du flot. Je ne tiens pas à couper leur route. Je pagaye vigoureusement faisant jouer mes bras en rythme avec mon souffle, puis en plein milieu j'arrête. Envie de contempler les eaux grises, les nuages, les barres noires des digues qui contiennent le fleuve et limitent mon regard. Je me laisse porter vers l'immensité qui s'ouvre au large. Puis je reprends ma route au sud.

Le fleuve se décide enfin à ralentir. J'attends un signe qui sonnera le début du combat entre les eaux du fleuve et celles de la mer. J'imagine des lames escarpées, des tourbillons vertigineux. Mais non, rien de tout ça ! Le défilement de la digue ralentit doucement jusqu'à s'interrompre puis reprend imperceptiblement en sens inverse. Je fais demi-tour, moi aussi. J'ai l'immense pont en face et, sous lui, l'ouverture dans la terre qui rétrécit au loin sans jamais se refermer et se laisse pénétrer doucement jusqu'à Rouen, Paris… Je pagaye mollement, juste

de quoi me maintenir dans le sens du courant. J'ai le temps. Le fleuve me ramènera, de toute façon.

Derrière moi, j'entends un grondement sourd. Puis un chuintement d'eau qui enfle. Je me retourne, un gros navire est sur moi. A son étrave, une énorme moustache. Le bulbe à demi enfoncé, lève la surface de l'eau à la manière d'un ciseau ouvert qui fend un tissu sur une table. Je frissonne à l'idée de son frôlement. La muraille rouge et grise est sur moi. Le bruit sourd des machines. Le chuintement enfle encore. Je jette un coup d'œil de côté. Il est là, il va vite. Sur le bulbe des chiffres romains qui remontent sur l'étrave. Je m'y attends, je serre les fesses. Le navire est tout près, falaise d'acier, et me cache le fleuve. Puis je sens l'arrière du kayak se soulever. Je me mets à pagayer avec force pour le contrôler et je pars en une course vertigineuse, mon cœur palpite. Ouahoou !le surf !... L'onde passe. J'essaie une autre vague, mais c'est moins bon. Je jette un coup d'œil sur le navire qui glisse tout près. Impression de filer à reculons devant une muraille immobile. L'illusion cesse avec le retour des collines au fond. Puis, à l'arrière, le battement à gros bouillons d'une immense hélice. Le fleuve mixé comme un vulgaire potage. Le gros navire s'éloigne. Un autre derrière…

Je remonte une à une les bouées vertes du chenal. Le fleuve me ramène. La digue du Ratier s'enfonce. Quand j'arrive devant la brèche de St

Siméon, elle a disparu. Seuls subsistent quelques remous. Me voici parmi les sternes. Il y en a partout. Elles profitent du brassage pour se gaver. Puis les vacanciers dans l'eau. Je me glisse délicatement parmi eux. Un dernier élan. Le kayak freine d'un coup sur le sable. La pagaie derrière moi en travers, je l'appuie sur le sable et m'extirpe laborieusement du long cigare jaune et noir. L'aventure est finie. Je hisse le kayak en haut de la plage et fatiguée, les épaules endolories, je me laisse tomber sur le sable chaud.

*

Après ma traversée de l'estuaire, j'ai poursuivi ma quête de liberté. Je me suis adonnée à la pêche et j'ai pu me faire griller du bar et quelques carrelets sur la plage avec du bois flotté. Mais j'ai eu l'impression que j'arrivais au bout de quelque chose car, insensiblement, j'ai senti le goût des choses s'amoindrir et disparaître jusqu'à me donner le désir de remettre en cause ma nouvelle vie.

J'ai donc repris le travail avec un certain soulagement. J'en ai profité pour entamer une procédure de divorce. Martial est d'accord. Mais au bout de quelques semaines, je suis à nouveau mal dans ma peau. Pourtant, je devrais être heureuse, j'ai retrouvé mon corps de trente ans et pour rester

comme ça, je continue de nager et de faire du kayak. Je crois que c'est à cause de Mattapoiset ; je sais qu'ils ont un besoin urgent de direction là-bas et monsieur Flournoy me fait la tête. J'ai le sentiment qu'il me faut lui donner une réponse au plus vite et ça me tourmente. Je n'ai pas envie de m'expatrier et je n'ai pas non plus envie de décevoir mon patron. C'est quand même grâce à lui que j'ai toujours pu bien gagner ma vie.

Ça y est ! J'ai réussi à dire à monsieur Flournoy que je renonce au poste de directrice de Gerris of America. Il n'a pas été surpris, mais il n'est pas redevenu comme avant avec moi. Comme il se doutait de ma réponse négative, il ne l'a pas attendue et il est allé aux Etats Unis recruter un cadre dirigeant sans m'en parler.

*

Octobre souffle un vent frais qui soulève la poussière et poudre l'eau des bassins. Dans mon coin, plus un seul camping-car. Et de nouveau la visite de types qui veulent une passe. Je n'ai plus peur et j'arrive à m'en défaire sans problème.

J'ai senti arriver la descente du jour comme jamais on ne la sent dans un appartement. Ainsi que celle des températures. J'ai installé un petit poêle à

pétrole avec un tuyau qui traverse le plafond et fait saillie sur le toit. Il est surmonté d'un petit chapeau. Ça donne à mon camping-car une allure de roulotte bohémienne qui me plait bien. Quand je rentre du travail, j'allume le poêle. J'aimerais bien rentrer dans un camion bien chaud mais je n'ose pas encore le laisser brûler toute la journée. L'idée de retrouver mon chez-moi calciné me terrifie.

Le 46 place St Léonard est vendu. Martial va s'installer dans un appartement à la Rivière St Sauveur. On a obtenu un bon prix et je suis contente, mais ça m'a fait quelque chose quand même ! Nous avons séparé nos biens et le divorce est en cours. Je devrais être contente mais mon désarroi s'est accru et j'ai encore maigri. Il ne faudrait plus que je perde de poids ! Le soir, quand je rentre dans ma camionnette, je pleure. C'est comme si les choses que j'avais mises en place n'avaient rien réglé. Je suis a nouveau devant le vide de ma vie. C'est sans doute à cause de cette atmosphère de remaniement au travail que mon moral n'est pas revenu ! Les filles de mon service sont angoissées, elles aussi. La société est en train de changer. Mon patron a fait appel à un cabinet d'audit pour restructurer l'entreprise. Il envisage de doubler la production de bateaux et il étudie avec l'architecte la conception d'un nouveau modèle, voire d'une nouvelle gamme. Les banques suivent et des capitaux américains s'investissent dans l'affaire. Un ingénieur en matériaux composites

vient d'être embauché et un spécialiste en marketing et communication. L'arrivée d'un numéro deux est imminente : un jeune cadre tout frais sorti des grandes écoles.

Comme je ne participe plus aux grandes décisions, j'ai beaucoup moins de travail. Et le soir, désœuvrée, je crève de solitude. Je vais bien chez mon frère quelques fois, mais je ne veux pas m'imposer chaque soir. Il y a Céline aussi, mais ce n'est plus comme avant. Elle sait toujours mieux que moi ce qui est bon pour moi et ça m'agace. En fait, chez elle, je m'en suis aperçu, je n'aimais vraiment que ses enfants et ceux de Jack, son mari. Mais je n'ose plus trop y aller.

La lumière baisse de plus en plus chaque jour. Parfois, je vais dormir à Pennedepie, mais le cœur n'y est plus. Je n'ai même plus le goût à pêcher. Et puis, c'est un travail éreintant que de retourner la plage pour quelques malheureuses arénicoles. De toute façon, pour ce qu'on prend ! Des bars minuscules qu'il faut rejeter à la mer et de non moins minuscules carrelets qu'on esquinte forcément à cause de l'hameçon qu'ils engament très loin ! Obligée de les remettre à l'eau eux aussi, mais avec quelle chance de survie ? Et puis, quand on entend toute la nuit, les chalutiers passer et repasser devant la plage ratissant méthodiquement l'endroit, c'est décourageant. On n'est pas surpris qu'il n'y ait plus rien !

J'ai déplacé mon camion à l'autre bout du parking, vers le sémaphore. Assise sur ma couchette, les coudes sur la table, j'ai tout Honfleur devant moi. L'avant-port d'abord, le pont levant ensuite, puis la Lieutenance et les maisons de bois du quai St Catherine dans l'ombre du soir. J'imagine…

Dans l'avant-port, les mâts serrés des crevettiers posés dans la vase, en rang, filets hissés haut, les voiles à peine ferlées et les cordages qui pendent. Derrière les portes, des navires de commerce. Un roulier désert, bastingage ouvert, finira demain d'embarquer ses fûts de calva. Sur le quai, quelques femmes, jupe longue, tablier et sabots, prennent leurs gars par le bras pour remonter chez elles ; d'autres attendent les derniers à sortir des cales ; un type à large casquette, courbé entre les brancards d'une charrette à bras, livre une dernière pile de caisses à poissons. C'est la fin du jour et le port se calme. Ce devait être ainsi à deux siècles d'ici !...

Cette rêvasserie m'a fait du bien. Elle apaise un peu mon tourment. C'est que je n'en peux plus. Je suis au bout du rouleau. En panne d'imagination, sans doute ! Peux pas rester comme ça, sans avenir, sans projet, sans… quelqu'un pour me prendre dans ses bras. Et comment sortir de là ? Il faut que je réfléchisse… Monsieur Flournoy ne me licenciera pas, je le sais, il ne baissera pas mes revenus non plus. Mais il m'a mis au placard et j'ai honte. Je n'ai plus grand-chose à faire. Je m'ennuie. J'ai le

sentiment d'être retournée en arrière comme au début de ma carrière. Je m'ennuie au travail, dans ma vie aussi et je ne sais pas comment faire. Je croyais pourtant que les choses allaient évoluer tranquillement depuis cette traversée à Berville qui m'a fait entrer de plain-pied dans un autre monde. Et voilà que ce monde m'échappe ! J'ai pensé quitter mon travail ; la solution est envisageable, j'ai fait mes calculs. J'ai suffisamment d'argent pour aller jusqu'à la retraite. En continuant de vivre dans la camionnette, il n'y a pas de problème ! Mais pour quoi faire ? Je suis seule. A quoi bon être libre si c'est pour crever de solitude ? Je ne sais pas ce qui se passe… Pourtant, je pensais qu'en suivant le penchant naturel de mon être, en le laissant parler les solutions arriveraient d'elles-mêmes… Faut croire que je me suis plantée ! Je pensais aussi que la succession des échecs dans ma vie allait s'arrêter. Eh bien non ! Ça continue : échec avec Martial, échec avec mon amant que j'aimais profondément, échec professionnel… Non, il n'y a pas d'échec professionnel, c'est un choix naturel que j'ai fait. Le monde du travail a changé et Gerris était la dernière entreprise à poursuivre sur un mode humain. Si elle veut survivre aujourd'hui, elle doit se transformer et ça je le savais mais ça ne m'intéresse plus. Ils sont tous devenus fous. Fous de compétition, fous de profits et de travail. Et moi, je n'ai que ma vie…

Et pas d'enfants, pas vraiment d'amis, des amis pour m'aider à refaire surface ! Oui, c'est çà ! C'est la solitude la grande responsable de mon désarroi…

Manger une tomate, vite fait, et un bout de pain puis tirer les rideaux. Mettre les bouchons d'oreilles et au lit. Il n'y a qu'au lit que je me sens bien, roulée dans ma couette. C'est là que j'oublie tout. J'aimerais ne jamais avoir à sortir du lit ! Mais quoi faire ? « QUOI FAIRE ? » hurlai-je avant d'éclater en sanglots sur mon oreiller.

Je me réveille en sursaut. Quelqu'un parle dans le camion ! J'ai la main sur ma gorge et je respire bruyamment, essoufflée comme si je venais de courir… Mais non, il n'y a personne ! Pourtant, j'ai entendu distinctement : « Chante pour les vieux ! » Un type disait ça et je trouvais qu'il était maboul… Pourtant, c'était un très bel homme. Il jouait de la flûte divinement bien. J'étais sous le charme. J'étais nue, je m'apprêtais à l'accueillir quand, au lieu de ressentir quelque chose de chaud et de vibrant, je sentis un froid métallique. Ce n'était pas avec son sexe qu'il entrait en moi mais avec sa flûte. Son sexe était une flûte. Une traversière en argent qu'il poussait délicatement avec ses reins. C'était bon, mais j'eus peur. A cause du bec de la flûte. J'avais peur d'avoir mal, mais il me rassura : « Ca ne fait pas mal du tout, détends-toi ! » et je me suis détendue. Quand la flûte arriva au fond de mon vagin, je crus qu'elle allait s'arrêter, mais elle

poursuivit sa progression. J'eus vraiment peur et je m'apprêtai à la retirer brusquement quand il arrêta mon bras en disant : « Détends-toi, ça ne te fera aucun mal !» Et puis la flûte pénétra plus loin encore à l'intérieur de mon corps. Après j'eus peur de nouveau à cause des clés. Elles passèrent une à une et, à chaque clé, la peur de la douleur se changea curieusement en une vague de plaisir plus grande. C'était de plus en plus chaud et je soufflais de plus en plus largement. Elle remontait doucement. A l'arrivée à mon thorax, je sentis mes poumons se dilater et ma respiration prendre de l'ampleur. Elle poursuivit sa progression. Elle toucha ma gorge et là, je sentis qu'il allait se passer quelque chose. Mes poumons étaient prêts à éclater. Je suffoquai, je crus que j'allai mourir. Au moment précis où je m'apprêtais à pousser un grand cri, j'entendis cette injonction : « Chante pour les vieux ! » Et au lieu du cri énorme attendu, sinistre craquement ou hurlement viscéral, il sortit de ma bouche un puissant chant mélodieux et suave qui fit vibrer de joie toutes les cellules de mon corps…

Assise sur ma couchette, je suis encore à me tenir la gorge. Quelle émotion !

Le rêve m'a turlupiné toute la journée. J'ai encore présentes en moi toutes les sensations, de peur panique et d'immense plaisir à la fois comme le trac de l'artiste en scène. Il faut que j'en parle maintenant, c'est trop important. Mais à qui

raconter ça ? Quand on parle des rêves, c'est toujours pour en rire et ça se termine invariablement par : « C'est fou toutes les stupidités qu'on peut rêver ! »… Bernard ! Mais oui, il n'y a qu'à lui que je peux en parler…

Une retenue, soudaine coquetterie ou sentiment de culpabilité : je l'ai laissé tomber le pauvre ! C'était il y a… cinq mois déjà ? Tant pis, il n'y a que lui qui puisse m'aider.

— Allo, Bernard !

— Oui ! Qui est à l'appareil ?

Je suis surprise par la voix. C'est sa voix. Je réalise que je ne la connais pas, que je ne lui ai jamais téléphoné et que je ne lui ai jamais envoyé ma photo, non plus. Et je dis comme une petite fille prise en défaut :

— C'est Xantiana !

— Bonjour, Xantiana, tu vas bien ?

— Euh, oui… Je viens de faire un rêve, dis-je, impolie, sans prendre la peine de lui demander si lui, il allait bien.

Des bruits de fond gênent la conversation.

— T'es où là ?

— Dans un supermarché, je fais mes courses !

— Je peux te rappeler. Dans une heure, c'est bon ?

Sa réponse se perd dans le brouhaha du magasin, mais je crois que c'est d'accord.

L'attente fût longue. Je grimpais, rangeais quelques bricoles puis je ressortais, tourniquais autour du camping-car. Je ne tenais plus en place. Une minute avant l'heure dite j'appelai.

Ce soir-là, j'explosai mon forfait téléphonique. Mais c'est ce soir-là aussi que ma déprime disparut.

*

Des gens emmitouflés passent, regardent les bateaux, les maisons. Sur le trottoir, les chaises en fil de plastique tressé se serrent autour des guéridons en attendant les beaux jours. Sur le bassin gelé, des goélands au pied mal assuré, se disputent un morceau de pain. J'aime être à la table près de la fenêtre pour regarder dehors. A l'Albatros, si la place est occupée, je n'entre pas. Sinon, je vais au Perroquet Vert ou à la Bisquine. Mais c'est l'Albatros que je préfère avec ses affiches désuètes au mur. En face, les Messageries Maritimes. Une grosse bouée, un cargo mixte crache sa fumée par la cheminée. Levant, Australie, Madagascar. Le voyage en Indochine dure trois semaines. Image aux couleurs passées d'un temps qui s'écoulait lentement. Pondichéry, Yanaon, Mahé, senteurs d'épices. Temps des colonies au doux climat où il faisait bon vivre. Cette affiche en évoque une autre de la même époque : une femme

heureuse au volant d'une Quatre Chevaux, les cheveux mi-longs, la robe froncée à la ceinture s'évasant largement au genou, un mari attentif, des enfants sages. Puis il m'en revient d'autres encore : Dubo Dubon Dubonnet, la brillantine Forvil. Je me souviens quand mon père en mettait, ça sentait bon. Insouciance des années cinquante, années de mon enfance et de la jeunesse de mes parents… Au mur derrière, une affiche en noir et blanc de Beken of Cowes, le photographe des classes J. Cathédrales de toiles effilées courant autour de l'île de Wight pour l'Admiral Cup. La même insouciance, celle plus lointaine des oisifs des années vingt qui, sensibles à l'étiquette, faisaient rutiler vernis et apparaux de cuivre, ne montaient jamais à bord sans pli au pantalon et boutons de manchettes, blazer croisé à l'écusson du club et casquette de marin.

Près du comptoir, une ardoise : « pain d'épice au miel et vin chaud, quatre euros. » J'ai pris une crêpe au sucre et un grand café crème!

— Garçon ! La même chose !

Ici, c'est mon coin à rêves, mon lieu de blottissement quand il fait froid dehors. Avant, c'était avec Céline, maintenant j'y viens seule pour écrire, en attendant Ian. J'aime sortir mon cahier, mon crayon et m'étaler sur la lourde table en chêne verni. Je fais chanter les mots, tandis que le garçon au comptoir discute en essuyant les verres…

Quand je repense à tout ça, c'est fou, je n'en reviens pas ! C'est fou comment les choses sont

arrivées ! Martial… Je suis restée avec lui parce que j'avais accepté de l'épouser. Dire que je pensais pouvoir le rendre heureux ! Ça a duré trente ans !... Et mon travail ? J'y serais encore si on ne m'avait pas proposé ce poste à Mattapoiset. A quel moment les choses ont-elles basculé ? Je crois que c'est quand j'ai dit non à monsieur Flournoy. Là, je ne pouvais plus faire marche arrière. J'aurais pu rester comptable, personne ne m'a poussée dehors. Ou bien, c'est quand je me suis vautrée dans la vase. Je ne crois pas qu'il y a eu un moment. C'est plutôt un mouvement. Et j'ai accompagné le mouvement… Et Bernard, il n'a jamais reçu ma photo ! Je m'apprêtais à aller lui rendre visite à Nice, j'avais pensé à lui avec émotion et j'étais émoustillée, j'imaginais nos futurs ébats dans le camping-car quand je suis tombée sur Ian.

Ian, c'est mon homme à moi ! J'en suis follement amoureuse. Il est blond, comme moi, avec des mèches plus foncées, il a des yeux bleus. Je n'arrête pas de le regarder ; il me sourit de ses belles dents blanches. J'aime ses cheveux longs de vieux beatnik et ses chemises sans col, les poils jaillissant par l'échancrure. Il passe me prendre tout à l'heure pour aller à l'épi de la Roque.

« Chante pour les vieux ! » disait le baladin dans mon rêve. Bernard m'avait dit que je devais y croire, que c'était la réponse à ma demande et qu'il fallait la mettre en œuvre. Au début, je fus un peu désemparée. Il y a bien des années, j'avais chanté et

travaillé ma voix dans une chorale, mais j'avais quitté parce que je n'aimais être noyée dans un groupe. Et je n'avais jamais plus songé à chanter. Les vieux, ça me disait quelque chose. J'avais déjà fréquenté les maisons de retraite et j'avais vu combien ces gens près de la mort sont démunis. Et ce dépouillement leur donnait une joie intense quand on prenait soin de simplement leur parler, de les toucher. Et moi, avec mon incoercible besoin de tendresse, mon envie d'embrasser, j'étais ravie. Quand j'allais voir ma grand-tante à l'hôpital, j'arrivais avec une brassée de fleurs que je distribuais à chacun. On voyait alors s'allumer une étincelle dans les regards et d'apathiques qu'ils étaient, ils devenaient extraordinairement vivants. Leurs visages s'illuminaient et ils m'embrassaient, ils m'embrassaient… Je vivais un grand bonheur.

J'allai donc à la maison de retraite de Honfleur, non sans une certaine appréhension, pour leur demander ce qu'ils voulaient que je leur chante. Je croyais qu'ils allaient m'envoyer promener, mais non, ils répondirent tout de suite. Les dames voulaient des airs d'opéra, les messieurs préféraient Tino Rossi, les Compagnons de la Chanson ou Charles Trenet. C'est en questionnant ainsi que je fis mon répertoire. Puis je pris des cours de chant. Deux mois plus tard, je me lançai. Je me rendis vite compte que pour les airs d'opéra, ça allait bien, je pouvais chanter a capella, mais pour les variétés, c'était plus difficile. Je manquais de musique

d'accompagnement. Pour pallier à cette difficulté, je les fis chanter. Dans les maisons de retraite, heureux de reprendre en chœur ça marchait, mais pas à l'hôpital, ils étaient trop mal en point. Là, j'avais besoin de chansons douces accompagnées à la guitare. Je décidai donc de prendre des cours de guitare.

Quand je suis allée au premier rendez-vous j'avais en tête l'image d'un prof très académique, un type en costume gris qui me ferait faire des gammes et je m'apprêtais à les avaler comme on avale un mauvais médicament. C'était dans une toute petite maison de vacances à Villerville, dans une rue en pente. Pas la place de garer sa voiture, mais superbe vue sur la mer. Il faisait gris et il pleuvinait. Dans une main, la guitare de mon frère dans son étui, de l'autre, je poussai un portail en tubes rouillés qui grinça. Deux pas et je fus devant la porte. Je m'apprêtai à sonner quand je me souvîns trente ans plus tôt, la première fois, chez les parents de Martial. J'eus peur sans savoir pourquoi. Peur que l'histoire recommence. J'eus beau me dire que c'était des cours de guitare, l'image du père de Martial se superposait à celle du prof que j'allais découvrir. Pourtant une musique de flamenco jouait à l'intérieur. Pas de sonnette. Je frappai… Je frappai plus fort. La musique s'interrompit et j'entendis : « Oh là, brave dame, j'accours ! » La

porte s'ouvrit et un homme souriant aux cheveux longs parut.

— Entre Xantiana, tu es la bienvenue ! Moi, c'est Ian ! On se tutoie, hein ! Tu veux bien ? J'entrai rassurée. L'image angoissante du possible retour de l'ennui avait disparue. L'homme que j'avais devant moi ne ressemblait en rien à un vieux prof académique ou grincheux. Il était plus grand que moi, mais pas de beaucoup. Il était mince et les muscles des avant-bras découverts, saillaient sous sa peau fine. Il avait roulé les manches de sa chemise blanche. Elle rehaussait son teint blond hâlé et faisait ressortir ses yeux bleus. Un bleu profond qui me saisit d'un coup. Il le vit et il sourit. Cet homme était beau. Il n'était plus très jeune mais je vis qu'il faisait partie de ceux que la jeunesse ne parvient pas à quitter.

— C'est vous qui jouiez du flamenco ?

— Oui, mais dis-moi « tu », je t'en prie ! Tu veux en jouer ?

— Non, je ne saurais pas ! Je ne connais pas grand-chose à la guitare.

Il se recula et dit :

— Tu aimes le flamenco ?

— Oh oui, j'aime çà, c'est vivant, entraînant ! C'est… sensuel quoi !

— Alors on y va !

On s'installa. Il vérifia la sonorité de ma guitare, retendit quelques cordes et me la redonna. Il prit la

sienne et se mit à côté de moi. Il joua un morceau. Ses doigts couraient sur les cordes puis il dit :

— Eh bien voilà, tu fais pareil !

J'hésitai. Peur de me sentir ridicule devant tant d'agilité dans les doigts. Je sortis deux notes faiblardes.

— Je connais pas les notes, dis-je timidement.

— Tu songes pas à entrer au conservatoire, je suppose ?

— Euh, non !

— Alors les notes, on s'en fout ! Lance-toi ! Même si c'est faux lance-toi quand même et essaie de faire pareil que moi !

Je fis comme il dit. Je me lançai telle une gamine qui joue à singer une musicienne. Je gratouillai comme je l'avais vu faire. Ce n'était pas terrible, mais il sembla satisfait.

— Tu vois, c'est pas compliqué ! Le reste, c'est une question de pratique.

Il décomposa les premières mesures et je le suivis. Il répéta en accélérant et je le suivis. Il répéta encore plus vite et je le suivis. Ensuite, il ajouta d'autres mesures et nous reprîmes depuis le début. Ce fût mon premier cours de guitare et j'étais ravie.

C'était impensable ! Moi, jouer du flamenco ?... Eh bien, il m'a fait jouer du flamenco ! Deux mois plus tard, je connaissais la partition par cœur. Et puis…

Au début, j'étais sur mes gardes. Je n'osais pas trop céder à ses avances. Je voyais que je lui plaisais bien. Je lui avais raconté mon histoire et ça l'avait ravi. Il était divorcé et il m'avait dit dès le troisième cours : « Xantiana, j'ai besoin d'une femme comme toi ! Oui, tu es la femme qu'il me faut ! On partira en tournée, on fera de la scène, on s'amusera comme des fous ! » Il était radieux, ses yeux pétillaient quand il disait çà et le cours s'éternisait. D'ailleurs, il l'avait déplacé pour ne plus avoir personne après moi. Moi, je n'osais pas lui céder. Pourtant il me plaisait. Il m'a plu d'emblée. Ce qui me plaisait, son physique bien sûr, mais plus encore sa façon de voir les choses. Il disait toujours : « Tu t'accroches à ce que tu aimes et le reste viendra ! » Il avait cette conviction de faire confiance à ce que l'on aime et de tout mettre en œuvre pour le faire aboutir. Je partageais cette conviction, ô combien ! puisque c'était devenu toute l'orientation de ma vie depuis la boue de Pennedepie. Ah, oui ! J'avais envie de lui, j'avais envie de céder à ses avances de me blottir dans ses bras, j'avais envie de parcourir le monde avec lui, de monter sur scène, d'être applaudie. Mais j'étais encore hantée par mon échec de trente ans et je me disais que c'était trop beau pour que ça dure. Je me disais qu'il était un peu trop enthousiaste, un peu trop optimiste quant à mon talent. Je me disais aussi que commencer une carrière à cinquante ans, ce

n'était pas possible. En fait j'avais peur, qu'après minuit, le carrosse redevînt citrouille.

Et puis devant sa force et sa loyauté, mes résistances tombèrent. Les cours de guitares se poursuivirent alors jusque fort tard dans la nuit si bien que j'eus du mal à quitter Ian le matin pour aller travailler.

Puis, une nuit, on avait tellement réfléchi à comment aménager notre vie pour vivre ensemble, qu'au matin, je ne suis pas allée au travail. Le lendemain, j'écrivis ma lettre de démission à monsieur Flournoy et j'allai lui porter aussitôt. J'étais toute intimidée devant lui, j'avais le sentiment de trahir sa confiance. Une confiance qui durait depuis tant d'années ! Mais il me rassura. Il avait vu ma récente évolution. Il connaissait mes projets et il les approuvait. Quant à Mattapoisett, je n'avais pas à me tracasser. Il venait d'embaucher une franco-américaine de trente-cinq ans d'origine Acadienne, une diplômée d'Harvard. Elle descendait des victimes du Grand Dérangement, cette déportation des Acadiens en Nouvelle Angleterre et en Louisiane, perpétrée par les Anglais au XVIIIème siècle. La communauté Acadienne, toujours vivante, met un point d'honneur à transmettre la langue française à leurs enfants. La double culture serait un atout. Je félicitai monsieur Flournoy pour son choix. Il me confia ensuite qu'il n'était pas sûr de son propre avenir dans la société à cause des puissances

financières qui étaient à l'œuvre. De toute façon, il se sentait fatigué par cette nouvelle façon d'entreprendre. Il pensait bientôt vendre et ne conserver que la promotion de la course au large avec le skipper de « Gerris Côte Normande ».

Pour marquer mon départ, on fit la fête dans l'atelier des catamarans parmi les coques en construction. Tout le monde était là : ceux du bassin Carnot, les plus anciens, et ceux du Poudreux. J'y allais de mon répertoire et Ian était venu avec des amis musiciens. J'ai chanté. On a dansé. J'avais mis ma plus belle robe, longue noire avec des volants et j'ai reçu un magnifique cadeau : une guitare de belle facture ornée de jolis motifs de marqueterie. Et des fleurs ! Des fleurs !…

Ça s'est passé si vite… Ian devrait arriver. Le garçon a fini sa vaisselle et débarrasse une table. Je jette un coup d'œil à ma montre : il ne va pas tarder. Je finirais demain ma chanson. Pour l'heure, j'ai plutôt envie de goûter le temps qui passe, de laisser mes souvenirs aller et se mêler à d'imaginaires vagabondages. Ils finiront quand même en chansons, comme ma rêverie d'il y a trois ans : Vancouver, Honfleur pris dans la glace et l'aurore boréale. Ian en a écrit la musique. Et là dans le cahier, ces quelques lignes sur les affiches du bar. Insouciance des années cinquante, des années vingt aussi. Une ou deux chansons, je ne sais pas encore. Voilà Ian qui arrive…

L'épi de la Roque dans le camping-car. C'est là que depuis plusieurs jours, nous passons la nuit. Un long chemin mène tout droit au fleuve depuis le bas du pan de craie que domine le phare de St Samson. Il y a des trous d'eau gelée où l'eau a disparu en laissant une fine croûte de glace. J'aime briser la croûte en marchant dessus, ça craque comme une gaufrette ; quand c'est une grande flaque, ça tinte clair comme une vitre qui casse.

Au bord du fleuve, un nordet vif nous cueille. Les filets d'eau font la course. Ils se hâtent, s'empêchent, tournoient et s'évanouissent, plongent, resurgissent en ronds plats vite défaits. Quatre heures après la pleine mer, au plus fort du jusant, le fleuve bleu galope d'une harpe muette à l'autre : les ponts (pris dans les lointains rosés, ils s'estompent). A droite du chemin, une plage : des galets, de la boue sèche sur un gros tuyau rouillé qui barre la plage, des taches de couleurs (plastiques dépolis enchâssés). A gauche, un enrochement découvre et retient des vases bleues immobiles au miroir bombé. Derrière les vases, la prairie quadrillée de clôtures barbelées.

Le vent nous accapare, il nous veut tout à lui et nous couvre le visage de caresses froides : je ne sens plus rien. Je serre la main de Ian. Il répond en silence à travers nos gants de laine. A l'orée de la prairie, un aulne peine à s'extirper du buisson qui l'entoure. Une boule de brindilles occupe la fourche

la plus haute : un nid délaissé que les feuilles ne cachent plus. Je laisse la main de Ian et je cours derrière le buisson me défaire de l'emprise du vent. La vie reprend sa délicate musique: le clapotis de l'eau qui court, pressée ; le pépiement des oiseaux qui s'affairent avant la nuit ; le froissement de l'herbe sèche sous la bise.

Puis nous courons le haut de la rive à la recherche de bois sec que le fleuve a laissé à la faveur d'une grande marée.

Devant le camping-car, un grand feu pétille à nous griller le visage. Ian prend sa guitare et lance les premiers accords. C'est un hymne au fleuve. Je prends ma respiration et me concentre, voix de tête ; fine ligne d'aigus qui se dépose comme une brume au-dessus des eaux, puis la mélodie s'enroule à son tour, flotte et tournoie, chevelure de sirène. J'écoute ma voix, j'écoute la guitare de Ian. Je sais où je dois négocier le passage délicat et reprendre ensuite plus bas, fortissimo. Puis, pause. La guitare seule. Temps de respiration. Je reprends, monte, virevolte, appuie là, retiens ici et finis sur l'aile du vent qui emporte ma voix sur le fleuve… Je maîtrise un peu mieux ce beau chant que nous avons composé ensemble. Je suis contente. Bientôt, il sera parfait.

— Xantie, tu chantes à merveille, chérie, tu sais ?

Je me jette dans ses bras, il m'embrasse. Puis je me dégage en lui donnant des coups de poings.

— Il fait froid, Ian. Ça me réchauffe de te boxer !

Puis je cours autour du feu en faisant semblant d'avoir peur de lui pour qu'il me poursuive. Il finit par me rattraper, me soulève de terre et me couvre de baisers.

Debout le dos contre la roulotte, nous regardons le feu et derrière, le fleuve bleu. Je regarde Ian, le reflet du feu sur ses joues souples que j'aime embrasser, son nez fin, ses lèvres expressives et généreuses ; il me sourit puis retourne à ses pensées. Nomades, gitans, nous venons de dîner aux saucisses grillées sur la braise ; on dîne très tôt au campement en hiver. Je remets une brassée de bois sec. Le feu enfle, ronfle, lèche le ciel et fait monter mille lucioles rouges. Puis j'enlève mon anorak, mon bonnet, mes gants. J'attrape un tambourin dans la camionnette et… Olé ! Saisissant le pan de ma jupe, je commence une danse endiablée. Ian me rejoint avec sa guitare. Le feu, le froid, le fleuve, le ciel clair. Frénésie de la danse, le froid disparait. Le fleuve aussi. Seul subsiste le feu. Feu dedans et feu dehors. Ivresse du flamenco. J'attrape la guitare, Ian danse à son tour et lance des trémolos graves et rauques en tapant du pied avec fierté…

Le soleil a disparu là-bas derrière les collines, quelque part entre Trouville et Honfleur. Et tandis que les bleus des miroirs humides grisent avant de s'éteindre, de grands oiseaux descendent le fleuve

avec le vent. Là-haut, très haut dans le ciel lumineux, ils profitent encore un peu des couleurs du soir avant de venir se cacher dans les hautes herbes du marais. Avec ce ciel clair et le nordet qui ne mollit pas, c'est encore du gel pour demain ! Et sur le chemin qui passe sous le pont de Tancarville quand on vient de Quillebeuf, des flaques croûtées, il en restera plein à craquer ! Comme des gaufrettes. Mais demain, c'est le Noël des vieux à Cambremer et nous y serons. Puis moi toute seule à la maison de retraite de Pont-l'évêque et à celle de Lisieux, Ian à ses cours de guitare.

Nous rentrons dans la roulotte, épuisés.

L'un contre l'autre sous la couette, emboîtés en cuillère, j'entends le souffle régulier de Ian. Il s'est endormi. Je pense à l'album que nous allons enregistrer au printemps...

St Maclou, la première visite chez Martial. Trente ans sont passés comme un jour. Sentiment de commencer ma vie. Chanter pour les vieux, comment aurais-je pu savoir ?

L’ours des dieux n’est pas attentionné…...11

Une truie t’attend dans l’Orne…….….103

Chanter pour les vieux……..175

REGIS LESAGE

L'ours des dieux n'est pas attentionné

suivi de

Une truie t'attend dans l'Orne

et de

Chanter pour les vieux

*

Trois nouvelles autour du désir de changer sa vie. Avec le temps qui passe, le questionnement se fait plus intense. A la faveur d'une lassitude, d'un retour sur soi ou d'un chagrin, parfois un rêve survient.
Celui d'Abel dit que Léa va revenir. Il ne suffit pas à faire taire son chagrin.
Le rêve de Gilbert, prémonitoire et énigmatique, et son accomplissement forment la chronique d'un échec annoncé.
Celui de Xantiana, femme professionnellement brillante, lui enjoint de se lancer dans une activité à laquelle elle n'avait jamais pensé.

*